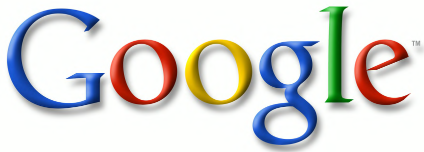




LES PAYSANS



HISTOIRE D'UN VILLAGE



La Jacquerie.

LES PAYSANS

HISTOIRE D'UN VILLAGE

AVANT LA RÉVOLUTION

PAR

C. DELON



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

LIBRAIRIE COLAS

26, RUE DAUPHINE, 26

1882

AVERTISSEMENT

Dans ce simple et sommaire exposé de la condition du peuple des campagnes au moyen âge et jusqu'à la Révolution, l'*Histoire d'un village* n'est pas autre chose qu'un fil léger pour lier le récit et nouer l'enchaînement chronologique des faits. Voulant conserver à cette peinture ce caractère de généralité, il m'était imposé d'effacer du tableau tout trait ayant un cachet local ou provincial, particulier, exceptionnel à quelque titre que ce fût, pour chercher en tout le trait *moyen* : chose très difficile pour l'époque féodale, où tout est si divers, si individuel, où l'écart est si grand, où les contrastes éclatent si violents; difficile encore pour les siècles monarchiques, où la pression du pouvoir central donne à l'ensemble une apparente unité. Il fallait, dis-je, que mon jeune lecteur pût généraliser sans danger; les traits saillants, colorés, que la chronique m'eût fournis à profusion, c'était un devoir de conscience de les sacrifier au scrupule de cette moyenne historique, aux dépens du pittoresque même, au risque de rester dans cette teinte grise qui est la teinte naturelle des moyennes. J'ai pris pour type un *village* comme il y en a cent mille, sans individualité tranchée, ni grand ni petit, ni pauvre ni riche, dans une campagne d'un caractère général et de fertilité ordinaire; un village quelconque, situé quelque part : vers les régions du centre historique de la France, pourtant (afin qu'il fût moins provincial et plus français). Je n'y ai fait arriver aucun événement important qui ne se soit également produit dans la généralité des localités rurales, à quelques détails près de temps et de lieux. J'ai été jusqu'à me refuser la facilité de lui donner un nom. Ce que j'ai perdu en intérêt pittoresque, j'espère le gagner en autorité. On ne me dira pas du moins : « C'est un dessin de fantaisie. Vous donnez une fausse idée des temps. » Ou bien : « Les choses ont pu se passer ainsi, si vous voulez, dans tel lieu déterminé; mais ailleurs, dans l'ensemble, elles étaient autrement. » La seule liberté que j'ai prise, c'est de réunir sur une même localité idéale des traits que la réalité nous montre séparés dans plusieurs, par exemple d'y supposer rassemblés sur un territoire restreint des ruines et des

monuments qui ne sont aucunement rares, mais qui se rencontrent disséminés par nos campagnes et que je devais faire observer à mes lecteurs. — On verra que je me suis proposé d'intéresser ces jeunes esprits à l'histoire et aux choses de l'histoire, en leur faisant retrouver les traces à demi effacées d'un passé déjà couvert d'ombre, dans les ruines éparses sur notre sol, dans les traditions du foyer, jusque dans les noms de lieux, de familles, etc [1]. J'aimerais que l'enfant de nos campagnes jetât un coup d'œil moins distrait sur telles choses qu'il a vues mille fois sans les regarder jamais : la pierre celtique, dressée au coin d'un champ, les traces retrouvées d'une voie romaine, les débris d'une tour sous le lierre; qu'il s'arrêtât un instant devant des créneaux ébréchés, dentelant la crête d'une muraille ruineuse, ou devant quelque fenêtre à meneaux du XIIIe ou du XVe siècle, au chevet d'une vieille église. J'ai pensé qu'en face de ces témoins muets il lui reviendrait des souvenirs. Cela donnerait corps, pour ainsi dire, et point d'appui au récit des événements qu'on a confiés à sa mémoire sur les bancs de l'école, mais qui restent dans son esprit à l'état flottant, sans relief et sans vie, *en l'air*, comme on dit, faute d'un lien matériel, visible et tangible, qui les rattache aux réalités de son existence présente. Nul fanatisme d'archéologie en ceci, soyez sûrs. Cet intérêt pour les choses du passé n'est pas en opposition avec le sens ferme des choses du présent et les saines préoccupations de l'avenir; sans quoi l'histoire ne serait pas ce qu'elle est, l'éducatrice naturelle des peuples. — Nous oublions trop facilement : c'est la faiblesse gracieuse du Français, riche de cœur et prodigue de pardon. Conservons cette franchise généreuse ; mais guérissons de l'oubli. C'est faute d'avoir entendu les leçons de l'histoire qu'on a tant de fois essayé des pas en arrière. — Sachons l'histoire, pour ne pas la recommencer.

C. D.

1. Les notes qui accompagnent le texte sont de deux sortes : les unes sont explicatives, et s'adressent aux jeunes lecteurs; les autres sont justificatives. Etant données les *histoires* répandues dans nos écoles, celles-ci m'ont paru indispensables.



INTRODUCTION

« Mais pourquoi donc, me disait un cultivateur de mon pays, homme sage et de grand bon sens, pourquoi, au lieu de nous parler toujours de rois et de princes, ne nous raconte-t-on pas plutôt notre histoire, à nous autres, l'histoire des gens du peuple, l'histoire des paysans ? Car il y avait des paysans, autrefois... mais il faut le deviner, car on n'en parle jamais; ou deux mots à peine, comme en passant. Nous aimerions pourtant à savoir comment vivaient nos pères, ceux qui ont labouré avant nous les mêmes champs que nous labourons. Cela nous intéresserait de savoir comment on cultivait aux temps anciens et quelles

cultures on faisait; comment on s'habillait, comment on se logeait. Surtout, moi, tenez, je serais curieux de savoir, si c'est possible, *ce qu'on pensait*, dans ces temps-là... — Pourquoi donc ne nous apprendrait-on pas, par exemple, à nous gens du village, l'histoire de notre village? Il a bien dû se passer, ici comme ailleurs, des choses intéressantes. Chacun y prendrait plaisir, parce qu'on se dirait : C'est l'histoire de notre petit pays, à nous. »

Je me hâtai d'interrompre : « D'abord, mon cher compatriote, vous conviendrez que l'histoire la plus nécessaire à connaître pour tous, c'est celle de notre grande patrie à tous, la France; les événements qu'il faut surtout avoir en mémoire sont ceux qui concernaient le pays tout entier. Cela dit et entendu, je suis avec vous, je pense comme vous. Oui, on devrait nous parler davantage, dans les *histoires* de nos écoles, des gens du peuple, des pauvres paysans, qui ont tant peiné, tant souffert... Et ce serait chose charmante, très instructive en même temps, si l'on pouvait raconter aux enfants, dans chacune de ces écoles, l'histoire particulière de leur village natal. — Mais je vois bien des difficultés à cela, des difficultés que vous, mon ami, ne voyez pas. Ainsi, par exemple, sur la ma-

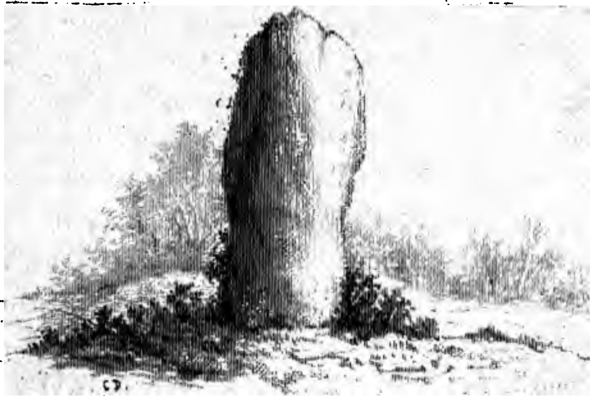
nière de vivre des paysans aux anciens temps, leurs travaux, leurs usages et coutumes en chaque lieu, leurs idées et leurs traditions, nous avons peu de *documents*, de renseignements certains. Et cela se comprend. Autrefois, très peu savaient écrire, et ceux qui ont écrit l'histoire de leur temps étaient des prêtres, des moines[1], ou des bourgeois des villes qui entendaient peu à la culture et à la vie des champs. Ils parlent de ce qu'ils connaissent, de ce qui leur est familier, et ne disent presque rien des choses et des gens de campagne. Puis beaucoup de livres, des papiers de toutes sortes, qui auraient pu nous en apprendre quelques détails, ont disparu, oubliés dans les coins, mangés des vers, brûlés dans les incendies. Où retrouver, par exemple, l'histoire complète de ce village qui est le nôtre, depuis ses commencements? Comment la refaire? Ce serait à peu près impossible. On pourrait peut-être, à force de recherches, en étudiant aussi avec soin quelques *ruines* d'anciens édifices qui nous restent encore et qui sont comme des *témoins* du temps passé, retrouver les faits les plus importants. — Et puis, ce travail achevé, qui s'y intéresserait? »

1. Cela se voit assez.

— « Plus d'un, quoique vous en disiez, parmi nos gens du pays. Je connais bien au village douze ou quinze personnes, sans compter les enfants de l'école, qui y trouveraient plaisir et profit, si on les réunissait, par exemple, le dimanche, par nos longues après-midi d'été, pour leur raconter l'histoire de leur endroit... »

Il me dit encore d'autres choses, toutes bonnes et sensées. J'y pensai bien des jours. — Enfin, quand vint la belle saison, ayant feuilleté mes livres, fouillé tout ce que je pus trouver d'anciens papiers à la mairie de la commune et dans les communes voisines, je fis à mes braves compatriotes, en sept soirées de causerie familière, la simple histoire de notre village. Nous nous réunissions tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, parce que je tenais à leur faire voir, quand c'était possible, les lieux, les objets témoins des événements du récit. C'était une fois sous le ciel, sur la colline, en face du village; une autre fois parmi les ruines moussues du vieux château, ou tout simplement chez un ami, assis autour de la grosse table de chêne. — C'est ce récit que j'écris pour vous, mes jeunes lecteurs, en l'abrégeant. En même temps, j'ai supprimé certaines choses particulières au pays, à la localité, qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour

les gens de la localité. Et même je ne vous dirai pas le nom de mon village, ni en quel département il est situé, ni le nom de la jolie rivière qui arrose notre vallée... — « Pourquoi cela, direz-vous? » — Pour que chacun de vous, en lisant cette histoire, puisse s'imaginer que c'est celle de son village à lui, du village où il est né, ou bien du moins, s'il est un enfant de la ville, de celui qu'il a le mieux connu, où il a coulé de bonnes heures peut-être, des heures joyeuses de vacances, et dont le tableau est dans ses souvenirs. Et c'est qu'en effet les choses dont je vais vous faire le récit se sont passées non pas dans un seul lieu, mais de même à peu près par toute la France : — je parle des choses essentielles, importantes, non pas des détails, qui varient suivant les lieux. Et les braves gens avec lesquels nous allons faire connaissance, ce sont toujours, en laissant de côté des diversités de patois et de costume, — Champenois, Normands, Bourguignons, n'importe, — des *paysans Français*, nos aïeux à tous par conséquent, qui ont labouré, ou dans un coin ou dans un autre, le sol aimé de notre commune patrie.



PREMIÈRE SOIRÉE

A LA PIERRE-AUX-FÉES

La Pierre-aux-Fées. — Le chevrier sur la colline. — Le bûcheron dans les bois. — La première maison du village. — Le premier champ. — La hutte gauloise. — Travaux et cultures. — Le droit de guerre.

Nous étions assis sur la colline, en face du village. Le soleil déjà baissait, et les ombres s'allongeaient; de légères brises rafraîchissaient l'air et nous apportaient l'odeur des foins fauchés. Devant nous, sur la hauteur voisine, la flèche du clocher pointait en l'air comme une aiguille; puis le groupe des maisons rustiques s'étalait sur les flancs du coteau, descendant comme par gradins jusque dans la vallée. Des toits de tuiles rouges mêlés à quelques toits de chaume, des cheminées, des triangles de pignons, des pans de

murs apparaissaient au milieu de fraîches touffes de feuillage. — Il n'est pas très grand, notre village, ni très peuplé ; il en est de plus riches, il en est de plus pauvres ; mais vu ainsi, il a un certain air d'aisance agreste, quelque chose même de gai qui fait plaisir, surtout par ces belles après-midi d'été, quand le soleil le regarde en plein et lui fait fête. A ce moment tranquille du jour on s'oublierait bien à contempler tout ce paysage champêtre et doux. Ces demeures paisibles, ces champs à perte de vue, divisés en parcelles, où les moissons déjà ondulent, tout cela qui dit travail, production, sécurité : — c'est le *présent*.

— C'est le présent, disais-je, mes chers compatriotes ; mais c'est du passé qu'il s'agit, puisque je dois vous raconter *l'histoire de notre village*. Et tandis que vous cherchez des yeux, là-bas, votre toit parmi les toits, je vois ici quelque chose qui me dit : « Commence ! » quelque chose qui me fait souvenir des anciens jours, qui rappelle ma pensée plus de vingt siècles en arrière. Quelle chose ? — Cette pierre au pied de laquelle nous sommes assis.

Au village, vous savez, on l'appelle la *Pierre-aux-Fées*. Nos vieilles gens vous diront encore « *que leurs grand'mères leur ont dit* » qu'elle a été apportée là par des fées. D'autres parlent de *géants*.

Et peut-être trouveriez-vous plus d'un enfant du pays qui ne passerait pas volontiers, la nuit, au pied de cette grande borne noire dressée dans l'ombre... — Ces sortes de pierres ne sont pas rares dans nos campagnes, quoiqu'on en ait détruit beaucoup. J'en connais plusieurs aux environs. — En Bretagne, où il y en a un grand nombre, on leur donne, dans cette vieille langue bretonne, dernier reste de l'ancien parler gaulois, le nom de *menhirs* [1], qui signifie *pierres levées;* et on raconte à leur sujet toutes sortes de légendes fantastiques. Il en est de même à peu près partout, du reste. Et ces récits mer-

1. Prononcez *mennehir*. On dit aussi *peulven* (pron. *peulvenne*); en français *pierre debout*, *pierre fiche* ou *pierre fitte*, d'où le nom de diverses localités. Souvent il y a plusieurs menhirs, disposés en cercle (*cromlechs*, pron. *crommelecs*), ou en double file, comme une avenue. Ailleurs ce sont des pierres qui rendent un son clair quand on les frappe, ou qui branlent si on les pousse seulement de la main (*pierres sonnantes* ou *branlantes*). Un monument composé de trois pierres, une énorme pierre plate posée sur deux autres à demi enterrées, est un *dolmen* (pr. *dolmenne*), c'est-à-dire une *table de pierre*. Parfois on rencontre des espèces de corridors couverts, formés de plusieurs blocs rangés, figurant des murailles, et d'autres pierres plates formant un plafond : c'est ce qu'on appelle des *allées couvertes*. Presque partout des légendes de fées, de lutins, de sorcières se rattachent à ces monuments étranges : nous dirons bientôt pourquoi. Ils sont attribués par les savants à l'antique race des *Kymris* (*Cimbres*), une des deux grandes races celtiques qui ont peuplé la Gaule (voir la note, page 8). On en rencontre non seulement en France, mais dans toute l'Europe, même dans le nord de l'Afrique et en Asie Mineure, partout où cette race puissante et voyageuse s'est répandue.

veilleux prouvent une chose, tout d'abord : c'est que les gens du pays étaient fort embarrassés pour expliquer comment elles se trouvaient là... — Vous remarquerez, en passant, mes amis, que c'est toujours pour se tirer d'affaire quand on ne sait pas expliquer naturellement les choses, qu'on fait arriver les êtres surnaturels. On va chercher les fées ou les géants quand la chose paraît au-dessus des forces des hommes... Je veux dire, vous entendez bien, que les gens ne se seraient pas donné la peine d'arranger des histoires extraordinaires pour rendre compte de l'existence d'une maison, par exemple, ou, si vous voulez, d'une colonne, d'une statue, d'un objet quelconque évidemment fait par des hommes. Mais ceci, en vérité, n'a pas l'air d'une œuvre humaine.

Et pourtant, vous le savez, c'est l'œuvre de nos ancêtres les Gaulois, — qui n'étaient pas des géants. A voir ce bloc énorme et brut, que cent chevaux n'ébranleraient pas, il faut bien se dire que ceux qui l'ont roulé là et fiché en terre comme une borne devaient être des hommes énergiques, n'est-ce pas, mais en même temps rudes et barbares. Ce ne sont pas là des idées de gens civilisés. Quelles idées étranges en effet pouvaient avoir par la cervelle ceux qui élevaient de pareils monuments? voilà ce qu'on se demande. Et vous demanderez aussi sans

doute : « Pour quoi faire ? A quoi cela servait-il ? » On n'en sait rien. C'était un signe religieux, certainement; un autel, un tombeau peut-être, peut-être un dieu : je veux dire un symbole et comme une statue informe du dieu [1]. Vous avez entendu appeler cette pierre la *pierre druidique ;* et en effet les druides avaient celle-ci et toutes ses semblables en grande vénération, les regardaient comme sacrées. Mais elle est bien plus vieille que les druides. Il y avait déjà des siècles et des siècles qu'elle était là dressée, et qu'on avait perdu tout souvenir de son origine et de sa destination, quand les *ovates* en robe blanche venaient à son pied, — justement ici où nous sommes, — accomplir leurs rites [2] mystérieux, peut-être d'affreux sacrifices [3]... Parfois aussi, les farouches chefs Gaulois se réunissaient alentour, pour tenir leurs conseils de guerre et leurs assemblées de jugement. Elle servait de marque pour indiquer le lieu de ces rendez-vous. On se disait : « A telle saison de l'année, à tel jour de la lune, au pied du *menhir...* » — En ces temps-là, je veux dire aux temps des Gaulois et de leurs

1. La forme brute et simple des menhirs n'indique aucune destination précise. Pour les *allées couvertes*, au contraire, il n'y a pas à hésiter : ce sont des tombeaux, comme les *tumulus* ou *tombelles*, petites buttes sépulcrales également assez communes dans nos pays.
2. Cérémonies religieuses.
3. Cela n'est pas bien sûr.

druides, la pierre ne se dressait pas comme aujourd'hui, isolée au milieu d'un espace découvert; elle occupait le centre d'une petite clairière, entourée de grands bois épais. La clairière était comme l'église dont cette pierre était l'autel : — nos Gaulois, comme vous savez, n'avaient pas d'autre temple; et la voûte était celle du ciel...

Essayons de nous reporter, par la pensée, vers ces temps lointains, et de nous faire une idée de cette nature sauvage. Tâchez d'oublier le paysage civilisé que vous avez devant les yeux, et d'imaginer les choses telles qu'elles furent alors, à mesure que je vous les décris. — Tout le pays, dis-je, n'était qu'une forêt immense, avec quelques espaces clairs seulement, de distance en distance. La forêt, épaisse, hérissée, presque impénétrable, couvrait le sol, s'élevant le long des flancs et par-dessus les sommets des collines, descendant jusqu'au fond des vallées. Sur ces hauteurs grisâtres que vous apercevez à l'horizon représentez-vous de sombres bois de sapins; ici, devant nous, partout, au penchant des coteaux, dans la plaine, là où vous voyez nos cultures, nos prés, nos fermes, des bois, des bois sans fin : des bois de chênes, de hêtres, de charmes, de bouleaux. Imaginez notre jolie vallée tout envahie

par le fouillis épais des aunes et des saules, les touffes serrées des osiers embarrassant le cours des eaux; puis encore, le long de la rivière, des prairies, de grandes bandes de terrain découvert, humide, tapissé de hautes herbes vives, parsemé de fleurs. Le ruisseau du ravin cherche sa route à travers les buissons, entre les pierres éboulées, sous le lacis des grandes ronces et des houblons sauvages. A la place de l'étang du moulin, c'est un marécage, encombré de joncs, de scirpes [1] et de roseaux. En face de nous, au lieu des maisons du village, sur la pente douce de la colline, ce sont des taillis coupés de percées tortueuses et d'étroites clairières. Le sommet, rocheux et aride, dépasse la cime des bois; c'est une lande grise, hérissée d'ajoncs épineux, couverte de petites bruyères rampantes aux jolies fleurettes pourprées. — Le soir vient; les oiseaux se sont tus sous le feuillage, et les bêtes de proie ne sont pas encore sorties de leurs repaires; c'est un instant de silence et de paix.

A la clarté rose du couchant, il me semble apercevoir un homme, à l'*orée* [2] des bois, sur le sentier. Il sort de l'ombre, il s'approche; il descend le chemin tortueux de la colline. C'est un berger, sans doute,

1. Sortes de joncs à feuilles pointues et coupantes.
2. Lisière, bord.

qui revient au hameau, chassant devant lui trois ou quatre chèvres et autant de petits moutons à laine brune; son grand chien maigre, au poil gris hérissé, à l'oreille droite, au museau pointu, marche derrière. L'homme aussi a dans son aspect quelque chose de rude et de farouche. Il est grand [1], osseux, blanc de peau malgré le hâle des champs. Ses yeux sont d'un bleu gris, sa barbe est touffue; ses cheveux rougeâtres, partagés sur le front, longs et emmêlés, couvrent son cou et retombent sur ses épaules. Il est vêtu d'une courte tunique de laine, rayée de blanc et de brun; imaginez comme une sorte de blouse ou plutôt de *vareuse* [2] étroite, fendue par devant et rattachée au col au moyen d'un bouton d'os, avec des manches courtes couvrant seulement la moitié du bras : elle est serrée à la taille par une ceinture. Les *braies* [3], larges et courtes, d'une toile grossière mêlée de lin et de chanvre, descendent seulement jusqu'aux genoux et s'y attachent avec un

1. Les habitants de l'ancienne Gaule se distinguaient en deux races principales, plus ou moins mêlées : les *Gaëls*, plutôt petits, aux yeux bruns, aux cheveux bruns, qui dominaient dans l'Ouest et entre la Loire et la Garonne; les *Kymris*, grands, blancs de teint, blonds ou roux, aux yeux bleus ou gris, étaient les plus nombreux au Nord et dans l'est, vers la Seine, en Belgique, etc. Au sud, vers les Pyrénées, une troisième race, celle des *Ibères*, tenait une place importante dans la population.
2. Blouse de laine des matelots.
3. Ce mot, très vieux, est encore français.

ruban de chanvre. Une courte *saie*, une sorte de manteau en peau de chèvre avec son poil, couvre son dos et ses épaules. Il marche jambes nues et pieds nus



Paysan gaulois.

sur le sentier rocailleux, parmi les buissons ; il tient en main un long bâton de chêne, et un petit couteau de fer dans sa gaine de cuir pend à sa ceinture de cuir.

Eh bien, mes chers compatriotes, dans ce chevrier demi sauvage reconnaissez avec moi notre ancêtre, à nous autres! Votre *Histoire de France* n'a pas manqué de vous parler de ces fameux chefs gaulois, de ces fiers *Colliers d'or*, qui marchaient au milieu de leur guerriers, vêtus de saies rayées de couleurs brillantes, de tuniques bordées de pourpre et brochées d'or, ornés de bracelets d'or, d'agrafes d'or, portaient des armes à poignée de bronze ciselé, qui buvaient l'hydromel [1] dans des coupes d'or... Ah! c'est que, voyez-vous, dès ce temps-là, à cette époque encore toute barbare, il y avait déjà des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, des puissants et des misérables. Or celui que nous venons de voir descendant le sentier de la colline, ce n'est pas un chef, non pas même un guerrier, un *noble*, un de ceux qui s'appelaient fièrement *les libres*, et qui dédaignaient de faire autre chose que la guerre ou la chasse. C'est un homme du peuple, un homme de travail, un paysan enfin, comme il y en avait des millions, humble habitant du hameau, pâtre et laboureur à la fois. Il mène ses moutons et ses chèvres paître sur la lande; il cultive un petit champ de seigle et d'orge au penchant du coteau. Voici le soir;

1. Liqueur fermentée et enivrante, préparée avec du miel.

il rentre à sa cabane. Suivons-le ; il va nous conduire au village.

A notre village : car c'est bien le nôtre. Il est né



Guerrier gaulois.

il y a bien des années déjà, des siècles peut-être. — Laissez-moi vous raconter comment la chose se fit.

Depuis longtemps une tribu de Gaulois s'était fixée dans nos pays ; si longtemps qu'on n'avait pas souvenir de son arrivée. A quelques lieues de distance existaient deux ou trois villages populeux, et

des réunions de druides et de guerriers avaient eu lieu plus d'une fois au pied de la pierre sacrée. Parfois aussi une chasse furieuse traversait la forêt, et les halliers [1] retentissaient des cris des chasseurs et des aboiements des chiens. Mais une heure après tout était redevenu silencieux et désert. Le lieu demeurait inhabité.

Un jour pourtant un pauvre bûcheron vint couper du bois dans la forêt. Il y avait ici et tout aux environs de beaux grands arbres, bons à abattre. Mais notre homme se dit qu'il en aura pour bien longtemps de ce travail, et que pendant toute une saison il ne peut rester sans abri contre le froid des nuits et les bêtes féroces de la forêt. Donc il se bâtira une hutte. — Une source jaillit du rocher, au bas de la colline ; l'eau s'étale dans un petit creux du terrain, puis s'enfuit en un mince ruisselet : c'est celle qu'aujourd'hui encore nous appelons *la Fontaine au bois*, qui coule vive et pure, et jamais ne tarit. En passant, le bûcheron se désaltère et baigne son front couvert de sueur. Et tout en buvant il se disait : « Où pourrais-je mieux trouver que ce lieu ombragé, avec cette source fraîche qui me fournira de l'eau en abondance ? » — De bonne

1. Fourrés, parties touffues du bois.

eau, chose si nécessaire! Plus d'un village ainsi s'est formé auprès d'une source, à cause d'elle. Notre homme coupa tout alentour les arbres, les broussailles; et dans cet espace dégarni, au pied d'un gros chêne qu'il avait réservé, il se bâtit sa hutte de branchages, couverte de ramée, toute semblable enfin à la hutte que bûcherons et charbonniers se construi-



La Fontaine au bois.

sent encore dans nos bois. Plus tard, il agrandit un peu et consolida la cabane; puis sa femme et ses enfants y habitèrent.

Or les arbres abattus par notre bûcheron aux environs de sa hutte laissaient des places claires dans le fourré; à ces endroits ouverts, des herbes croissaient rapidement, vertes et touffues. L'homme reconnut que la terre y était épaisse et de bonne qualité. Et alors voilà ce qu'il fit. Un jour il mit le feu aux broussailles qui encombraient encore le terrain dans

cette partie du bois; leurs cendres couvrirent la terre. Puis il commença à arracher les souches demi-consumées et les racines tordues des buissons. Ce fut un rude travail, qui lui prit bien des jours. Mais quand enfin le sol fut à découvert, la terre se trouva fouillée et retournée; il acheva de l'ameublir en la remuant avec une pelle, ou bien tout simplement avec une sorte de pioche en bois dur qu'il s'était façonnée d'une branche fourchue. Puis sur la terre fraîche remuée, engraissée par les cendres, il jette des grains : ici du blé, là de l'orge. — Le grain a levé; les pluies du ciel ont arrosé la plante nourricière; le soleil a doré les épis; et voici sur la pente du coteau, pour la première fois, un *champ* qui n'attend plus que la moisson.

Eh bien, la moisson de ce champ, dites, à qui est-elle? A lui, n'est-ce pas; à celui qui a labouré le sol et jeté son grain dans le sillon. Ces gerbes, c'est lui qui les a fait naître; sans lui elles n'existeraient pas. Qu'il recueille ce qu'il a semé.

Bien dit. Mais, et le champ?... — C'est autre chose. La terre, que personne n'a faite, peut-elle être à quelqu'un? Pourtant, voyons, réfléchissez. Trouveriez-vous juste qu'après la récolte un autre vînt s'emparer de ce terrain, en chassant le premier laboureur pour semer et recueillir à sa place, et pro-

fiter, lui, du premier travail qui a abattu les arbres, déblayé l'espace, arraché les souches, arraché les broussailles et les mauvaises herbes, qui a défriché le sol et l'a rendu désormais propre à la culture? La forêt sauvage, la lande ouverte, inculte, où errent les troupeaux, la nature ne les a données à personne. Du moins on peut entendre qu'elles appartiennent en commun à tous ceux qui habitent le pays. Il n'y a pas de raison pour que l'un d'eux, plutôt que l'autre, dise : « Ce coin de forêt est à moi! » Mais la terre labourée doit quelque chose au laboureur. Il y a mis sa peine, ses sueurs, quelque chose de sa vie, pour que la vie lui en vienne en retour. La nature avait fait le *terrain*, l'espace, le sol, sable et cailloux; c'est lui qui a fait le *champ*, la terre labourable, désormais féconde, productive pour l'homme, prête à recevoir une seconde fois la semence. Vous n'admettriez pas, dis-je, qu'un voisin s'en saisît; ni même que l'ensemble des habitants du pays, la *communauté*, comme on dit, le lui reprît, ce champ, du moins sans lui donner une juste compensation pour sa peine. Que celui qui veut un champ semblable défriche un espace à côté.

Eh bien, mes amis, ceci est le commencement de la *propriété* sur la terre [1]. C'est une origine hon-

1. Du moins dans nos régions agricoles.

nête et respectable. Il y a là deux bonnes choses : travail et justice. — Que, depuis, des hommes injustes et violents se soient emparés du sol, même du sol cultivé par autrui, des moissons, du bétail; qu'ils se soient enrichis par le vol, par la conquête ou par de mauvaises ruses, c'est une autre question; et il ne s'agit pas de cela en ce moment. Nous y viendrons plus tard. Mais observez bien que la violence ni la fraude n'ont point créé la propriété, justement par cette raison qu'elles ne créent rien : elles détruisent plutôt. Tout au plus peuvent-elles faire passer de l'un à un autre, réunir dans certaines mains des richesses; mais elles ne font point naître la richesse : et par richesse j'entends ici l'abondance de toute chose utile. Supposez qu'un guerrier farouche et brutal vienne ici avec ses soldats, s'empare de force des produits de la terre et de la terre elle-même. Le voilà riche; il possède — il détient, plutôt — ce qui, en bonne justice, devrait appartenir à autrui. Mais, pour être réunie en un seul domaine plus vaste, l'étendue des champs cultivés n'a pas augmenté d'un arpent, ni la moisson d'une gerbe. — Le travail seul crée.

Je reviens à mon bonhomme. Tandis qu'il ne faisait que couper du bois ou chasser dans la forêt, il n'avait point de demeure fixe. Il se construisait au

coin d'un bois un abri pour une saison, puis il l'abandonnait et allait ailleurs. Maintenant qu'il a un champ, il ne s'en ira plus. Le champ retient le laboureur. Il s'habitue au lieu, il s'y attache; il ne voudrait plus le quitter. Il était errant, le voilà devenu fixe. Il songe à agrandir son champ, pour avoir plus de blé; il songe à élargir sa hutte et à la rendre plus commode, plus solide. Puis ses enfants grandissent et travaillent avec lui; les plus jeunes vont sur la lande faire paître deux ou trois brebis qu'il s'est procurées en échange de quelques gerbes. La famille est plus nombreuse, la hutte ne suffit plus; ils en bâtissent une autre, puis deux, trois, à côté, avec des abris pour le bétail. Au bout d'un certain nombre d'années, il y en a une dizaine, et c'est déjà un *hameau*. Ce n'est pas tout. Voilà que d'autres hommes des environs viennent s'établir au même endroit avec leurs familles. Ils défrichent des terrains, tout joignant les premiers champs; ils construisent leurs cabanes à côté des premières cabanes. — Pourquoi sont-ils venus tout justement ici, et non pas ailleurs, à cinq cents ou mille pas plus loin? Il ne manque pas de place aux environs. — C'est qu'ils ont reconnu le lieu bien choisi, le terrain de bonne qualité, en bonne exposition; surtout la belle source les a attirés : c'est à cause d'elle qu'ils sont venus. Mais il

y a autre chose encore : c'est l'instinct naturel aux hommes de se grouper, de se rapprocher les uns des autres pour s'entr'aider au travail, se défendre ensemble, au besoin, contre les bêtes féroces ou contre des malfaiteurs qui voudraient leur ravir par violence le fruit de leurs travaux. Isolé, chacun se sentait faible et craintif; réunis, ils se sentent plus forts, plus en sûreté. — Et ne serait-ce que le besoin de voir, d'entendre ses semblables... Le loup vit seul au fond des halliers, l'aigle sur le rocher; mais l'homme veut vivre avec les hommes. — Ils sont voisins; ils se voient chaque jour et se parlent; ils vont les uns chez les autres, échangent des objets, rendent et reçoivent de petits services; il se fait entre eux un lien d'habitude. Les femmes se rencontrent à la fontaine; les enfants jouent ensemble autour des huttes, ils gardent les troupeaux ensemble; ensemble ils grandissent, et, quand ils sont devenus hommes, il y a entre eux longue connaissance et une certaine affection. Ajoutez à cela un attachement naturel, commun à tous, pour le lieu où ils ont vécu : c'est le commencement du sentiment de la *patrie!* — Et voilà comment il se fait qu'un siècle après, ou deux peut-être, au temps du chevrier dont nous avons examiné le rustique costume, il y avait à la lisière du taillis, à mi-pente du coteau, un hameau d'une vingtaine de cabanes, grou-

pées autour de la source. Les champs étaient plus bas, s'étendant vers la vallée.

Allons maintenant visiter le village; suivons le chemin inégal, rocheux, défoncé par les roues des



Paysanne gauloise.

chariots : c'est pourtant la rue principale... Ah ! Et voilà la *place*, l'espace découvert et foulé, durci sous le pied des bestiaux, où sont semées, sans ordre, les cabanes. Quelques enfants en haillons jouent sur ce placître irrégulier. Puis voici une femme qui re-

vient du bois, portant sur son dos son fagot de ramée, et à demi pliée sous le faix. C'est la paysanne gauloise, une grande femme vaillante et dure à la peine, forte comme un homme et quelque peu sauvage, en tout la digne compagne de son mari le laboureur. Elle n'est guère mieux vêtue... Son vêtement principal est une robe de laine assez écourtée, dégarnie du col et serrée à la taille, avec des manches étroites; par-dessus, un petit tablier de grosse toile, attaché sur ses hanches. Point de linge : une chemise est ici chose inconnue ; on va jambes nues, pieds nus. Ses longs cheveux, d'un blond roux, sa seule parure, partagés sur le front en bandeaux aplatis, puis relevés en arrière et roulés, sont retenus avec une longue épingle de bronze. Aux jours de fête, je pense, elle met sur ses cheveux une petite coiffe de lin, carrée sur le front, dont les bords retombent comme des ailes des deux côtés, sur les oreilles et sur le cou ; ou bien elle se couvre la tête d'une sorte de chaperon pointu. Les enfants sont vêtus de tuniques courtes sans manches et de petites braies. Hélas ! le costume est bien léger, malgré l'épaisseur grossière du tissu, quand la bise d'hiver siffle et que la neige est sur la terre !...

Les cabanes du village offrent un aspect pauvre et en même temps assez singulier. Elles sont rondes,

d'abord, larges, basses, coiffées d'un grand toit pointu en façon d'abat-jour, fait de roseaux ou du scirpe des marais; quelques-unes, plus soignées, ont des toits de chaume, bientôt verdis de mousse et



Hutte gauloise dans la clairière.

d'herbe. Ces cabanes n'ont qu'un rez-de-chaussée, cela va sans dire; mais, chose curieuse, elles sont pour la plupart si basses que le toit descend presque jusqu'au sol, en sorte qu'elles paraissent à demi enterrées. Et en effet, pour construire une maison, ici, on commence par creuser un trou... une excavation ronde [1]. Le terrain du fond, dressé, bien battu et

1. Il reste encore en certaines régions de la France des traces de ces habitations, les cavités arrondies qui portent dans les campagnes les noms de *mardelles*, *marges*, *fosses à loups*.

durci, qui sert de plancher, est d'un bon mètre au moins en contre-bas du sol extérieur, de telle façon que l'habitation est quelque chose d'intermédiaire entre un rez-de-chaussée et une cave. Des demeures ainsi faites doivent être obscures et humides, mais chaudes et bien protégées contre le vent. Les murs sont de bois et de terre. On a planté d'abord, de distance en distance, suivant le contour de l'excavation, des poteaux solidement enfoncés en terre, équarris à la hache; puis l'intervalle entre ces poteaux a été fermé de branchages entrelacés; et enfin, sur ce treillage, on a étendu un *torchis*, c'est-à-dire un enduit épais, un mortier d'argile délayée, mêlé de foin haché menu, le tout bien appliqué et tassé, dressé pour le mieux, à peu près comme nous faisons aujourd'hui des cloisons avec un enduit de plâtre appliqué sur des lattes de bois. Un mur bâti de la sorte, s'il est épais et bien tassé, est solide, durable, assez propre. D'autres fois on remplit les intervalles des poteaux avec des planches clouées ou des plaques d'écorce; mais les maisons ainsi construites sont plus froides et de mauvais abri. En d'autres lieux, où la pierre est plus commode à employer que le bois, les murs sont construits de moëllons inégaux, maçonnés avec un mortier de terre argileuse.

La charpente du toit est formée de longues bran-

ches droites, réunies en pointe au sommet et figurant les *chevrons;* des branchages entrelacés en travers, d'un chevron à l'autre, représentent ce que les couvreurs appellent les *entretoises*... Sur ce treillage à jour on attache, avec des brins d'osier, les roseaux, les joncs ou le chaume qui forment la couverture. — L'entrée de la cabane se clôt avec une lourde porte de planches; les plus grandes maisons ont en outre une ou deux fenêtres étroites, carrées, presque au ras du sol, que l'on ferme avec des contrevents de bois; les autres n'en ont pas. Pour entrer, pour passer sous la porte basse, il faut descendre quelques marches ou une rampe en pente douce creusée en face de l'ouverture. — Jetons un coup d'œil à l'intérieur. La première chose qui nous frappe, c'est qu'il n'y a ici rien qui ressemble à ce que nous appelons un meuble. Le lit, c'est une couche de fascines étendues à terre, pour éloigner l'humidité du sol, et sur ces fascines quelques bottes de paille étalées. Sur la paille on jette, tout au plus, des peaux de mouton avec leur laine, qui forment une sorte de tapis : cela remplace le matelas; puis une couverture de peau de chèvre ou de bure grossière. Point d'armoire, puisqu'il n'y a point de linge à serrer. Dans certaines maisons nous pourrions voir un coffre, posé à terre. Quelques vêtements, des armes, des outils, pendent

accrochés aux murailles; là, dans un coin, une quenouille chargée de filasse et des fuseaux; à terre, un ou deux paniers, des corbeilles d'osier. Pour tout ustensile de ménage, nous trouvons quelques pots de terre pour renfermer et faire cuire les aliments, peut-être un petit baril ou un seau de bois. Peut-être aussi y a-t-il une table formée de quelques planches clouées sur des piquets, et un banc pour s'asseoir... mais ce n'est pas bien sûr. Point de foyer, ni de cheminée... ou plutôt vous appellerez foyer, si vous voulez, une aire de pierres plates, au beau milieu de la maison; là, on allume le feu pour se chauffer, pour faire la cuisine, — pauvre cuisine! La fumée s'élève, monte vers le toit, séjourne, s'en va comme elle peut par la fenêtre ou par de petits trous ménagés en haut de la couverture. Mais que vois-je?... là-haut, pendus aux chevrons noircis de suie, des quartiers de proc salé, des jambons qui fument tout à loisir... Evidemment c'est ici qu'ont dû être inventées les viandes fumées! — La maison n'a qu'une pièce, cuisine et chambre à coucher à la fois. Si l'on veut deux pièces, ce sont deux cabanes côte à côte. Autour de l'habitation se groupent en désordre des huttes encore plus grossièrement construites : les unes servent à abriter le bétail, moutons, chèvres, vaches et bœufs : ce sont les étables et les bergeries;

d'autres, à ramasser les grains, les provisions, quelques outils de labourage : elles remplacent les granges, les greniers et les celliers. Mais ils ont si peu de chose, ces pauvres gens, que les dépendances de la maison ne tiennent pas grande place! Parmi les instruments de culture abrités sous quelque hangar de branchages, je vous ferai remarquer en passant des pioches de bois, parfois armées de fer, des bêches de bois dont le bord tranchant seul est de fer, de petites charrues en bois d'if dont le soc est muni d'une pointe de fer. Ils ont aussi de grossiers et lourds chariots, que traînent les bœufs; les chevaux sont réservés pour la guerre et appartiennent aux guerriers.

Outre le labourage, on exerce encore, dans notre hameau, quelques industries des plus indispensables. Dans l'une des cabanes s'entend le bruit d'un métier de tisserand; sous un abri sèchent quelques vases d'argile grossièrement façonnés, près de la hutte d'un potier. Ailleurs, vous verriez assis à sa porte, les jambes croisées, un *vannier*, qui tresse des corbeilles avec de l'osier coupé dans la vallée. Plus loin, dans une petite clairière isolée, des coups répétés et la lueur du foyer annoncent le hangar enfumé d'un forgeron, qui fabrique ou répare des instruments de labour; auprès de la rivière, il y a

peut-être la cabane et les fosses d'un tanneur. Dans les bois, aux environs, vous rencontreriez quelques huttes éparses de bûcherons et de charbonniers... Mais c'est tout, car la plupart des ouvriers et artisans demeurent dans les gros villages et les villes.

Si nous descendons vers la vallée, nous apercevons les cultures. Ce sont des champs de blé et d'orge, d'avoine et de seigle. Le maïs n'est cultivé que dans certaines régions du Midi ; le sarrasin n'est pas connu : — je ne parle pas des pommes de terre ! Un arbre de grande ressource, le châtaignier, est également inconnu. Point de vignes non plus. Au bord de la rivière sont quelques carrés de lin et de chanvre; chaque champ est séparé de celui du voisin par un petit mur de terre ou une haie d'arbustes épineux. Voici, le long des haies, d'étroits sentiers; puis, à travers les cultures quelques chemins creux, défoncés d'ornières et bordés de ronces. Je ne vois ni jardins ni vergers. Où sont les légumes, les arbres fruitiers ? Il n'y en a point ; dans notre pauvre hameau à peine a-t-on le nécessaire, on ne pense point au dessert. Seulement, au coin des champs, à l'abri des buissons, nous pourrions voir groupées de nombreuses ruches d'abeilles, dont les industrieuses habitantes vont butiner au loin par les landes. — Le miel, fort goûté de nos pères les Gau-

lois, sert en outre à fabriquer l'*hydromel*, qui remplace le vin. Point de basse-cour non plus, ni de volailles. Mais là-bas, dans la vallée, des vaches, quelques bœufs de labour paissent dans les prairies fermées de rustiques barrières; les moutons et les chèvres broutent l'herbe rase de la lande, sous la garde des enfants. Dans les bois et les taillis errent en troupes nombreuses des milliers de petits porcs demi sauvages. On les chasse de place en place, comme des troupeaux; mais, pour s'en emparer, il faut les percer de flèches : en sorte que le pâtre laboureur est obligé de se faire chasseur en même temps. Du reste, le gibier abonde dans la forêt; mais les bêtes de proie, les loups et les renards ne sont pas rares non plus !

Et, maintenant nous avons visité les champs et les demeures, nous nous sommes fait une idée de ce que fut notre village en ses commencements; disons encore quelques mots de ses rustiques habitants, — nos premiers compatriotes, — de leur manière de vivre et de leur condition. Ces braves paysans Gaulois, vous venez de le voir, ils mènent pauvre vie... Leur nourriture n'est ni délicate ni variée. Ils mangent, à l'occasion, la viande de leurs bœufs, de leurs moutons, de leurs chevreaux; du gibier, quand ils peuvent; mais leur principale ressource est la chair

de porc, — de ces petits porcs des bois dont je vous ai parlé, — qu'ils savent saler et fumer; ils la mangent bouillie dans l'eau ou rôtie sur la braise. Ils ont encore le laitage; puis les produits de leurs champs. Mais nous n'avons pas vu, en passant, de four, au village... C'est qu'ils ne connaissent pas le pain [1]. Que font-ils donc de leur blé et de leur seigle? Des bouillies, ou bien encore des galettes épaisses et lourdes. Ils ont pour boisson... l'eau. Le vin n'est connu que des plus riches seigneurs du Midi, qui le font venir d'Italie. Mais on sait, en Gaule, préparer l'*hydromel*, vous ai-je dit, et la *cervoise*, sorte de bière ou plutôt de tisane d'orge fermentée, qui aigrit facilement. Encore je pense que nos villageois n'en boivent guère.

Le malheur de ces gens, pire que pauvreté et rude vie, ce qui les retient en état de souffrance et de misère, je ne vous l'ai pas dit encore : je vais vous le dire. C'est qu'ils ne sont pas libres, ni maîtres de leur petit avoir; leurs champs ne sont pas à eux, eux-mêmes souvent appartiennent à autrui. Peut-être y a-t-il encore ici une ou deux familles vivant sur leurs cultures, pauvres, mais ne devant rien à personne : c'est l'exception. Presque tous sont, à divers degrés,

1. Le pain ne fut connu en Gaule que peu avant l'invasion romaine.

les serviteurs, les hommes à gages, les *colons*, comme on dit plus tard, ou comme nous dirions aujourd'hui les *fermiers*, plutôt encore les *métayers* des nobles, des riches, des guerriers. Eux, ils peinent et labourent pour d'autres qui ne font rien et leur prennent une partie du fruit de leur travail.

« Comment, direz-vous, ces champs qu'eux-mêmes ou leurs pères ont défrichés, qu'ils ont chaque année labourés et ensemencés, ne leur appartiennent plus? Qu'est-il donc arrivé? » — C'est la guerrre qui a fait cela. De la guerre naissent mille maux : la dévastation, la misère, l'esclavage, la sujétion. La guerre est toujours une chose terrible. Mais, dans ces temps-là, ce devait être plus sauvage et plus affreux encore. Or justement on était presque toujours en guerre, alors : chacune de ces peuplades barbares, pour un coin de terre disputé, pour un troupeau de porcs, — moins encore, pour une simple querelle entre les chefs, prenait les armes contre la peuplade voisine; c'était le massacre et la destruction. Plus d'une fois déjà, sans doute, depuis son origine, notre pauvre hameau a été ainsi ravagé. — Figurez-vous une armée ou plutôt une horde furieuse de ces guerriers farouches, excités encore par le massacre et le pillage. Ils ont envahi la région; de grandes batailles ont été livrées, ils ont été vainqueurs. Ils traversent le pays

comme un orage, foulant, dévastant, brûlant les villages, pillant ce qui leur plaît, tuant ce qu'ils rencontrent. Ce n'est pas tout. Ce pays qu'ils viennent de ravager, ils disent qu'il leur appartient, maintenant, et la terre, et les hommes qui sont dessus. C'est le *droit de guerre*, c'est la *conquête*... J'imagine entendre le guerrier envahisseur dire au vaincu qu'il tient sous son pied : « Tu es mon ennemi; tu as combattu contre moi. Je pouvais te tuer dans la bataille... Je veux bien te laisser la vie, mais c'est à la condition que tu me serviras. Tu m'appartiens ; je ferai de toi ce que je voudrai. Je pourrais prendre ton champ : qui m'en empêche ? Je te le laisse; mais c'est à la condition que tu le cultiveras pour moi. Du moins tu me donneras la moitié ou le tiers de la récolte. » Et voilà comment les pauvres laboureurs, de libres qu'ils étaient jadis, propriétaires de leurs champs, tombèrent à la condition d'esclaves, ou tout au moins de fermiers travaillant pour autrui. Il y eut d'autres causes encore; mais la guerre fut la principale. Les conquérants et leur race furent les chefs, les nobles, les propriétaires du pays. Parmi les vaincus, les uns devinrent esclaves, serviteurs des chefs; la plupart gardèrent leurs terres, mais ils durent payer chaque année ou plusieurs fois l'année comme une sorte de rançon. Ils ne payaient pas en argent, car la monnaie

était chose très rare alors; ils payaient *en nature*. Ils portaient au guerrier devenu propriétaire du lieu la moitié ou le quart de leurs grains, ou tant de vaches, de chèvres, de moutons sur leur troupeau : le plus clair du produit de la culture et de l'élevage. Et voici ce qui est pis encore : les descendants des conquérants, devenus seigneurs, riches et propriétaires, prétendirent que le sol non cultivé, la lande, la forêt, leur appartenait aussi. On ne pouvait plus défricher de nouveaux terrains. La famille devenait-elle plus nombreuse, l'ancien champ qui la nourrissait ne suffisait plus; c'était non plus la pauvreté seulement, mais la misère. Les nobles, eux, chassaient dans la forêt; ils avaient, par les landes et les pâturages, d'immenses troupeaux, gardés par des bergers, leurs serviteurs; ils n'entendaient pas qu'on diminuât ce qu'ils considéraient comme leur domaine. Ou bien, s'ils permettaient de défricher un champ, c'était à la condition qu'on leur payât une part du produit : autre manière d'augmenter leurs revenus. — Comme pour justifier ceci, ils disaient, avec une certaine apparence de raison, qu'ils étaient les guerriers, les défenseurs du pays; que sans eux les gens des tribus voisines y viendraient piller et massacrer, et que pour leur peine on devait les entretenir. Au reste, il ne faut pas vous imaginer que ces

nobles, ces chefs de *clan* (c'est-à-dire de tribu, de peuplade) et leurs compagnons vécussent d'une façon réellement bien différente de celle du paysan. Ils ne labouraient pas, il est vrai. Le chef demeurait dans l'un des villages du pays, au milieu de ses guerriers. Il avait quelque luxe peut-être dans ses vêtements, surtout dans ses armes; mais c'était un luxe barbare, mêlé de toutes sortes de privations. On n'avait point alors idée, dans ce pays, de ce que nous appelons le confortable, les commodités de la vie; et il n'y a pas un de vous, mes amis, qui acceptât de vivre comme vivaient les grands seigneurs de ce temps-là... Leur cabane, plus vaste peut-être, n'était ni plus propre, ni mieux meublée, ni moins enfumée... ils couchaient sur des fagots et de la paille, tout aussi bien que le dernier des paysans, et leur nourriture, pour être abondante, n'était pas moins grossière. — Les villes d'alors n'étaient que de gros villages, où vivaient, dans des huttes toutes semblables à celles que nous connaissons, les guerriers, les artisans et ouvriers de toute sorte, maçons, charpentiers, tisserands, corroyeurs, etc., autant qu'il y en avait.



DEUXIÈME SOIRÉE

AU PIED DU MUR ROMAIN

Le mur romain et la voie romaine. — La cabane dans les bois. — La villa. — Un monastère. — Origine des contes de fées. — Le loup-garou. — Le château de bois. — Les moines. — La fin du monde.

Vous souvient-il, mes amis, qu'en faisant les travaux d'un chemin dans la vallée, ici près, on découvrit, il y a quelques années, sous une mince couche de terre, une sorte de pavé de gros blocs inégaux, mais joints exactement et bien dressés à la surface ? On disait alors : « C'est une *voie romaine.* » Et maintes fois vous avez regardé avec curiosité, dans ce champ, au pied du coteau, ces vieux débris de murailles qui gênaient la charrue et que pourtant on ne put pas détruire, parce qu'ils étaient cimentés d'un mortier plus dur que la pierre. Quand vous

étiez enfants et que vous alliez jouer parmi ces débris, notre vieil instituteur vous disait : « C'est le *mur romain*[1]. » — Regardez-les bien, ces ruines, près desquelles nous sommes venus nous asseoir : c'est là tout ce qu'il nous reste de ces Romains, qui furent pendant des siècles maîtres de notre pays. Ailleurs il reste des temples, des ponts, des acqueducs, d'immenses amphithéâtres, des ruines d'édifices de toutes sortes bâtis par eux : ici, quelques pierres seulement. Mais ces pierres en disent long à qui sait entendre. Quand je passe là, le soir, en revenant des champs, je m'arrête un instant, parfois ; elles me racontent de vieilles histoires, de navrantes histoires : la misère, l'esclavage, les souffrances de tout un peuple.

Vos livres de classe vous ont dit l'invasion de la Gaule par le Romain César ; le grand nom de Vercingétorix ne vous est pas inconnu. Vous savez comment nos pères les Gaulois, après s'être défendus comme des lions et avoir livré de terribles batailles,

1. Ces bâtiments romains sont très remarquables par leur construction. Les murailles sont épaisses ; leurs *parements* (surfaces) sont formés de rangs superposés de petites pierres carrées, semblables à des pavés ; et cette maçonnerie de pierre est entremêlée d'*assises* (rangs horizontaux) de briques plates. L'intérieur des murailles est un *blocage*, c'est-à-dire un entassement irrégulier de petites pierres cimentées au moyen d'un mortier excessivement dur, qui en forme une masse compacte.

finirent par être accablés, et comment la Gaule tout entière tomba au pouvoir des Romains. Or les Romains étaient des gens très civilisés. Cela ne les



Soldat romain (légionnaire).

empêchait point d'être féroces à la guerre ; et, lors de l'invasion, ils pillèrent, brûlèrent, massacrèrent tout autant qu'eussent pu le faire des barbares. Mais, quand une fois ils avaient conquis un pays, ils n'étaient pas assez fous pour le ruiner de fond en comble et le dépeupler, ce pays qui était devenu à

eux ; ils entendaient l'*administrer*. Administrer une province conquise, pour eux cela voulait dire en tirer tout ce qu'il était possible d'en tirer, sans pourtant la réduire à là ruine complète : prendre aux vaincus tout ce qu'ils pouvaient, leur laisser juste de quoi ne pas mourir... C'est ce qu'ils firent en Gaule.

Les Romains, vainqueurs, s'établirent chez nous. Ils vinrent par milliers et milliers, s'y trouvèrent bien et y restèrent. Peu à peu ils se mêlèrent aux Gaulois. Ils voulaient faire de la Gaule quelque chose comme la continuation du pays romain. Et ils y réussirent; en sorte que, un siècle ou deux après la conquête, la Gaule était devenue toute romaine, au moins en apparence. Les Gaulois apprirent les arts romains; ils prirent le costume romain, la manière de vivre, les lois romaines. Ils oublièrent jusqu'à leur propre langue : ils parlèrent latin — mauvais latin, il est vrai — dans les villes ; mais les gens des campagnes gardèrent longtemps leurs vieux patois gaulois [1]. On bâtit, à la romaine, de grandes villes, des édifices magnifiques; on fit des routes, des ponts, des ports.

Les Romains ne firent donc pas du mal seulement à notre pays. Premièrement, ils lui donnèrent la

1. La Basse Bretagne a encore conservé le sien.

paix : ils empêchèrent les guerres de tribu à tribu, de province à province. C'était un grand bien. Puis, peu à peu, ils le civilisèrent. C'est vrai ; mais, en compensation, ils écrasèrent le peuple d'impôts, surtout le pauvre peuple des campagnes.

Tout d'abord, ils prétendirent que les forêts, les landes, enfin tout le pays non cultivé appartenait désormais à l'empire romain — comme nous dirions aujourd'hui à l'État — par droit de conquête, toujours. Quant aux terres cultivées, comme ils n'entendaient point les labourer eux-mêmes, ils les laissèrent aux riches Gaulois qui en étaient les propriétaires. Ils n'allèrent point non plus chez les paysans, chez les cultivateurs, exiger l'impôt, soit en argent, soit en produits des champs. Ils s'y prenaient autrement. L'agent de l'impôt disait à chaque propriétaire : « Vous avez tant de terre, vous paierez tant. » — Et c'était beaucoup. — « Cet argent-là, prenez-le où vous voudrez; cela ne nous regarde pas; débrouillez-vous comme vous l'entendrez, mais il nous faut la somme; sinon, on prendra vos biens et on vous mettra en prison. » Que faire ? Le propriétaire, qui ne cultivait pas, n'avait que ce que lui payaient les cultivateurs ses fermiers, ses *colons*. Quand même il ne l'aurait pas voulu, il ne pouvait faire autrement que de leur reprendre, à eux, ce que le

fisc [1] lui enlevait. L'État romain prenait au propriétaire; le propriétaire, tant qu'il pouvait, prenait au paysan; en définitive, c'était toujours le paysan qui payait tout, et pour tous. Ces impôts étaient si lourds que les propriétaires se voyaient presque ruinés, et les pauvres gens de la campagne réduits à la plus dure misère [2].

Il fallait bien vous expliquer toutes ces choses, pour vous faire comprendre comment et pourquoi au temps de la domination romaine [3], tandis que les villes croissaient, notre hameau, au lieu de croître, ne fit que diminuer et déchoir au contraire. En ce temps-là, vous auriez vu les cabanes de nos paysans moins nombreuses et tout aussi dénuées qu'autrefois. — Les toits pourrissent sous la mousse; des huttes sont tombées et on ne les relève pas. Tout a un air d'abandon et de ruine. C'est que la plupart des habitants ont quitté le village. Il n'y a plus, autour de la fontaine, que trois ou quatre familles de laboureurs pour garder les champs, quelques bûcherons et charbonniers aux environs, dans les clairières. Où sont allés les autres? Je m'en vais vous le dire. Mais auparavant remarquez avec moi une chose curieuse :

1. L'impôt.
2. Plus d'un tiers, souvent la moitié du produit de la terre
3. Du Ier au Ve siècle environ.

c'est que nos cabanes ont changé de forme. Celles-ci ne sont plus rondes, comme du temps des anciens Gaulois, mais en forme de carré long [1] avec un toit à deux pentes, et un pignon triangulaire à chaque bout. Elles sont toujours aussi grossièrement bâties



Cabane de paysan gallo-romain [2].

de bois et de terre, rarement de pierres brutes ; le toit est toujours charpenté de branchage et couvert de chaume ou de roseaux. La masure n'est pas moins pauvre ; mais sa forme a changé, et cela seul est un progrès. Elle est plus habitable que la hutte ronde ; elle serait plus commmode à meubler, si l'on avait des meubles à mettre dedans. Et puis elle n'est plus à

1. Sur plan rectangulaire.
2. Gallo-Romains, Gaulois mêlés de Romains, au temps de l'empire romain.

demi enfoncée dans la terre; son sol, d'argile battue, est au niveau du terrain environnant, ou même un peu plus élevé. Elle a une porte, et, à côté de la porte, une fenêtre : un trou carré, sans vitres, fermant avec un contrevent de bois. Elle n'a pas de cheminée; mais le feu s'allume sur un foyer de pierres plates au pied de la muraille qui forme le pignon, non plus au beau milieu de la cabane. C'est que nos paysans ont quelque peu pris modèle sur la façon de bâtir des Romains; et en cela ils ont bien fait, car les Romains étaient d'habiles bâtisseurs.

Vers ces temps-là un riche Romain, devenu propriétaire de presque toutes les terres aux environs, par conséquent à peu près maître du pays, vint s'établir justement ici. Cet homme n'avait point les idées ni les habitudes des anciens chefs gaulois; il entendait vivre à sa manière à lui, c'est-à-dire à la romaine. Il fit comme il aurait fait dans son pays, en Italie. Il se fit construire, non pas au lieu même du village, mais à quelque distance dans la vallée, au pied du coteau, ce qu'on appelait en latin une *villa.* — Chose curieuse, ce mot, qui est devenu en français notre mot *ville*, signifiait alors non pas une ville, mais précisément tout le contraire, une *maison*

de campagne [1].... C'était ce que nous appellerions aujourd'hui une grande ferme, avec maison de maître et nombreuses dépendances. Ces vieux murs indestructibles qui ont résisté aux siècles sont justement les derniers débris de la maison du maître, à la villa. En les étudiant avec soin, ces ruines, en fouillant au pied la terre pour chercher les fondements sous les broussailles, on a pu se rendre assez bien compte de la forme et de l'aspect de l'habitation. — Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, il est vrai ; mais elle était vaste, divisée en plusieurs appartements, bien bâtie de bonnes pierres, couverte d'un toit de tuiles, assez bien meublée. Point de cheminées pourtant, ni de vitres aux fenêtres ; à cela près, vous auriez trouvé la demeure fort habitable, assez belle même. Elle était ornée d'un portique de colonnes de bois entourant une petite cour intérieure carrée. Autour de la maison principale étaient groupés beaucoup de bâtiments, plus grossièrement construits, bois et terre et pierre brute : c'étaient des granges, des greniers pour les grains, des étables pour le bétail, des écuries pour les chevaux, enfin tout ce que nous voyons dans une grande ferme ; et, de plus, des habitations simples, pauvres, de rusti-

1. De là aussi les mots *village*, *villageois*, et encore *vilain*, habitant de la *villa*, homme de la campagne, paysan.

ques chaumières ou plutôt de grands hangars où demeuraient les paysans et ouvriers avec leurs femmes et leurs enfants; tous rassemblés là, vivant comme dans une maison commune, et quelque peu pêle-mêle. Le maître romain entendait avoir autour de lui, sous sa main, tout son monde; non seulement ses serviteurs, ses *domestiques*, qui lui faisaient, comme nous dirions, son ménage; mais les cultivateurs qui labouraient des champs aux environs, les bergers qui gardaient ses troupeaux, les ouvriers qui exerçaient toutes sortes d'industries rustiques. Ainsi il y avait, dans la villa, un ou deux forgerons, un ou deux charpentiers, pour fabriquer et réparer les instruments de labour et les chariots; des vanniers qui façonnaient des corbeilles d'osier, des tisserands qui tissaient de grossières étoffes : les femmes filaient la laine et le lin, cousaient les vêtements. Il y avait un *moulin*, c'est-à-dire une meule que faisaient tourner des ânes, — ou bien des esclaves; un four pour cuire le pain, — car, j'oubliais de vous le dire, on mangeait du pain, alors, en Gaule. En un mot, la *villa* était en effet comme une petite ville, où l'on produisait et fabriquait tout ce qui était nécessaire à la vie champêtre. Le maître, par son *intendant*, par ses serviteurs, se faisait rendre compte facilement. Et c'est justement pour cela qu'il

avait obligé les paysans des environs, ses colons, à venir se grouper autour de lui; il n'était plus resté dans les petits hameaux épars que les gardiens des



Paysan gallo-romain de la villa.

champs et des récoltes, et quelques ouvriers, comme les bûcherons, qui travaillaient dans les bois. — Voilà pourquoi, à cette époque, le village est presque désert. — A la villa, les paysans ne sont pas moins pauvres, ne vivent pas moins grossièrement; mais ils sont encore moins libres. Là, tout le jour sous les

yeux du maître et mêlés aux esclaves, de fermiers qu'ils étaient ils deviennent journaliers, serviteurs, presque esclaves.

Auprès de la villa passait la *voie romaine*. Les Romains, vous disais-je, ont fait en Gaule de grands travaux : des villes entourées de murailles, des palais, surtout des aqueducs, des ponts, des routes : des routes nombreuses, d'un bout à l'autre du pays. Oui, ils ont fait de grands travaux, et utiles. Mais avec quel argent? Avec l'argent des habitants. Et avec quels bras ? Avec les bras des habitants, des pauvres colons des campagnes. Les Romains avaient des hommes habiles pour diriger les constructions, ce que nous appellerions aujourd'hui des *architectes*, des *ingénieurs ;* ils avaient de bons ouvriers pour tous les travaux de la bâtisse. Mais pour creuser ou amonceler la terre, extraire la pierre et le sable, cuire la chaux, faire le mortier, abattre les arbres, transporter les matériaux, il fallait des milliers et des milliers de manœuvres : ils prenaient... les gens du pays. Les gens du pays étaient *requis*, c'est-à-dire contraints de venir travailler à la bâtisse, à la route, des semaines, des mois entiers, — et pour rien. Ce n'est pas tout : les bœufs, les chevaux, les ânes, les chariots étaient requis aussi : on avait besoin d'eux pour faire les transports des matériaux. Le triste

laboureur devait laisser son champ, ses travaux. Il s'en allait, quelquefois bien loin ; et en s'en allant il se détournait pour regarder son sillon à demi tracé ou ses blés attendant la faucille. N'importe : il faut marcher. Quelques hommes laissés au village, les femmes, les enfants, les vieillards achèveront comme ils pourront le labour, la moisson commencée. — Faire travailler les gens de force et sans les payer, c'est ce qu'on appelait une *réquisition :* une façon d'impôts, plus lourde encore et plus pénible que les autres.

Un jour, un *voyer*, un ingénieur des routes romain, arriva dans notre vallée avec quelques ouvriers. Ils plantèrent des piquets, de distance en distance, dans la prairie. Vers le soir, on vit venir un *décurion* [1] et une dizaine de soldats, accompagnant un employé des impôts ; ils s'installèrent à la villa. Le lendemain, ils dirent au maître : « Nous faisons ici une route. Il nous faut tant d'hommes chaque jour, jusqu'à la fin des travaux ; arrangez-vous pour les trouver. » Puis les soldats s'en allèrent à travers les hameaux, de cabane en cabane. Ils disaient à chaque homme valide : « Toi, tu feras tant de jours de travail à la route. Voici ta marque : un bâtonnet de

1. Chef de dix hommes.

coudrier. Chaque jour, on y fera une coche; tu t'en iras quand le nombre de coches sera complet[1]. » A un autre : « Tu amèneras ton âne avec ton chariot. » Il n'y avait rien à répliquer. Nos pauvres paysans quittèrent donc leurs champs et vinrent travailler à la route, sous les ordres des contre-maîtres romains. Les uns creusaient la tranchée; les autres, dans la carrière voisine, au flanc du coteau, arrachaient la pierre en gros blocs, que d'autres encore transportaient sur les chariots; d'autres rangeaient, tassaient, pilonnaient les blocs et dressaient la chaussée. — Et qui les nourrissait pendant ce temps-là ? — Ah ! attendez : j'oubliais. En même temps qu'il inscrivait ses hommes, l'agent des travaux avait dit au maître de la villa : « Tu feras porter tant de blé, tant de seigle, pour les travailleurs. » Mais le maître donnait le moins possible; et ceux de nos travailleurs qui n'avaient pas apporté avec eux quelques provisions étaient bien mal nourris. Et avec cela rudement traités, moins en ouvriers qu'en bêtes de somme.

Est-ce tout ? Non, pas encore. Outre les impôts, les réquisitions, il y avait la *milice*. On prenait partout, dans les campagnes comme dans les villes, les

1. Cette manière de compter est encore usitée, dans certaines campagnes, par les boulangers et quelques autres fournisseurs.

hommes les plus beaux, les plus vigoureux ; on en faisait des soldats. On les envoyait au loin, en Grèce, jusqu'en Asie, parfois aussi en Germanie [1], se battre pour leurs maîtres. Ceux qui partaient ainsi ne revenaient jamais au village !

Et la misère allait toujours croissant, malgré les empereurs romains eux-mêmes, qui ne pouvaient empêcher ces maux ; en sorte que, vers la fin de l'empire [2], le pays était ruiné, les campagnes dépeuplées. Il n'y avait plus d'hommes pour labourer la terre. On abandonnait les champs envahis par les ronces et les chardons ; la lande, autrefois défrichée, s'en retournait en lande ; ce qui avait été la forêt redevenait la forêt. De malheureux paysans, désespérés, s'enfuyaient dans les bois et y menaient une vie de sauvages ou plutôt de bêtes fauves ; ou bien, se réunissant par bandes, s'en allaient par les campagnes, pillant, massacrant, plus à craindre que des loups [3]...

C'est vers ce temps que la religion chrétienne pénétra dans notre patrie, et s'y établit malgré les persécutions. Ce grand événement ne changea rien aux

1. Allemagne.
2. IVe et Ve siècles.
3. C'est ce qu'on appelle dans l'histoire les *Bagaudes*. La *Bagaudie* s'étendit énormément au IIIe et au IVe siècle et prit le caractère d'une insurrection nationale.

misères du peuple. — Et d'abord il ne faudrait pas s'imaginer que du jour au lendemain toute la population de la Gaule se trouva convertie à la religio nouvelle : non, cela se fit lentement, graduelleme Les habitants des villes furent les premiers à change de culte. Mais les simples gens des campagnes, ne comprenant que leurs vieux patois, gardèrent longtemps aussi leurs vieilles croyances. Si bien que le mot qui voulait dire *villageois*, *homme des champs* [1], le mot de *païen*, tout simplement synonyme de *paysan*, servit à désigner ceux qui n'étaient pas encore chrétiens.

Il n'y avait plus de druides, depuis longtemps déjà ; les Romains les avaient proscrits. Les vainqueurs avaient bien apporté en Gaule leurs dieux à eux, les dieux de Rome ; et même ils avaient fait un mélange bizarre des divinités gauloises et romaines, dans l'espoir d'attirer les populations. Mais nos braves ancêtres les habitants du village, pas plus que les autres campagnards des environs, n'avaient souci des dieux de l'étranger. Plutôt il leur restait des souvenirs de leurs anciennes croyances nationales. Ils croyaient à certains êtres mystérieux, qui hantaient les bois, erraient par les champs, à la lune,

1. *En latin paganus*, paysan et païen, dérivé de *pagus*, *bourgade*.

Voulez-vous savoir quel était l'objet principal du culte pour tout le village ? Eh bien, c'était notre fontaine ! La source bienfaisante était sacrée. A la brune du soir, les femmes, les jeunes filles viennent mystérieusement jeter dans la fontaine quelque objet, une simple fleur, une épingle de bronze ; ou bien encore elles y allument la nuit une petite chandelle de cire : c'est une sorte de sacrifice, d'hommage à la bonne fée qui fait jaillir du rocher l'eau cachée. Plus tard, quand des moines vinrent prêcher la nouvelle croyance à nos paysans, quand je ne sais quel évêque les eut tous baptisés dans la rivière, en leur donnant à chacun un vêtement blanc de lin, — au fond, ils n'en étaient pas beaucoup plus chrétiens pour cela. Ces simples d'esprit n'entendaient pas

1. Nos paysans étant venus à confondre dans leur imagination les *druidesses* avec les *fées*, tout naturellement la *pierre druidique* devint la *pierre aux fées*.

misères du peuple. — Et d'abord il ne faudrait pas s'imaginer que du jour au lendemain toute la population de la Gaule se trouva convertie à la religion nouvelle : non, cela se fit lentement, graduellement. Les habitants des villes furent les premiers à changer de culte. Mais les simples gens des campagnes, ne comprenant que leurs vieux patois, gardèrent longtemps aussi leurs vieilles croyances. Si bien que le mot qui voulait dire *villageois*, *homme des champs* [1], le mot de *païen*, tout simplement synonyme de *paysan*, servit à désigner ceux qui n'étaient pas encore chrétiens.

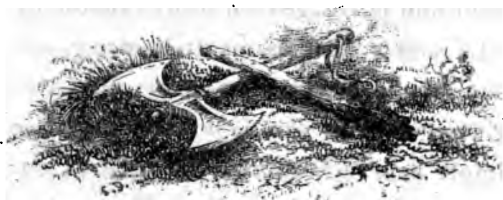
Il n'y avait plus de druides, depuis longtemps déjà ; les Romains les avaient proscrits. Les vainqueurs avaient bien apporté en Gaule leurs dieux à eux, les dieux de Rome ; et même ils avaient fait un mélange bizarre des divinités gauloises et romaines, dans l'espoir d'attirer les populations. Mais nos braves ancêtres les habitants du village, pas plus que les autres campagnards des environs, n'avaient souci des dieux de l'étranger. Plutôt il leur restait des souvenirs de leurs anciennes croyances nationales. Ils croyaient à certains êtres mystérieux, qui hantaient les bois, erraient par les champs, à la lune,

1. En latin *paganus*, paysan et païen, dérivé de *pagus*, bourgade.

autour des grandes *pierres druidiques* [1]; pauvres vieux dieux, proscrits, eux aussi, dépossédés, qui n'osaient plus se montrer le jour. Ils croyaient, en un mot, à ce que nous appellerions des *fées*, des *lutins*... Et, tenez, c'est d'eux justement que nous viennent ces fameux *contes de fées*, ces *histoires de lutins*, qu'on raconte le soir à la veillée, et qui nous charment encore, quand nous n'y croyons plus. — Voulez-vous savoir quel était l'objet principal du culte pour tout le village ? Eh bien, c'était notre fontaine ! La source bienfaisante était *sacrée*. — A la brune du soir, les femmes, les jeunes filles viennent mystérieusement jeter dans la fontaine quelque objet, une simple fleur, une épingle de bronze ; ou bien encore elles y allument la nuit une petite chandelle de cire ; c'est une sorte de sacrifice, d'hommage à la bonne fée qui fait jaillir du rocher l'eau cachée... Plus tard, quand des moines vinrent prêcher la nouvelle croyance à nos paysans, quand je ne sais quel évêque les eut tous baptisés dans la rivière, en leur donnant à chacun un vêtement blanc de lin, — au fond, ils n'en étaient pas beaucoup plus chrétiens pour cela. Ces simples d'esprit n'entendaient pas

1. Nos paysans étant venus à confondre dans leur imagination les *druidesses* avec les *fées*, tout naturellement la *pierre druidique* devint la *pierre-aux-fées*.

grand'chose aux *mystères* qu'on venait leur enseigner[1]. Ils brouillaient tout, dans leur imagination naïve, mêlant l'ancien et le nouveau, confondant les saints avec les druides et la Vierge avec les fées... Ils se prosternaient humblement devant la croix de l'évêque; mais ils n'oubliaient pas pour cela la *bonne dame* de la fontaine... Et cela dura longtemps, presque tout le moyen âge[2].



Puisque je vous ai dit un mot des fées, je veux vous raconter aussi l'histoire du *loup-garou*.

C'était vers la fin de l'empire romain, temps de

1. Au temps de l'empereur Théodose, trouvant que les gens de la campagne ne se convertissaient pas assez vite, on se mit à les convertir de force. On persécuta durement ces pauvres *païens* superstitieux. « Ce sont eux, disait, dans ses ordonnances, l'empereur non moins superstitieux d'une autre manière, ce sont eux qui causent les famines et tous les maux de l'empire! » Beaucoup furent massacrés. Partout on démolit ce qui pouvait rester de vieux temples; on coupa les *arbres sacrés*, les *bois sacrés* que les paysans vénéraient. Leurs petites fêtes champêtres furent interdites *sous peine de mort*, parce qu'elles rappelaient les souvenirs des anciennes divinités. (Voir page 197 et la note page 215).

2. Il en reste encore des traces.

désordre et de brigandage, comme je vous l'ai dit. Depuis quelques jours déjà les habitants de la villa et des hameaux voisins étaient en alarme. Des bruits inquiétants couraient dans le pays; des *loups-garous*, disait-on, avaient été vus errants dans la forêt. — Une nuit, par un temps sombre et sans lune, on vit une lueur rouge apparaître à la lisière du bois, sur la colline, derrière la villa; puis de petites flammes qui semblaient aller et venir. Les chiens hurlèrent; les hommes, réveillés en sursaut, coururent aux armes; les femmes et les enfants poussèrent des cris d'effroi. Alors on vit sortir d'entre les arbres des hommes armés et portant des torches, qui se mirent à descendre la colline. D'instants en instants ils arrivaient plus nombreux. A leur tête courait une sorte de géant, d'aspect farouche; d'une main il tenait une hache à double tranchant, de l'autre il élevait un brandon enflammé qu'il secouait pour exciter la flamme. C'était le *garou*. La bande enragée se précipita sur la villa; les haies, les murs furent franchis en un moment; les portes, sous les coups de hache, volèrent en éclats. Les gens du dedans se défendaient en désespérés; mais les brigands étaient les plus forts. Le feu fut mis au portique; les maisons de bois, les toitures de chaume flambèrent. Dans la nuit, à la lueur des flammes, ce dut être une

affreuse mêlée. Le terrible *loup*, debout sur un mur écroulé, animait les siens au carnage en brandissant sa torche et poussant de sauvages hurlements. — Le maître de la villa fut égorgé avec sa famille et ses gens ; les paysans, abandonnant la défense, s'enfuirent avec les femmes et les enfants, et se dispersèrent dans les bois. Les brigands pillèrent sans obstacle ; ils prirent tout ce qu'ils purent emporter et s'en allèrent tranquillement le lendemain, chassant devant eux les troupeaux. — Quelques jours après des soldats, envoyés de la ville la plus proche, arrivaient dans le pays. Mais ils n'y trouvèrent rien ; la bande de loups avait disparu. Et alors... les défenseurs, n'ayant plus autre chose à faire, pillèrent dans les ruines ce que les brigands avaient laissé... C'est ainsi que les choses se faisaient dans ce temps-là. — Et maintenant, cet être fantastique et redoutable, ce chef de la horde furieuse qui avait passé comme un orage, pour le malheur du pays, d'où venait-il ? Qu'était-il ? C'est ce qu'il me reste à vous expliquer.

Vous savez tous qu'en ces jours-là habitait, aux frontières de la Gaule, vers le Rhin, au pays qui est aujourd'hui l'Allemagne [1], une race de barbares, divisée en nombreuses peuplades, qu'on nommait

1. Et partie de la Belgique.

ordinairement, d'une commune appellation, les Germains. Ces hommes vivaient par petites tribus, sous leurs chefs de guerre, à peu près à la manière des Gaulois des anciens temps, plus farouches encore et moins sociables. Or, parmi ces populations du Rhin une coutume s'était établie : c'était que les aînés seuls héritassent de leur père, — au rebours des Gaulois, qui partageaient leurs biens entre leurs enfants [1]. Imaginez un chef germain de cette époque. Il a, dans une clairière de la forêt, sa demeure, sa *salle de bois*, — une grande hutte; il a, autour, les cabanes des guerriers ses *fidèles* (leudes), puis ses champs, une étendue de pâturage où paissent ses troupeaux, un quartier de forêt où il chasse. — Il a des fils : deux, je suppose. Il meurt : ce qui lui a appartenu devient le domaine de son fils aîné. Si l'aîné a tout, la maison, les champs, le troupeau, qu'a donc le cadet ? Rien. Il est devenu comme étranger sur cette terre qui a été sa terre. Les champs voisins appartiennent à d'autres chefs. Il n'a pas une motte de terre où il puisse mettre le pied. Ira-t-il prier son frère de lui donner à manger ? Ou bien se fera-t-il le soldat, presque le serviteur de quelque chef son voisin ? S'il

1. Et même, en certaines provinces, réservaient la cabane paternelle au plus jeune, considéré comme plus faible et ayant plus besoin de protection.

est brave, — et il l'est, — s'il est fier, il n'a qu'une chose à faire : quitter le pays, et vivre en aventurier, — je veux dire en brigand. Point de déshonneur à cela, dans les idées du temps ; — au contraire ! Etre brigand, c'est toujours faire la guerre, faire la guerre pour son propre compte. — Un jour donc le jeune guerrier réunit ses proches sur la lande. Là, devant son frère et ses fidèles, devant tous les hommes de la tribu, il prend à terre une poignée de poussière et la jette sur ses parents : cela veut dire qu'il oublie et qu'on peut l'oublier ; il renonce à ses liens de parenté. Désormais il n'a plus de famille. Il prend encore une motte de gazon et la lance par-dessus son épaule : cela veut dire qu'il renonce à la terre, à l'héritage paternel. Il n'a plus de patrie. Lui-même il se bannit, il se reconnaît étranger, proscrit. Il s'appelle *Warg* [1], c'est-à-dire *loup*, et il s'en va vivre en loup. Comme le loup, il a la forêt et la proie. Le Warg prend ses armes et son cheval, et s'enfonce dans la forêt. Il va guerroyer, brigander. Où ? Non pas dans son pays, sans doute ; mais bien plutôt à l'étranger, en Gaule par exemple. Là, tout ce qu'il prendra sera pris sur l'ennemi. — Il part seul ; mais il ne sera

1. *Warg* et *Wargr*, loup, homme-loup, banni, hors la loi (*outlaw*) ; en latin *Vargus* (prononcez *Vargous*) : d'où les vieux mots français *Varou* et *Garou*.

pas longtemps seul. Il ne manquera pas de rencontrer dans les bois d'autres loups comme lui, des esclaves révoltés, des paysans en fuite. Il se fait leur chef; il mène sa bande affamée de forêt en forêt; ils en sortent pour piller, brûler les hameaux, les villas, les monastères. Et voilà comment d'une injustice — cela ne peut manquer! — proviennent mille maux. Le *loup-garou*, c'est le *droit d'aînesse*.

Les Romains, qui avaient pris la Gaule, étaient fort en peine pour la garder. Ils avaient su la vaincre, et ils ne savaient pas la défendre. Le pays se dépeuplait : par la misère, d'abord, comme je l'ai dit; puis, quand le christianisme se fut établi, beaucoup se faisaient moines. On ne trouvait plus de soldats [1]. Les Germains demi sauvages, du fond de leurs froides forêts et de leurs marécages, se jetèrent sur notre pauvre pays désarmé : c'était pour eux comme une proie. Et d'abord ce furent des brigands, des bannis, des *Varous*, qui couraient le pays chacun de leur côté avec leurs petites bandes, pillant les campagnes, puis disparaissant, se dispersant ou retournant dans leur pays, quand ils trouvaient avoir fait assez de butin. Plus tard, ce furent des troupes plus nombreuses,

1. Il fallait, pour défendre la Gaule contre les barbares, remplir les armées de barbares. Cela même la livrait. De défenseurs, ils se firent maîtres.

avec leurs chefs de guerre, qui venaient batailler contre Gaulois et Romains, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs. D'autres fois, tout au contraire, ils se faisaient les alliés des Romains et combattaient pour eux contre des tribus rebelles; pourvu qu'ils fissent la guerre, peu leur importait, semble-t-il, à ces farouches Germains, pour qui et contre qui. Puis enfin ce furent de grandes armées, ou plutôt des tribus entières, des populations barbares en masse, avec femmes et enfants, qui envahirent de toutes parts cette triste Gaule; on eût dit dit une inondation. Cette fois, ils ne s'en retournent pas; ils trouvent le pays bon à garder, et ils le gardent. — C'est ce qu'on appelle, dans l'histoire, les *invasions des barbares*.

C'est ainsi, dis-je, que les choses se passèrent. Il y eut des différences pourtant. Dans le midi, les envahisseurs étaient les *Goths* et les *Burgondes*; au nord, ce furent les *Francs*. Les Goths et les Burgondes étaient des barbares; les Francs étaient des sauvages. Les barbares du midi étaient venus surtout comme alliés; se trouvant les plus forts, d'alliés qu'ils étaient ils se firent les maîtres. On ne résista guère; les pauvres Gaulois se disaient : « Autant obéir à eux qu'aux Romains. » Ils prirent les deux tiers des terres, et ne maltraitèrent pas trop les gens du pays. Les

Francs, eux, prirent tout[1]... Mais ils avaient commencé par tout ravager. Ah ! quels sauvages, mes chers amis, que ces chefs de guerre qu'on a appelé des *rois*, — ces fameux *rois chevelus*, les Clodion et les Mérovée !... Les Francs donc se partagèrent le pays : chaque chef de tribu, chaque *leude* eut sa part. Puis le *leude,* à son tour, après avoir gardé le meilleur lot pour lui, partageait le reste entre ses principaux guerriers. Ceux-ci et leurs descendants seront les *nobles*, les *seigneurs ;* les Gaulois, et tout aussi bien les Romains, les anciens maîtres, deviennent les sujets, les *serfs*. Ce sont les vaincus : on en fait ce qu'on veut. Les habitants font partie du butin. — Quand on donnait à un guerrier franc une terre, grande ou petite, il était bien entendu qu'on lui donnait avec les gens qui étaient dessus. — Le partage n'était pas encore achevé que déjà rois et leudes étaient en guerre les uns contre les autres pour s'entre-arracher leurs parts. Et c'était toujours à recommencer.

Mais laissons ces loups se déchirer entre eux, et plutôt allons nous informer au village de ce que sont devenus nos pauvres amis les paysans. Je crains bien que dans toute cette bagarre il ne leur soit arrivé malheur.

1. Ou à peu près.

En effet, lors des invasions des Francs, plus d'une fois notre village dut se trouver sur le chemin des hordes barbares. Les gens ne résistaient point; ils s'échappaient dans les bois. Puis ils revenaient pour trouver leurs moissons foulées, leurs troupeaux dispersés, leurs chaumières incendiées peut-être : — je ne dis pas pillées... qu'est-ce qu'on aurait bien pu leur prendre? Et quand enfin la tourmente fut un peu passée, les terres partagées et les seigneurs francs établis sur leurs domaines, qu'on chercha à faire un peu d'ordre dans tout cela, au temps de Dagobert par exemple, comme plus tard au temps de Charlemagne, ils se retrouvèrent... ce qu'ils étaient auparavant : des *serfs*.

Le mot est nouveau [1], mais la chose est ancienne. — Admirez ceci, mes chers amis : depuis les commencements, le pays de Gaule a changé deux fois de maîtres, deux fois de religion; il a été barbare au temps des vieux Gaulois, civilisé sous les Romains, puis il redevient barbare avec les Francs. Tout a changé, dis-je, les lois, la langue et les dieux. Il n'y a qu'une chose qui n'a pas changé : la misère du peuple [2], et, sous un nom ou sous un autre, la servitude.

1. Ou plutôt nouvellement appliqué dans l'histoire; car *serf*, c'est la transformation française du mot latin *servus*, qui signifie esclave.
2. Surtout du peuple des campagnes.

Vous avez entendu dire bien des fois que le christianisme avait aboli l'esclavage. C'est une erreur. Dans la Gaule chrétienne, sous les Romains, il y avait des esclaves, tout comme au temps des païens. Les cultivateurs des campagnes étaient les uns des *esclaves*, les autres des *colons* [1]. — L'esclave appartenait à son maître absolument comme un bœuf ou un cheval ; c'était sa chose, il en faisait ce qu'il voulait. Le *colon* était *fermier ;* une fois le loyer payé et les impôts, il ne devait plus rien. Mais les Francs barbares, quand ils s'emparèrent du pays, prirent peu souci de ces distinctions; ils traitèrent tout ce monde, indistinctement, en vaincus... Esclaves et colons devinrent *serfs* du seigneur qui avait la terre, et serf, c'était presque la même chose qu'esclave. Les esclaves n'y gagnaient guère; et les colons, qui étaient les plus nombreux, y perdirent beaucoup : ils perdirent le peu de liberté qui leur restait [2].

Après l'incendie de la villa, les paysans qui y demeuraient s'étaient dispersés dans les hameaux.

1. Il y avait aussi quelques *hommes libres*, propriétaires de petits champs qu'ils cultivaient ; mais ils étaient peu nombreux.

2. Il y avait pourtant des degrés dans le servage : ainsi tout d'abord on distinguait les *serfs personnels*, dont la condition était à peu près la même que celle des anciens esclaves, et les *serfs réels*, dont l'état se rapprochait un peu de celui des anciens colons. Nous parlerons plus loin, en détail, du servage et des droits féodaux.

Plusieurs familles revinrent habiter au village, près de la source. Ils rebâtirent des cabanes, — toutes semblables à celles d'autrefois. Un vieux *colon* du temps des Romains qui serait sorti de sa tombe après trois ou quatre siècles pour revenir errer, la nuit, au clair de lune, sur la terre des vivants, n'aurait rien trouvé de changé dans sa bourgade. Deux objets seulement lui auraient fait deviner qu'il avait dû se passer quelque chose : à l'entrée du village, au bord du chemin, un signe inconnu... une *croix;* et puis là-haut, par dessus la cime des arbres, la masse noire d'un édifice : le *château.*

Tout d'abord les chefs francs, devenus les seigneurs du pays, s'étaient logés dans les villas romaines. C'était ce qu'il y avait de mieux dans les campagnes; naturellement, ils s'en étaient emparés. Et vous vous souvenez comment vivaient les premiers rois [1], et leurs leudes, à leur exemple. Ils n'avaient point de demeure fixe; mais il y avait dans leurs domaines plusieurs grandes villas. Un jour, ils s'établissaient dans l'une de ces villas, avec toute leur suite, chefs, guerriers et serviteurs. Là, ils mangeaient, buvaient, dans des festins à n'en plus finir, véritables orgies de barbares, tout ce qu'on y avait

1. Les Mérovingiens.

amassé de provisions ; le reste du temps, ils chassaient à grand vacarme, dans la forêt aux environs. Quand tout était dévoré, ils quittaient la villa et s'en allaient recommencer dans une autre... Les petits seigneurs, qui ne possédaient qu'une médiocre étendue de terre, ne pouvaient mener une telle vie ; ils cherchaient à se fixer au milieu de leurs possessions. Les habitations des propriétaires romains, où ils se logèrent d'abord, ne leur convenaient point : ils n'entendaient pas vivre à la romaine. Les villas, je vous l'ai dit, étaient des établissements agricoles. Or les seigneurs francs n'étaient point agriculteurs : ils étaient guerriers. Ce n'était pas une ferme qu'il leur fallait : c'était une forteresse. Et puis le Romain aimait à s'entourer d'une foule d'esclaves, de serviteurs, de protégés, de colons ; plus il avait de monde autour de lui, plus il était content. Le Franc, tout au contraire, fier et sauvage, dédaigneux, entendait s'isoler, vivre à distance des vaincus, avec sa famille et quelques guerriers, ses *fidèles*, dévoués à sa personne. Et c'est pourquoi le seigneur barbare — un *ric* ou un *bert*[1] quelconque, — qui pour sa part eut notre village et les terres environnantes, ne chercha pas à reconstruire la villa. Il choisit pour établir sa

1. Rappelez-vous les noms de Childéric, Chilpéric, Chloderic, Teuderic, Sigebert, Childebert, Charibert, Dagobert, etc.

demeure — comme le faucon cherche pour faire son nid l'arbre le plus élevé — le sommet rocheux et nu de la colline, à distance du village, assez près pourtant pour le surveiller. — L'endroit était bien choisi; de là on domine non seulement le village, mais les deux vallées; on voit de loin les routes et tout l'horizon. Là, le seigneur se fit construire sa forteresse; et bien entendu, il la fit construire selon les instincts, les habitudes de sa race et de son pays. C'était encore la *salle de bois*, comme dans les forêts de la Germanie; puis, à son flanc, une grosse *tour*, haute de plusieurs étages, de bois aussi. Au faîte de l'édifice, la *guette*, comme une sorte de guérite avec de petites fenêtres, qui semblait se hausser sur les toits pour regarder au loin par-dessus la cime des forêts. Autour de la demeure, pour en garder l'approche, s'arrondissait une *enceinte de palissades*, c'est-à-dire une forte barrière de gros pieux solidement enfoncés, se joignant presque, et tous aiguisés en pointe à leur extrémité. Tout cela avait un aspect revêche et quelque peu sauvage... — Plus tard, ce château de bois fut remplacé par un château de pierre entouré de murailles.

Mais, qu'il soit de pierre ou de bois, un château ne s'élève pas tout seul, par enchantement... Il faut de l'argent, il faut des ouvriers. Où notre chef barbare

va-t-il prendre tout cela ? — Lui ? Il n'est point en peine. Le serf est là, qui fera et paiera. — Quand les Francs s'emparèrent du pays, ils entendirent se mettre au lieu et place des anciens maîtres les Romains. Ce que les Romains avaient possédé, eux, les nouveaux



Le château de bois sur la roche.

vainqueurs, prétendaient en hériter, pour ainsi dire ; ce que les Romains avaient fait, ils trouvèrent bon de le continuer à leur profit. Les Romains faisaient payer au peuple des impôts : les seigneurs francs dirent : « C'est à nous qu'on paiera désormais. » Voilà l'origne de ce qu'on appela les *tailles*[1]. Les

1. Impôts payés au seigneur par les paysans.

Romains, quand ils avaient un édifice à construire, une route à percer, faisaient travailler les gens du pays *par réquisition*, — vous savez ce que cela veut dire. Les Francs dirent de même aux paysans : « Tout « travail dont nous aurons besoin, vous le ferez. « Voici des champs que nous nous sommes réservés : « vous les laburerez à tour de rôle. Et si nous vou- « lons bâtir un château, une grange, vous y viendrez « travailler, chacun tant de jours par semaine. » — Pour rien, bien entendu. — Cela se nommera plus tard la *corvée* [1].

C'est de cette façon toute simple et ingénieuse que s'y prit notre barbare, le maître redouté du pays. — Le matin, dès l'aube, le son rude d'une corne retentit à l'entrée du village. A ce signal, tous les hommes *requis* ce jour-là sortent de leurs huttes basses, l'outil sur l'épaule : qui une pioche, qui une bêche, qui une lourde cognée. En voici qui attellent une paire de bœufs à leur grossier chariot. Nul n'oserait manquer... Les uns prennent le chemin de la colline : ceux-là s'occuperont à dresser le sol, creuser les fossés, enfoncer les pieux ; d'autres se dispersent dans la forêt, pour abattre les arbres, ébrancher les troncs, transporter les pièces de bois. Le seigneur a fait

1. Travail forcé et sans salaire pour le compte du seigneur.

venir de quelque ville voisine un nombre suffisant d'ouvriers, maçons, charpentiers, pour faire l'ouvrage qui exige une certaine habileté ; ceux-là, il les paie, il le faut bien. Mais le rude et grossier travail des manœuvres, ses serfs le lui font pour rien. Pauvres gens! ils bâtissent de leurs mains la forteresse qui servira à les opprimer, eux et leurs enfants.

Les temps des Mérovingiens et des Carlovingiens devraient s'appeler, dans l'histoire, le règne du clergé. Les évêques, à cette époque, étaient aussi puissants que les plus grands chefs barbares, plus rois que les rois. Ils conseillaient, gouvernaient les rois ; mieux que cela : il faisaient les rois et les défaisaient... Ils essayèrent d'adoucir, de civiliser un peu ces barbares ; mais ce n'était pas chose facile! Rappelez-vous, par exemple, ce farouche *Chlodwig* (Clovis), tout noir de crimes... C'était pourtant un ami de l'Église. Le grand évêque Avitus lui écrivait : « Quand tu com-« bats, c'est pour nous qu'est la victoire ! » — Et c'était vrai. Les évêques avaient aidé les Francs à se rendre maîtres du pays ; en récompense, les Francs leur donnèrent des terres. — Non pas quelques coins de champ : de vastes domaines, des territoires entiers, avec leurs villes et leurs villages, leurs forêts, leurs campagnes, — et avec les habitants aussi, bien en-

tendu. De plus, pour leurs immenses propriétés ils ne payèrent point d'impôt. Ou plutôt, tout au contraire, c'était à eux que les habitants du territoire payaient les impôts, les redevances, les *dîmes* ; je vous expliquerai ce que veut dire ce dernier mot.

Les moines aussi, autrefois pauvres et modestes, laborieux, deviennent riches alors, immensément riches et puissants. Les *abbés* [1] sont des grands seigneurs, tout comme les descendants des *leudes* francs. Ils ont des terres ; ils possèdent des serfs par milliers. Ils ont des *vassaux*, qui leur font hommage ; ils ont des soldats à eux, commandés par un capitaine qu'on appelle leur *avoué*. — Ils étaient venus sept ou huit moines dans une vallée, bien humbles, bien petits, sous leur robe brune ; sur un coin de lande où le seigneur du lieu leur avait permis de s'établir, ils logeaient dans de pauvres cabanes et se construisaient une petite chapelle de bois... Un siècle après, la vallée leur appartient, et les bois voisins, les champs ; la moitié du pays est à eux. Ils ont de vastes bâtiments, des granges pleines, une grande et belle église, un trésor rempli d'or et d'argent. Qu'est-il donc arrivé ?

C'est que les rois, et, à l'exemple des rois, les seigneurs se ruinent à les combler. L'un, c'est une forêt ;

1. Supérieurs des moines.

l'autre, un village; tel fait bâtir à ses frais un monastère. Il n'y a pas si petit seigneur, possesseur d'un mince territoire, qui ne donne à l'abbaye [1] voisine tout au moins un champ, une vigne [2]. Tout cela s'accumule. Recevant toujours, ne lâchant jamais rien, les moines devaient finir par avoir tout.

« Ils faisaient des aumônes, a-t-on dit; ce qu'ils « prenaient aux riches d'une main, de l'autre ils le « rendaient aux pauvres [3]. » — Ils ne rendaient pas tout, paraît-il; car graduellement ils arrivent à posséder à eux seuls le *tiers* des terres de France, et de plus le dixième [4] du produit de toutes les autres. Je ne parle pas des vastes bâtiments, ni des trésors des riches abbayes.

Vous les trouvez devenus tout à coup bien généreux ces seigneurs, qui se dépouillent ainsi d'une part de leurs biens pour enrichir les moines. Quoi! sont-ce donc les mêmes qui se montrent si âpres, si impitoyables, quand il s'agit d'arracher au malheureux serf son dernier sou, sa maigre vache? — Attendez; je vais vous expliquer cela.

1. Monastère gouverné par un abbé.
2. La culture de la vigne s'était répandue en Gaule sous l'empire romain.
3. Les moines distribuaient en aumônes une partie de leurs immenses revenus; mais jamais ils n'aliénaient le fonds, qui augmentait toujours.
4. La *dime*.

Dans ces temps-là les gens étaient persuadés que l'action méritoire par excellence, l'action qui gagnait le ciel et faisait pardonner tout le reste, c'était de donner de ses biens à Dieu ; à Dieu, — c'est-à-dire à l'Église, aux monastères. Qui leur avait enseigné cela ? Je n'ai pas besoin de vous le dire. Or les seigneurs, descendants des chefs francs convertis aux temps de Clovis, étaient presque tous très croyants. Quelques-uns étaient fort dévots ; presque moines eux-mêmes, ils léguaient pieusement des terres aux moines *pour le bien de leur âme*, c'est-à-dire pour mériter le ciel. Les autres, au contraire, violents et vicieux, enrichis de rapines et souvent couverts de crimes... eh bien, c'étaient ceux-là qui donnaient le plus ! Dans leurs consciences troubles, un jour le remords venait, et la peur ; la peur du diable... — « S'il allait m'emporter, pourtant, comme il emporta, dit-on, l'âme de Charles Martel ? » Plus d'un se disait ainsi. Et alors, pour obtenir le pardon, pour racheter son âme de l'enfer, il donnait, donnait encore. « Cette terre, ce village, sera-ce assez ? J'y joindrai telle vigne, telle prairie... » A l'approche de la mort surtout, rien ne lui coûtait : il aurait donné sa *baronnie* [1] tout entière. — Les paysans, il faut le dire,

1. Baronnie, domaine du baron, du seigneur.

n'étaient point fâchés d'être donnés aux moines; les



Seigneur franc (xe siècle).

hommes d'Église étaient moins durs pour leurs serfs que les rudes *barons* [1].

1. Et surtout les serfs de l'Eglise étaient moins exposés aux ravages de la guerre. Mais en compensation ils avaient moins à espérer, d'être affranchis.

Vers la fin de cette époque, aux temps de Hugues Capet et du pieux roi Robert, une chose arriva qui doubla encore les richesses de l'Église. — C'était une croyance très ancienne chez les chrétiens et très répandue que le monde ne devait pas durer plus de mille ans après Jésus-Christ. Quand la terrible date de l'*an mil* approcha, tous, des plus grands aux plus petits, étaient dans l'attente. Au château comme au village, grande était la frayeur. Dans les églises, les prêtres lugubrement prêchaient : « Le monde va finir! Faites pénitence! » Une comète était apparue. — Les comètes ont toujours été l'épouvante des gens du moyen âge, qui n'étaient même pas trop rassurés sur le compte de la lune!... — Le soir, dans les campagnes, on prêtait l'oreille pour écouter si des sons effrayants de trompette n'allaient pas éclater dans les nuages, signal de l'embrasement universel. Que le monde finît, le pauvre serf, courbé sur son sillon, n'avait pas beaucoup à y perdre! Mais le seigneur, qui ne se sentait pas la conscience bien rassurée, pensait en lui-même : « A quoi me servent ces biens, ces terres, puisque nous allons tous mourir? Ne ferais-je pas mieux de les donner aux moines, pour obtenir mon pardon? » Chacun s'en disait autant, et tous donnaient. Les *actes de donation* [1] de

1. Ecrits faisant foi de la donation.

ces temps commencent presque tous de cette façon : « La fin du monde approchant... moi, comte ou baron, je donne à telle église, à tel monastère, pour le salut de mon âme, telle terre... » — « Le beau cadeau, direz-vous, un bien qu'on vous donne à la veille du jour... où personne n'aura plus rien! » — C'est vrai; mais que voulez-vous? Les bons moines voulaient bien accepter tout de même. Ils prenaient toujours; qui pouvait savoir? — L'an mil se passa, et la trompette ne sonna pas, et la fin du monde ne vint pas : les terres restèrent aux moines. Plus d'un parmi les barons, je pense, regretta... mais il n'était plus temps [1].

Il fallait bien vous raconter ceci, pour vous expliquer comment et pourquoi tel de nos anciens compatriotes s'étant un beau soir couché serf du baron se réveilla le lendemain serf de l'Église. Je ne puis vous dire au juste en quelle année cela se fit : ce dut être au temps des derniers Carlovingiens [2]. Un de nos seigneurs, descendant et successeur des vieux chefs francs, fit comme les autres, donna des terres au monastère le plus voisin. — Ce ne furent pas les

1. A ces sources de grandes richesses de l'Église il faut ajouter la confiscation des biens des hérétiques, des juifs, des sorciers, des excommuniés; plus tard des protestants, etc.

2. xe siècle. Sous Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, sous Charles le Gros, les donations sont très nombreuses.

habitants du village qui changèrent ainsi de maîtres. Le baron, comme vous le pensez bien, n'allait pas donner le village, ni les champs d'alentour, ni les bois sur la colline, ni tout ce qui était trop près de son château : il n'entendait pas mettre les moines tout à fait chez lui. Il donna de préférence des terres situées à l'extrémité de son domaine : de belles et



La vieille croix.

bonnes terres, avec de beaux bois, des cultures, plusieurs hameaux et quelques centaines de serfs. — Pourtant, tout à l'entrée du village, il y avait une petite vigne qui plaisait fort au révérend abbé de là-bas. Un jour, il la demanda discrètement, pour je ne sais quel pieux usage, insista... Le seigneur, qui avait eu des torts autrefois, n'osa pas refuser. Les moines eurent un pied dans le village. Cela leur servit plus tard. Pour le moment, ils se contentèrent d'y planter

une croix. — Vous l'avez vue cent fois au bord de la route, à un carrefour de chemins, cette croix de pierre d'un travail grossier et d'une forme toute particulière. Elle est taillée dans une pierre plate et a ses quatre branches égales, qui vont en s'élargissant vers leurs extrémités. Cette vieille croix branlante et pen-



La chapelle au temps de Charlemagne.

chée sur son petit socle de pierres disjointes, à demi cachée sous les ronces, jetez-y en passant un coup d'œil : c'est le seul monument qui nous soit resté ici du temps des rois carlovingiens. — Vers cette époque il existait aussi au village une chapelle, pauvre et petite, sans cloches ni clocher, basse et obscure et grossièrement bâtie, suivant les habitudes du temps; mais il n'en reste plus aujourd'hui nulle trace.

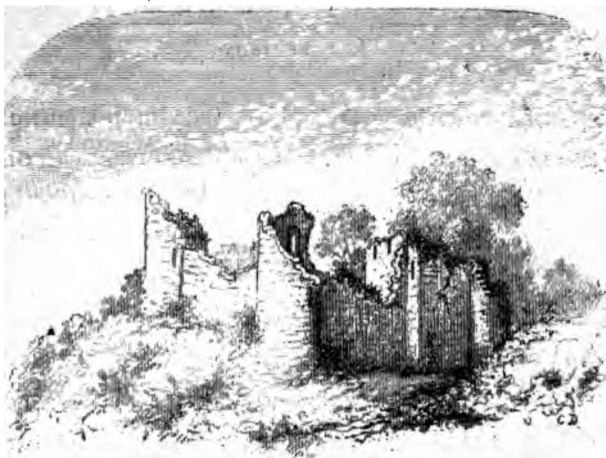
Puisque nous avons parlé d'abbés et d'abbayes, il faut que je vous explique, pour finir, ce que c'était

qu'un monastère, au moyen âge. Je vous ai dit ce que c'était qu'une villa romaine : eh bien, un monastère, ce n'était pas autre chose qu'une villa, plus ou moins vaste, un peu arrangée pour l'usage des religieux. La villa ne convenait pas aux seigneurs, vous ai-je dit; elle ne plaisait guère aux paysans qui se sentaient plus libres dans leurs rustiques cabanes des champs et des bois; mais elle allait, au contraire, très bien aux religieux, qui avaient gardé beaucoup des habitudes romaines. Dans le monastère, ainsi que dans la villa, il y avait l'habitation principale, où vivaient en commun l'abbé et ses moines, à peu près comme le maître romain avec sa famille et ses familiers [1]; la différence était que les moines n'avaient point de famille. Il y avait le *portique* de colonnes, que l'on appela le *cloître*, et en outre une église plus ou moins grande et belle. Puis autour des bâtiments principaux étaient groupés les celliers, les granges, les ateliers, enfin les demeures des ouvriers et des serviteurs. Ceux-ci cultivaient les jardins et les champs de cette sorte de vaste ferme; l'abbé et les moines dirigeaient les travaux rustiques, s'occupaient de leurs prières, de leurs livres et de leurs écoles; du moins ils le devaient, c'était leur règle.

1. *Affranchis*, serviteurs ou *clients*.

De plus, il y avait, mais en dehors de l'abbaye, dans leurs hameaux ou dans leurs fermes isolées, les serfs, les paysans qui cultivaient les terres dépendant du monastère, et devaient les *tailles*, *redevances*, *dîmes* et *corvées* [1] au seigneur abbé.

1. Impôts divers. Voir ci-après page 102 et suivantes.



TROISIÈME SOIRÉE

DANS LES RUINES DU CHATEAU

Les ruines. — Le château. — La tour et le donjon. — Cachots, oubliettes et souterrains. — Le seigneur. — Croisades et guerres privées. — Les ogres. — Tailles et corvées.

Des pans de mur croulants, enveloppés de lierres; à leur pied, des talus de décombres; des fenêtres vides, des portes inaccessibles, des escaliers rompus qui ne conduisent à rien; un soupirail obstrué par une ronce, un vieux puits comblé... c'est tout ce qui reste du château sur la roche. Plus d'une fois, sans doute, vous avez jeté en passant un coup d'œil vers ces ruines; venez les visiter avec moi. — A si peu de distance du village, l'endroit est silencieux et désert.

Parmi ces débris, toute culture était impossible; on les a laissés à l'abandon. Les plantes sauvages en ont profité pour croître et multiplier en pleine liberté. Les lierres touffus entrelacent et retiennent les pierres prêtes à se détacher; l'herbe et la mousse s'étendent comme un tapis vert sur les amas de décombres; partout, au pied des murs, aux fenêtres, entre les pierres disjointes fleurissent les plantes des ruines, les giroflées, les gueules-de-loup, les molènes veloutées, les digitales avec leurs jolies clochettes pourprées, et la douce-amère avec ses petits fruits rouges, semblables à des boules de corail; par les brèches pendent en guirlande les chèvrefeuilles mêlés aux ronces. Des arbres même, des frênes, des sorbiers, des cerisiers sauvages ont pris racine dans les angles humides et dans le vide des tours; il y a des nids d'oiseaux sur leurs branches et dans les trous de la pierre. Tout cela a un air inoffensif et paisible.

Mais elles avaient un autre aspect, ces murailles, quand elles se dressaient entières, menaçantes, hautes et nues, percées seulement d'étroites fenêtres obliques... Le piéton qui cheminait sur la route, le serf qui, revenant de la corvée, passait, le soir, au pied des tours, n'osaient pas lever la tête; ils regardaient de travers cette sombre demeure fermée, d'où mille malheurs pouvaient fondre sur eux.

Ce n'est pas l'histoire du château que je vous fais; c'est celle du village. Et pourtant il faut que nous nous arrêtions un instant ici. Il faut que vous com-



Le château au XIIe siècle.

preniez comment il se fit qu'une *chose*, un objet matériel, une maison de pierres, eut une influence terrible sur la destinée du village et des habitants pendant des siècles et des siècles, fut pour eux la fatalité de la servitude.

Quand je vous raconterai comment les paysans, — les *gens du pays*, ainsi que le mot le dit si bien, — furent, et pendant si longtemps, réduits en servage, pillés, écrasés d'impôts et de corvées, foulés et méprisés par les descendants des étrangers, une idée,

bien sûr, vous viendra, si déjà elle ne vous est venue. La race des Francs conquérants était peu nombreuse. Comment se fait-il que les serfs, si nombreux au contraire, se soient résignés à l'esclavage, ne se soient point révoltés pour reprendre de force leur liberté? — Ils sont dans ce canton, par exemple, des milliers; le baron est seul de son côté, avec quelques parents, quelques hommes d'armes qu'il nourrit et qu'il paie, qui sont à lui : en tout une vingtaine d'hommes peut-être [1]? Nos paysans, s'ils ont un peu de cœur, n'ont qu'à se réunir : ils ne feront, comme on dit, qu'une bouchée de cette petite troupe. Pourquoi ne le font-ils pas? Comment le seigneur, avec sa poignée d'hommes, peut-il tenir tout ce monde en crainte et en servitude? — C'est qu'il a un château [2].

Rappelons-nous d'abord comment on faisait la guerre en ces temps-là. On se battait de près, corps à corps, homme contre homme, avec l'épée, la lance terminée par une lame aiguë, avec la hache, la

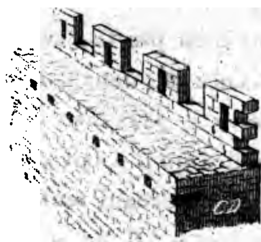
1. Il y a en outre la garnison que le seigneur lève dans le pays; mais ces hommes qui lui doivent le service militaire comme impôt, comme corvée, sont justement ceux qui auraient le plus d'intérêt à se tourner contre lui.

2. Il y eut d'autres raisons encore; mais celle-ci est principale. Quand l'artillerie fut inventée, quand il suffit de cinq ou six boulets pour jeter bas une tour, la puissance des seigneurs prit fin.

masse d'armes, — une sorte de casse-tête. A distance, on se lançait des flèches au moyen de l'arc, des *carreaux* [1], au moyen de l'arbalète ; enfin, on se jetait des pierres à la tête. Les flèches n'atteignaient pas bien loin, à soixante ou cent pas de distance au plus ; les pierres, moins loin encore. — Imaginez-vous être à ce temps ; vous avez un ennemi à combattre. Mais cet ennemi n'est pas là devant vous, en rase campagne ; il est chez lui, dans sa maison. — « Nous irons l'y chercher. » — Très bien. Mais la maison est *fortifiée ;* c'est-à-dire qu'il a fait construire tout autour une muraille. Là dedans renfermé, il rit de vos flèches et de vos épées. Il ne sortira pas ; à vous d'aller le dénicher, si vous pouvez. Il vous faut faire le *siège* de la maison. Pour vous en rendre maîtres, il y a des moyens que vous allez deviner vous-mêmes. — « Nous passerons par-dessus les murs, avec des échelles. » — Oui. C'est le moyen qu'on appelle l'*escalade*. Mais la muraille est haute, bien haute. — « Eh bien, nous abattrons un pan de muraille, et nous entrerons par la brèche. » — C'est le moyen qu'on nomme la *sape* [2]. Mais la muraille est épaisse, très épaisse, et bien cimentée. De plus, un

1. Flèche d'une autre forme.
2. Ou la *mine*, selon la manière d'attaquer la muraille pour faire la brèche.

fossé large et profond est creusé au pied. Quelquefois, lorsque cela se peut faire, le fossé est rempli d'eau : cela vous empêchera d'approcher. S'il est à sec, comme celui dont vous voyez les restes au pied de ces murailles, du moins ce sera encore un obstacle de plus, et le rempart sera plus haut d'autant.



Disposition d'un chemin de ronde avec créneaux et archères vu du côté intérieur (XIIe siècle).

Et puis croyez-vous donc que l'ennemi assiégé vous laissera faire en paix? Il se défendra. Là-haut, le long de la muraille, voyez-vous ces petites fenêtres étroites, ces fentes plutôt? Ce sont des *archères.* Derrière le mur sont des *archers*. Vous ne les voyez pas; mais ils vous voient bien, eux. Et si vous approchez pour dresser vos échelles ou pour saper le mur au pied avec vos pioches, ils tireront sur vous par ces petites ouvertures. A l'abri, sans danger, ils nous cribleront de flèches. Ce n'est pas tout. Le sommet de cette épaisse muraille est plat; il forme *là-haut* comme une sorte de trottoir sur lequel on peut

marcher : c'est le chemin de ronde. Ce trottoir est bordé, du côté des dehors, par un petit mur élevé à hauteur d'homme, semblable au parapet d'un pont, qui vous cache des archers postés sur le chemin de ronde. Voyez-vous, à la crête de la muraille, ces échancrures carrées? Ce sont les *créneaux*, comme autant de fenêtres pratiquées, de distance en distance, dans le petit mur du parapet. Si vous atteignez malgré les flèches au pied de la muraille, les défenseurs, abrités derrière le parapet, par l'ouverture des créneaux vous laisseront choir d'aplomb sur la tête de grosses pierres; si vous arrivez à dresser des échelles, avec des crocs de fer, des grappins de fer ils vous les renverseront. Enfin, au-dessus de tous les passages sont percés d'autres trous qu'on appelle des *mâchicoulis ;* si vous passez dessous, des mains invisibles couleront par là de lourdes pierres, qui tomberont sur vous et vous écraseront. Les tours sont plus élevées encore et plus inaccessibles que la muraille elle-même. A leurs flancs arrondis, peu ou point de fenêtres ; seulement des fentes étroites d'archères, et tout là-haut, sous le bord du toit pointu, une rangée de créneaux. — « Mais il y a une porte ? » — Sans doute ; entre deux tours, une étroite entrée : on n'y arrive qu'en franchissant le fossé sur un pont de bois disposé de manière à pouvoir être enlevé en un instant. Le pont

enlevé, la porte est fermée d'un lourd vantail de bois renforcé de plaques de fer, barricadé par derrière avec de grosses barres. Supposez que vous soyez arrivés à enfoncer la porte : dans l'étroit couloir où elle donne entrée s'abaisse, comme une trappe dans sa coulisse, une lourde grille de fer qu'on appelle la *herse;* si vous entrez, vous êtes pris comme dans une souricière... De plus, à la voûte du couloir sont percés des trous de mâchicoulis, par lesquels on vous assomme avec de grosses pierres; à droite et à gauche, dans le mur, des archères par où l'on vous crible de flèches. — Mais admettons que malgré tout cela vous ayez réussi à franchir le mur avec des échelles, ou à abattre un pan de muraille et à pénétrer par la brèche, ou enfin à forcer la porte. Vous êtes entrés. Eh bien, rien n'est fait. Et c'est à recommencer. Vous êtes entrés où? Dans une cour. Les gens du château, voyant la cour prise, se sont réfugiés dans le *donjon*, c'est-à-dire dans la maison principale : une grosse tour, ronde ou carrée, mais plus haute, plus épaisse, plus forte et mieux défendue encore que le reste. Le donjon a son fossé à part; sa porte n'est pas au ras du sol, mais au premier ou au second étage; en un mot, sa porte est une fenêtre... à laquelle on ne peut arriver que par une sorte de pont de planches ou par une échelle que les défenseurs, une fois

entrés, retirent après eux. Ses murs aussi sont percés d'archères; et au sommet il y a des créneaux. — Je m'arrête; j'ai dit assez pour vous faire comprendre comment, dans un château bien construit, une trentaine d'hommes déterminés, ayant des provisions, des vivres en quantité suffisante, peuvent tenir tête pendant des semaines, des mois entiers, à toute une armée de plus de mille soldats.

Est-ce donc à dire qu'un tel château soit absolument imprenable? Non sans doute. Mais, pour l'assiéger et le prendre, il faut, vous disais-je, toute une armée. Il faut des machines de guerre, que je ne puis vous décrire ici, de grands travaux, de nombreux combats, enfin beaucoup de temps. Et beaucoup d'argent aussi, car tout cela coûte, une armée, des machines, des travaux. Un roi, un très grand seigneur suivi de nombreux hommes d'armes et très riche, peut faire cela; un simple baron ne peut le faire. Et voyez-vous nos paysans, des serfs, des *vilains*, comme on disait, ne connaissant rien au métier de la guerre, armés de fourches et de bâtons, se révoltant, venant assiéger leur seigneur dans sa forteresse? Il rirait bien, le seigneur, derrière ses bonnes murailles! Et un beau jour, sortant de sa tour à la tête de ses gens d'armes, à cheval, avec sa grande épée, sa longue lance et le corps tout couvert de son

armure de fer impénétrable, il fondrait sur ce troupeau sans défense; il les foulerait aux pieds de ses chevaux, en ferait un hachis...

Non, hélas! le pauvre paysan du moyen âge ne peut pas, et surtout il ne sait pas se défendre. Il est trop ignorant, le simple homme, trop désarmé; et puis, il faut le dire, on a tout fait pour lui ôter du cœur le courage. Il faut qu'il soit foulé, écrasé, jusqu'à ce qu'enfin vienne le jour de la justice. Mais que ce jour est loin encore!

Le château dont nous voyons les ruines a été bâti vers l'époque des croisades, probablement au XIIe siècle, puis réparé et agrandi aux siècles suivants. Ce n'était pas une de ces vastes et redoutables forteresses, faites pour abriter des centaines d'hommes d'armes, comme pouvaient seuls en construire des *grands vassaux*, ayant sous leur domination des provinces entières. C'était simplement la demeure fortifiée d'un baron, seigneur d'un petit territoire et *vassal* d'un autre seigneur plus puissant. C'était un petit château, mais bien situé et bien construit. La vieille *salle de bois* des premiers seigneurs francs n'avait pas dû avoir une longue durée; dès avant Charlemagne il avait fallu la remplacer par un bâtiment de pierre, dont il ne reste aucune trace, et qui lui-même

tombait en ruine au temps de Godefroi de Bouillon et de la croisade. Le seigneur qui fit élever ces tours dont voici les débris s'y prit absolument comme le guerrier franc des premiers temps de la conquête, comme le baron de Charlemagne ; il fit faire les plus grands et les plus rudes travaux — gratis — par ses serfs : toujours le même système de *réquisition*. Pour avoir un beau château, pour bâtir ces bonnes murailles, il lui fallut accabler ses paysans de *tailles* et de *corvées* surtout, pendant de longues années. Comment les terres furent-elles cultivées ces années-là ? C'est ce que je ne sais pas. Les paysans dressèrent le sol, creusèrent les fossés, fouillèrent les fondements, tirèrent la pierre, abattirent le bois, firent tous les charrois [1].

Reconstruisons par la pensée l'antique édifice. Ainsi qu'il est encore facile de le reconnaître, l'ensemble des bâtiments formait une enceinte irrégulière à quatre côtés inégaux et obliques : c'était pour suivre la configuration du terrain. Un des murs, du côté du nord, dominait la pente escarpée ; sur les trois autres côtés on avait creusé au pied de la muraille un large fossé, profond, dont vous distinguez encore la place, quoiqu'il soit à demi comblé par les débris,

1. Transports des matériaux,

Les murailles étaient hautes; vous pouvez voir encore, aux pans croulants qui en restent, combien elles étaient épaisses et solides. A leur crête [1], elles



Ruines de la Tour.

étaient percées d'archères et dentelées de créneaux, comme je vous l'ai expliqué. Aux angles étaient des tours. Examinons une d'entre elles, la moins ruinée : il en reste la *souche* [2], jusqu'à la hauteur d'un étage au-dessus du sol. La tour est ronde, parce que cette forme la rend plus solide, plus inébranlable; ses flancs arrondis font saillie en dehors des murail-

1. Partie supérieure.
2. Partie inférieure.

les de l'enceinte. Les murs sont extrêmement épais : c'est comme un bloc massif de maçonnerie, au milieu duquel vous voyez un vide étroit, maintenant



La Tour.

tout obstrué par les pierres écroulées, et qui formait une petite chambre ronde. La tour se dressait à une hauteur de cinq ou six étages, dépassant les créneaux de la muraille et terminée par un toit pointu. Les étages, séparés par des voûtes de pierre ou des planchers de bois, donnaient autant de chambres semblables; car la tour était un logement, le logement des hommes d'armes qui gardaient le château. Mais

c'était surtout une défense. Voyez-vous, à l'intérieur de la chambrette, cette sorte de niche pratiquée dans la muraille épaisse, comme une large embrasure de fenêtre, et tout au fond de cette embrasure une fenêtre en effet, longue, étroite, oblique? Si vous regardiez en dehors, vous ne l'apercevriez que comme une fente. Dans cette niche se plaçait un archer; par cette étroite fente d'*archère*, il lançait ses flèches contre l'ennemi qui aurait tenté d'approcher du pied de la tour ou des murailles voisines. C'est pour que les archers cachés à l'intérieur puissent mieux découvrir les environs que la tour s'avance pour ainsi dire à mi-corps en dehors de la muraille. A chaque étage il y avait trois ou quatre niches semblables avec leurs archères; et tout en haut, sous le bord du toit, des créneaux. Maintenant écartons les ronces et le lierre, et tâchez d'apercevoir au pied de la tour, presque à fleur de terre, du côté de la cour du château, un étroit soupirail. Penchez-vous pour voir cette coulée oblique pratiquée dans la pierre. Pourquoi ceci? — C'est que la tour est aussi une prison. Là-dessous est un cachot, une *cage de pierre*, étroite, humide, noire, qui n'a de jour et d'air que par ce petit trou. En cherchant bien sous les décombres, on pourrait trouver la petite porte basse et l'escalier raide par lequel on descendait à cette cave. Les autres tours ont aussi

des cachots semblables, ou même plus affreux, sans jour aucun. Combien de malheureux ont gémi dans cette ombre? En est-il resté là ensevelis des mois, des années? En est-il plus d'un qui y soit mort de faim et de froid, de misère et de désespoir? — On raconte même, — mais je ne sais, — une chose plus sinistre encore : que sous l'une de ces tours, on ne dit pas laquelle, il y a une sorte de puits profond avec une ouverture ronde au ras du sol : une trappe fermait cette ouverture. Cela s'appelait une *oubliette*... L'être amené là, précipité par l'ouverture, la trappe refermée, pouvait être oublié en effet. Nul n'avait entendu ses cris. Il avait disparu, et personne dans le pays n'eût pu dire ce qu'il était devenu [1].

Une autre chose perdue est sous nos pieds : les souterrains du château. Ils existent, mais personne n'a pu en retrouver l'entrée. Ce sont d'étroits couloirs sous la terre, avec des escaliers rapides. Une tradition du pays dit qu'ils aboutissaient au loin dans la vallée, en un lieu secret. Par ce passage obscur et mystérieux, on pouvait, en cas de siège, faire entrer à l'insu de l'ennemi des soldats, des armes, des vivres; ou bien enfin le seigneur et ses gens pouvaient s'échapper, au dernier moment, si le château

1. Dans tous les châteaux féodaux, il y avait des *geôles,* des cachots ; dans quelques-uns seulement on a trouvé des *oubliettes* faites exprès.

était pris. — L'espace entouré par les murailles formait une cour, la *cour d'honneur* du château. Elle était petite, ainsi que vous pouvez en juger; elle devait être sombre, froide et triste entre ces grands murs nus. Il devait encore y avoir là quelques bâtiments, des écuries, des cuisines, des magasins, une petite chapelle peut-être, dont il ne reste plus trace. A l'extrémité de la cour, du côté où la pente moins escarpée rend l'accès plus facile, était l'entrée. Vous pourrez chercher à reconnaître, là-bas, au pied de cette tour ruinée, l'emplacement de la porte et de son *pont mouvant*[1]; peut-être pourrez-vous retrouver les trous des mâchicoulis, les fentes des archères qui servaient à défendre l'entrée, la *coulisse* creusée dans la pierre, où glissait la *herse* aux barreaux de fer. Mais j'ai hâte de vous montrer le bâtiment principal, la demeure du seigneur, le *donjon*.

Il était ici, près de la porte; sans doute afin que le seigneur vît qui entrait... C'était une grosse tour carrée, comme vous le voyez à ses débris; haute, couronnée de créneaux[2] et entourée d'un fossé. La porte, selon la coutume, était à la hauteur du premier étage; on y arrivait par-dessus le chemin de ronde de la muraille, en passant sur un petit pont de plan-

1. Pont que l'on peut enlever ou faire basculer pour couper le passage.
2. Terminée au sommet par des créneaux.

ches [1]. Vous eussiez trouvé une telle demeure bien triste à habiter : de grandes chambres, hautes, sombres, avec de toutes petites fenêtres, étroites, percées à travers des murs très épais, *et sans vitres;* faisait-il froid, faisait-il du vent, on fermait la fenêtre avec un volet de bois... et on ne voyait plus du tout. A chaque étage, une énorme cheminée de pierre; le parquet sur lequel on marchait était formé de dalles de pierre. L'hiver on faisait la *jonchée*, c'est-à-dire qu'on étalait sur les dalles, en guise de tapis, une bonne couche de paille... Ceci dit en passant, pour vous faire juger combien peu les puissants même, les riches de ce temps-là connaissaient ce que nous appelons le bien-être, les choses commodes et agréables de l'existence de chaque jour. Combien moins encore les gens du peuple, les paysans!

Le rez-de-chaussée du donjon, où l'on descendait par un étroit escalier ou par une trappe, servait de cellier pour entasser des provisions. Peut-être, sous ces décombres, y a-t-il une cave, ou bien un cachot, ou l'entrée perdue des souterrains. Le donjon avait un autre secret encore : le *trésor*, un petit *réduit*,

1. Quand le château n'était pas construit sur une montagne, on élevait souvent une petite butte, formée de terres enlevées aux fossés, et on bâtissait dessus le donjon. La butte artificielle était appelée la *Motte ;* ce mot est resté dans le nom de beaucoup de localités.

bien caché dans l'épaisseur de quelque muraille et fermé d'une porte de fer. C'était là que le baron renfermait non seulement son or et son argent, mais aussi ses *parchemins* — nous dirions aujourd'hui ses papiers — et tous ses objets précieux. Et maintenant, pour finir, voyez à l'angle du donjon cette tourelle [1] en ruine, avec son étroit escalier tournant, dont les marches de pierre débordent la muraille écroulée : elle s'élevait autrefois jusqu'au-dessus des toits, pour voir par-dessus les grosses tours. Tout en haut, une petite chambrette ronde, comme une guérite, avec quatre fenêtres regardant aux quatre côtés de l'horizon : c'était la *guette*. Là, le *guetteur*, de jour et de nuit, veillait, regardait au loin. Nul ne passait sur la route, n'approchait du château sans être aperçu, épié ; on le savait, on le sentait. Puis sous le toit pointu était suspendue une cloche qui tintait pour appeler au travail les serviteurs, les hommes de corvée ; ou bien encore le guetteur, du haut de la tourelle, *sonnait du cor* pour avertir de l'approche d'un étranger, ou pour faire signal aux hommes d'armes en tournée aux environs.

Je dois enfin vous dire qu'il y avait là, devant la porte, attenant au château, une vaste cour qu'on ap-

1. Petite tour.

pelait la ***basse-cour*** ou la ***baille***. Il fallait d'abord traverser la baille pour arriver au château. Là étaient des granges, des celliers, des écuries, des logements pour certains serviteurs, enfin tous les ***bâtiments de service*** qu'on n'aurait pu mettre, faute de place, dans l'étroite cour intérieure. La basse-cour était entourée d'un mur, avec créneaux et archères pour la défense ; sa porte était située tout sur le côté, sous les murs du château, au pied même du donjon ; en sorte que pour entrer il fallait faire un grand détour, et venir passer sous les yeux du guetteur, à portée des flèches des archers.

Dans cette forteresse fermée comme une prison, dans ce sombre donjon vous vous seriez fort ennuyés, n'est-ce pas ? Le seigneur aussi s'y ennuyait. Il ne s'y tenait guère que la nuit. Tout le jour, quand il faisait beau, il ***chevauchait*** par sa seigneurie avec ses hommes d'armes ; ou bien il chassait. — Mais par les journées grises, les tristes soirées pluvieuses de novembre, les heures devaient lui paraître longues, dans la grande salle mal close, devant sa large cheminée où brûlaient des troncs d'arbres entiers. A quoi pensait-il en regardant la flamme ? — Il s'ennuyait. Et cela le rendait inquiet, irascible. Il ne savait que faire ; ou plutôt il ne savait rien faire. Ignorant et désœuvré, il n'avait pas de quoi s'oc-

cuper, remplir son temps. Avec qui eût-il fait société ? Avec ses paysans ? il les méprisait. Avec les seigneurs ses voisins ? il les jalousait. Les fêtes, les *tournois* [1] n'étaient pas de tous les jours. Une seule chose le réveillait, secouait son ennui, le faisait vivre : la guerre ! Le bruit des hommes d'armes, l'agitation, les lointaines *chevauchées*, les aventures, les beaux coups, les batailles, cela le changeait ; c'était sa seule envie, à cet homme de guerre, qui n'avait jamais appris que le métier de la guerre. — Ne vous étonnez pas si par milliers et milliers, tout à coup, vendant leurs terres, laissant là leurs châteaux, ils partent en foule pour la croisade. Ils vont à la croisade, d'où bien peu reviendront ; c'est pour *délivrer le Saint-Sépulcre,* pour *châtier l'infidèle,* pour *expier leurs péchés ;* oui certes. Mais c'est bien plus encore pour voir du nouveau, des pays inconnus, courir des aventures ; c'est pour se désennuyer.

Et quand le baron ne peut pas faire la grande guerre, par ennui encore il fera la petite. Pour la moindre chose, pour un arpent de terre, pour un coin de forêt auquel il ne tient pas, au fond, — pour un mot, chacun déclare la guerre à son voisin.

En ces temps-là chaque seigneurie était comme un

1. Rares avant les croisades.

petit royaume de quelques lieues de tour; tout baron, comme un petit roi, prétendait faire à son gré la paix ou la guerre avec les seigneurs des terres environnantes. Les occasions ne manquaient pas. C'était à chaque instant, tantôt à un coin de la province, tantôt à l'autre, bataille et pillage. Autant dire que la guerre était partout [1]. Imaginez ce qu'il en serait de notre pauvre pays si chaque commune, pour un oui, pour un non, se mettait en campagne contre la commune prochaine ! Quel désastre de toutes parts, quelle ruine !

Le seigneur qui se croyait lésé, à tort ou à raison, s'armait, montait à cheval avec ses hommes; souvent sans avertir, tout à coup, il fondait sur les terres de son ennemi. Puisqu'il cherchait la bataille, c'est qu'il se sentait le plus fort, évidemment. L'autre, attaqué, se défendait; serré de près, il se réfugiait dans son château. Là, il était en sûreté. Alors que pouvait l'agresseur? — « Je ne puis t'atteindre? Eh bien, je vais ravager ta terre. » Ainsi il disait, ainsi il faisait. Il tombait sur les paysans sans défense, les serfs de son ennemi; il pillait, il massacrait. Pour nuire à cet ennemi, il lui tuait ses gens, lui brûlait ses villages, lui foulait ses récoltes,

1. Au xe siècle surtout et au xiie.

mettait tout à sac et s'en retournait chargé de ce qu'il avait pu prendre : c'était noble butin de guerre. Voilà une belle expédition, glorieuse, n'est-ce pas, *chevaleresque* [1]... Vous pensez bien que l'homme ainsi ruiné n'attendait que l'occasion pour prendre sa revanche en ravageant à son tour le domaine de son agresseur. Et c'était toujours sur le malheureux paysan que retombaient ruine et dommage ; quand on voulait battre le seigneur, c'est sur le serf qu'on frappait...

Quand du moins ils étaient avertis à temps, les gens des hameaux s'enfuyaient. Enlevant à la hâte ce qu'ils pouvaient de provisions, laissant le reste, chassant devant eux leur bétail, ils venaient se réfugier dans la *basse-cour* du château de leur seigneur, ou bien encore dans un espace réservé sous les murs du château et entouré de palissades, qu'on appelait les *lices*. Là, ils campaient en désordre ; et, avec l'aide des hommes d'armes du baron, ils se préparaient à se défendre tant bien que mal. Mais rarement l'autre venait les attaquer jusque-là. Les pauvres gens, mal abrités, passaient bien des jours et des nuits dans les transes, mourant de froid et de faim ; et quand enfin ils se hasardaient à revenir dans leurs villages,

1. Digne d'un chevalier.

c'était pour trouver leurs cabanes incendiées, leurs champs foulés, leurs récoltes anéanties. Comment, je vous le demande, eût-on pris du cœur au travail des



Le seigneur au temps des croisades.

champs, qui nourrit l'homme ? Accablé d'impôts et de corvées par son seigneur, pillé par le baron voisin... c'en était trop. Le laboureur, de désespoir, laissait tomber ses bras ; les champs, à peine cultivés, produisaient peu ; la terre à l'abandon redevenait

sauvage. Etonnez-vous, avec cela, s'il y eut à cette époque tant de famines[1] ! « En telle province, racontent les historiens du temps, le tiers des habitants a péri de misère et de faim ; dans telle autre, la moitié. » On n'avait plus le courage de vivre. Et c'est alors qu'on crut que le monde allait finir.

C'était si affreux, qu'après l'an mil on se dit : « Puisque le monde dure encore, tâchons d'y mettre un peu d'ordre et de paix ; car on ne peut plus vivre ainsi. » Les rois et les gens d'Eglise firent leur possible pour empêcher ces *guerres privées*, ces guerres des seigneurs entre eux qui ravageaient tout. Ils ne purent pas les empêcher complètement ; mais du moins ils les rendirent plus rares et moins cruelles [2]. Puis les *croisades* y aidèrent. Tandis que leurs seigneurs guerroyaient en Palestine, les serfs purent respirer ; en l'absence du maître, ils eurent un peu plus de sécurité et de paix.

Et notre village ? En devisant des châteaux, des batailles entre seigneurs, il semblerait que nous l'ayons oublié. Mais non. Quand nous déplorions les maux de ces guerres atroces, de qui donc pre-

1. Plus de quarante années de famine et de mortalité en moins d'un siècle.

2. En instituant la *trève de Dieu* au XIe siècle, et plus tard la *quarantaine-le-roi* sous Philippe-Auguste, et l'*assurement* sous Louis IX.

nions-nous souci ? A qui allait notre pensée ? N'était-ce pas à ces pauvres paysans, nos humbles ancêtres, toujours battus, quel que fût le vainqueur ? — Notre village eut le même sort que le reste du pays, pendant cette triste époque, et souffrit les mêmes maux. Trois ou quatre fois, dans le cours de deux siècles, il fut mis au pillage et en partie incendié. Le seigneur, lui aussi, eut plus d'une fois la guerre avec les autres barons ses voisins. Avait-il tort, avait-il raison ? Attaquait-il injustement, ou ne faisait-il que se défendre ? Nous n'en savons rien ; et le résultat, pour ses malheureux serfs, était le même. Fut-il vainqueur ou vaincu ? L'histoire ne le dit pas. Peu nous importe. L'histoire ne dit pas non plus si le village et les hameaux environnants eurent à souffrir un peu plus ou un peu moins des famines et des mortalités de ces temps-là ; s'ils furent dépeuplés aux deux tiers ou à moitié seulement, en ces années affreuses où l'on vit des malheureux, enragés de faim, guetter aux endroits écartés et enlever des petits enfants pour les dévorer. — De là sans doute ces histoires d'*ogres*, mangeurs de chair fraîche, dont il reste un souvenir dans les vieux contes de nos veillées... Une chose seulement est sûre, c'est que nos compatriotes n'échappèrent pas plus que les autres à la commune détresse.

Le sort aussi, la condition *légale* [1] des habitants de notre village était à peu près celle de tous les paysans. Vous faire l'histoire d'un hameau, dans ces temps-là, c'est vous faire celle de toutes les campagnes de France.

Les siècles des croisades, le XIIe et le XIIIe siècle, étant ce qu'on a appelé les « beaux temps » de la féodalité, c'est-à-dire de la puissance des seigneurs, le moment est venu de vous expliquer avec quelques détails la condition des paysans pendant tout le moyen âge, et ce qu'on entend par les *droits féodaux*. Il faut qu'une fois au moins vous voyez le fond de la misère de vos pères.

Dans notre village, comme dans toutes les autres seigneuries, il y avait au moyen âge deux sortes d'hommes : les *hommes libres* et les *serfs*, je vous l'ai dit. Mais il faut savoir en outre que le sort des serfs n'était pas partout le même ; il différait selon les pays, et, dans le même pays, il différait d'une famille à l'autre. Il y a des degrés dans la servitude. Ainsi on distinguait alors les *serfs de corps* [2], c'est-à-dire ceux qui étaient attachés au service de la *personne* du seigneur ; ceux-là, il avait le *droit* — puisqu'on appelait cela des *droits !* — il avait le droit d'en faire

1. Suivant la loi du temps.
2. Ou serfs personnels.

absolument tout ce qu'il voulait, sauf de les tuer, ou de les vendre comme les anciens Grecs et Romains vendaient leurs esclaves. C'étaient les plus bas enfoncés dans cet enfer du servage. Les autres étaient dits *serfs de la glèbe* [1], c'est-à-dire de la terre [2]. Ils devaient *servir leur terre*, la *tenir*, la cultiver pour le seigneur; mais du moins on ne pouvait pas la leur ôter. — Tous les serfs [3] paient les *tailles* et font les *corvées;* mais là aussi il y a des différences. Beaucoup sont *taillables et corvéables à merci* : *taillables*, — c'est-à-dire qu'on peut leur prendre ce qu'ils ont, et *corvéables*, — c'est-à-dire qu'on peut les faire travailler sans salaire, *à merci*, — c'est-à-dire tant qu'on veut!.... Le seigneur peut prendre tout, le dernier sou, la dernière gerbe; et, s'il le fait, il n'y a rien à lui dire. Point de reproche : il n'a pris que son *droit*. D'autres serfs [4], au contraire, moins malheureux, ne doivent qu'une certaine somme de *tailles* chaque année, et certaines *redevances* réglées d'avance, un certain nombre de jours de corvée; c'est énorme; mais du moins, cela payé, on n'a pas le droit d'exiger davantage. — Puis il y a la *main-morte*. Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que le serf venant à décéder,

1. *Glèbe*, terre de labour.
2. Ou serfs réels.
3. Réels ou personnels.
4. On les appelait *serfs abonnés*.

tous ses biens retournent au seigneur. Chose toute simple et toute naturelle, dans les idées de ce temps-là. Le serf est mort; *sa main est morte* : elle ne peut plus *tenir* la terre. Elle ne peut plus labourer, cette main : le seigneur reprend *sa* terre. — Tout cela, parce que la terre est censée appartenir au seigneur, par la raison que ses ancêtres l'ont *conquise*, prise en guerre. — Imaginez une pauvre famille de paysans. Le père meurt : ce n'est pas assez de ce malheur; voici le reste, la misère noire. L'homme du baron ou de l'abbé vient; il reprend la terre, les champs qui nourrissaient tant bien que mal la *maisonnée* [1]. Ce n'est pas tout : il prend aussi la cabane, et le bétail, et les pauvres meubles, — s'il y en a. « Hors d'ici, la vieille mère, la femme et les enfants. Malheureux, votre père est mort : vous n'avez plus rien. » C'est le droit de *main-morte*. — Le seigneur reprend sa terre; il la donnera à qui bon lui semblera. A qui? Au fils de ce laboureur de préférence, sans doute? — Oui, s'il veut; si ce fils est en âge de labourer. Sinon, il la donnera à un autre; et la femme, les enfants deviendront ce qu'ils pourront, mendiants probablement. — Tous les serfs ne sont pas *main-mortables*. Il y en a qui ont le droit de léguer à

1. Le mot est du temps.

leurs enfants, les uns leurs meubles seulement, les autres leur cabane aussi, d'autres même leurs terres ou une partie de leurs terres, à la condition, bien entendu, que ceux qui en hériteront continueront de payer les tailles et de faire les corvées. — Mais dans ce cas-là même ceux qui héritent doivent d'abord payer un *droit* au seigneur, une somme considérable [1] pour de si pauvres gens. Et si le serf ne peut mourir sans payer, pour se marier aussi il faut qu'il paie : le seigneur tire argent de la noce comme de l'enterrement. Tout d'abord, pour que le serf puisse se marier, il faut que le seigneur y consente. Il peut dire non [2]. S'il consent... il ne le donne pas, son consentement; il le vend. Un droit à payer : c'est le *droit de mariage*. Mais si l'homme épouse une fille qui ne soit pas de la seigneurie, c'est beaucoup plus cher : cela s'appelle alors le droit de *fors-mariage* [3]. Et ce n'est pas tout : le jour même de la noce, le seigneur baron ou le seigneur moine réclame un autre droit encore, une sorte de *rachat*, comme si cette jeune fille, étant sa *serve*, lui appartenait, et que pour l'avoir il fallût la lui payer...

1. Souvent égale à une année de revenu. C'est ce qu'on appelait droit de *relief*.
2. Et par contre, il peut le marier de force, à qui il veut.
3. C'est-à-dire de *hors-mariage*, mariage hors de la terre du seigneur.

Je vous ai maintes fois déjà parlé des tailles. Pourquoi *les tailles,* au pluriel? C'est qu'il y en a plusieurs. Le serf, s'il n'est pas *taillable à merci*, taillable quand on veut et tant qu'on veut, doit payer, à certaines époques de l'année, une somme réglée, en argent ou plus souvent en denrées, en produits de sa terre; c'est la *taille ordinaire*. Mais il y a en outre la *taille extraordinaire,* que l'on paie dans *quatre cas* [1] : premièrement, quand le seigneur va à la croisade; deuxièmement, quand le seigneur est fait prisonnier et qu'il faut payer sa rançon : ce cas-là ruina la France au temps des guerres d'Angleterre [2]; troisièmement, quand le fils aîné du baron est fait chevalier; quatrièmement enfin, quand le seigneur marie sa fille aînée.

Ecoutez; la cloche du château et celle de l'église tintent à carillon. Grande fête là-haut : le seigneur marie sa fille, la belle fille de la fière *chatelaine* [3]. Les barons du voisinage viennent avec leurs dames, en noble et brillant attirail et nombreux cortège. Il y aura grand festin, des chanteurs et des joueurs de harpe pour égayer l'assemblée, et des chasses dans la

1. En certains pays, il y avait non pas seulement quatre cas, mais huit ou même dix cas de *taille extraordinaire*. En réalité, le seigneur la *levait* quand il voulait.
2. Après la bataille de Poitiers.
3. Dame du château.

forêt, et des joutes sur la pelouse; les hommes d'armes feront bombance aux frais du château. Les prêtres et les moines auront de beaux cadeaux. Même le seigneur, qui veut que ses gens s'amusent, a fait venir un joueur de musette; paysans et paysannes viendront porter le bouquet à la mariée; on dansera sous l'orme. — Hélas, pauvres paysans! je crains bien qu'ils n'aient pas beaucoup de cœur à la danse! La fête... eh! c'est eux qui la paient! Taille extraordinaire. — Ainsi les joies du seigneur, comme ses revers, c'est le serf qui en a le fardeau.

Un mot encore des corvées. Le seigneur, aux environs de son château, a des champs, jardins et prés qu'il s'est réservé à lui-même, en propre. Le seigneur a des champs; mais il ne les laboure pas, bien entendu. Qui donc les laboure? Les serfs, les *corvéables*. Chaque famille de serf doit faire, par semaine, un, ou deux, ou trois jours de travail sur les champs du maître. Souvent aussi le genre de travail que chacun doit faire est réglé d'avance. Tels et tels doivent faire le labour, avec leurs bœufs; tels autres la moisson. Ceux-ci doivent faucher la prairie, et ceux-là rentrer les foins; un autre est chargé de tailler les haies, un autre de curer les fossés et les étangs, — et ainsi de suite. De même pour le service du château : telle femme a charge de balayer les

cours le lundi, telle autre le mardi [1]. Un serf doit nettoyer les écuries, un autre apporter la paille pour faire la jonchée, etc. Et il en est d'autres enfin, comme vous savez, qui doivent faire... tout ce qu'on voudra, sans mesure ni limite : les *corvéables à merci*. Ah! ceux-là surtout sont accablés; s'il y a quelque *corvée extraordinaire*, c'est sur eux qu'elle retombe, naturellement. Vous avez vu le seigneur bâtir son château.... Mais veut-il seulement le réparer ou l'agrandir, veut-il élever une grange, un pressoir, une écurie dans sa basse-cour, faire un pont sur le ruisseau, percer un chemin ou l'empierrer : vite les *gens de corvée*. — Le dimanche, après la messe, devant la porte de l'église, dans le cimetière, le *crieur* du château vient en *faire le cri*. Il sonne du cor; on s'attroupe. Attention, serfs et manants. — « Tel jour, à telle heure, en tel endroit... C'est l'ordre du seigneur..Qu'on se le dise! » — Et malheur à qui ne viendrait. Ce n'est pas pour rien qu'il y a une prison dans la tour.

J'imagine notre homme de corvée partant, de grand matin, la bêche sur l'épaule, pour les terres du château. Ses champs, à lui, attendent; il est grand temps d'y travailler : s'il laisse passer la saison, la

1. Voir l'excellente *Petite histoire du Peuple Français*, par P. Lacombe.

récolte en souffrira. N'importe. Les droits du seigneur passent avant tout. La cloche de la tour tinte. En route! — « Maudite cloche! Sillons de malheur! Puisse-t-il ne pas lever un grain du blé que je vais semer pour *lui*[1]! » — Hélas! mon pauvre ami, travaille, et de ton mieux encore. Et souhaite, au contraire, que de chaque sillon où tu peines il lève pour lui mille gerbes dorées. Si sa moisson venait à manquer, il te prendrait davantage sur la tienne. N'es-tu pas *taillable à merci?*

1. *Lui*, le maître, le seigneur.



QUATRIÈME SOIRÉE

AU VAL DU MOULIN

Le moulin du Val. — Le four banal. — La chasse du seigneur. — Le colombier. — Une bonne aubaine. — Vieux proverbes. — La Grange-aux-Moines. — La justice. — L'orme féodal. — Le bon seigneur. — La liberté.

Au fond de notre petit Val, là où le ruisseau s'étalant sur des terrains plats et détrempés formait aux temps barbares un marécage encombré de roseaux, une digue a été construite, qui retient les eaux; en sorte qu'au lieu du marécage il y a un bel étang. Puis l'eau s'enfuyant par un étroit canal met en branle la roue du moulin. Un peu à l'écart du village, derrière le rideau des beaux arbres, vous apercevez le grand étang avec les saules et les aunes de ses rives, sa vieille digue moussue et le déversoir où l'eau bondit en cas-

cade, le moulin rustique, sa grande roue qui bat l'écume avec son éternel tic-tac; tout cela forme le paysage frais et tranquille au milieu duquel nous voici réunis cette fois. — Aujourd'hui, nous disons : « C'est le moulin du village. »

Au temps des seigneurs, il fallait dire : « le moulin du seigneur [1]. » — Puisque la terre est à lui, et le ruisseau et l'étang aussi bien que la rivière, le moulin est donc aussi à lui. C'est lui qui l'a fait bâtir, du reste, — par les *corvéables*. — Et puis dans les champs, sous le village, il y a une vaste grange : c'est la grange seigneuriale. Enfin dans le village même, sur le petit placître, il y a un four : c'est le four seigneurial. On dit aussi : le *four banal;* et de même : le *moulin banal*, la *grange banale*, c'est-à-dire appartenant au *ban*, au domaine du château. — Et maintenant écoutez ceci : nul des gens du village et des alentours n'a droit de ramasser son blé ailleurs qu'à la grange du seigneur, ni de faire moudre son grain ailleurs qu'au moulin du seigneur, ni de faire cuir son pain ailleurs qu'au four du seigneur. Le seigneur est le seul engrangeur, le seul meunier, le seul fournier du lieu. Vous comprenez ce que cela veut dire : il a des gens à

1. La première mention du moulin à eau est de 797, sous Charlemagne. Les moulins à vent, dits *turquois* parce qu'ils furent inventés en Orient, paraissent au XIIe siècle, après les premières croisades.

lui pour faire le travail. Et c'est lui qu'on paie ! Il se fait payer pour un service forcé, qu'il rend aux gens malgré eux. Nouvelle manière, ingénieuse, de tirer de l'argent! — Et qui règle le prix? — Lui-même, ne vous déplaise! Le prix est-il réellement exagéré? je ne sais. Mais je sais que ces droits, ces charges plutôt, ces servitudes, que l'on appelle les *banalités* [1], sont en horreur aux braves gens des pays. Mettez-vous, aussi, à leur place. Vous vivez dans une ferme déjà un peu éloignée du village; vous voudriez avoir sous la main votre blé. Défendu! Vous voudriez bâtir dans votre cour un petit four rustique, pour cuire le pain de la famille. Impossible! Il faut que vous alliez deux ou trois fois par semaine, beau temps mal temps, sous la pluie ou dans la neige, n'importe, et par des chemins impraticables, porter la pâte au maudit four banal, et le lendemain chercher le pain. Et quand vous portez votre blé à moudre, s'il y a encombrement, tant pis; vous attendrez votre tour des jours, peut-être des semaines, puisqu'il n'y a pas, puisqu'il ne peut pas y avoir un autre moulin.

Répondez, mes chers amis, à ceci : A qui sont les chemins? — « Mais... à personne, et à tout le monde... »

1. Droit pour l'usage de ce qui est *banal*.

— Oui, aujourd'hui. Mais vous oubliez que nous en sommes au temps des seigneurs. Les routes qui traversent la terre du baron sont au baron ; celles qui traversent la terre d'une abbaye sont à l'abbé. Et la raison..., c'est que les paysans du lieu les ont faites et les entretiennent, par corvées. Donc les chemins sont au seigneur. Et ce qui en résulte, le voici. Sur la route qui va à la ville voisine, le baron, seigneur de notre village, a fait établir une barrière de bois. A côté est construite une maisonnette ; et là se tiennent tout le jour deux ou trois hommes d'armes, qu'à leur aspect farouche et déguenillé vous eussiez pris peut-être pour des bandits : ce sont les gens du baron. Pour passer, il faut payer. Ainsi quand le paysan s'en va, de grand matin, vendre ses denrées à la ville voisine, tout d'abord il faut qu'il paie à la barrière : tant pour un homme ; tant pour un bœuf, tant pour un mouton, tant pour une charrette attelée, pour un cheval, pour un âne ; c'est le droit de *péage*. Et au retour, même chose. Et si un étranger, voyageant d'un pays à l'autre, est obligé de traverser la seigneurie, qu'il paie ! — Cela finissait par faire une somme, si l'on faisait un long voyage !

Et le marchand ? Ah ! c'est bien pis encore. A la barrière, *péage ;* péage pour l'homme, péage pour la

marchandise : c'est pour le droit de passer. Mon marchand arrive au village ; sur la petite place il s'installe, il range ce qu'il offre aux acheteurs. Vient l'homme du baron : « Allons, bonhomme, il faut payer : cette fois, c'est pour le droit de vendre. Oublies-tu que cette place où tu étales tes marchandises est au seigneur ? » — C'est ce qu'on appelle les *droits d'aide* [1] *et de tonlieu.* Que la paysanne apporte au marché une couple de poulets ou de canards, que le paysan un jour de foire amène son bœuf, ou sa vache, ou son porc, il faut payer. Elle en gémit, et le bonhomme maugrée... mais que voulez-vous, il faut bien, n'est-ce pas, qu'il vende son bétail ? Et on n'a pas le droit de vendre ailleurs. — Une foire un peu importante, — le jour de la *Saint-Pierre*, ou de la *Saint-Jean*, ou de tel saint du pays que je ne sais, — c'est un beau jour pour le baron.

Landes et forêts sont au seigneur, avec le bois qu'elles produisent et les bêtes qu'elles abritent. Le seigneur a droit de *garenne* [2], c'est-à-dire de chasse ; et nul autre que lui et ses gens n'a pouvoir de chasser. De tous ses droits, c'est celui dont il est le

1. Ou *layde.*
2. Garenne ou varenne signifiait au moyen âge terrain de chasse, et non pas seulement lieu où il y a des terriers de lapins.

plus jaloux. Chasser est chose noble. — Il ferait beau voir qu'un *vilain*, un *manant* [1], un serf osât toucher au gibier seigneurial! — Dans ces beaux grands bois, sangliers, cerfs et chevreuils multiplient, plus encore les lapins. Toutes ces bêtes rongeantes et broutantes, la nuit, sortent des taillis et vont paissant par les cultures; les sangliers aiment à se vautrer parmi les blés en herbe; les cerfs, les chevreuils broutent les jeunes arbres, les lapins gâtent tout. Le pauvre paysan le voit bien; mais il n'y peut que faire. La nuit dernière encore, son champ d'orge a été ravagé... Il n'a pas le droit de se défendre. Qu'il tue un de ces animaux nuisibles, trop nombreux, qui dévastent ses récoltes, c'est un vol fait au seigneur. Si on le savait... bien vite il serait mis en prison; que dis-je, pendu peut-être! Gare à ton cou, bonhomme! — Pendu pour un lapin! Cela s'est vu [2]. Tout au moins il payerait une grosse amende.

Mais du reste le seigneur s'est chargé de mettre ordre à tout : lui-même il détruira les bêtes nuisibles. La chasse, vous ai-je dit, image de la guerre, est le plus cher passe-temps des barons désœuvrés. A chaque instant le son rauque du cor résonne au fond des bois. — Ecoutez... Quel est ce

1. *Vilain*, *manant*, non-noble, paysan
2. C'est la *coutume*.



La chasse du seigneur.

bruit? C'est le noble baron ou le révérend abbé qui chasse, à grand fracas, *à cor et à cris*, avec ses hommes, avec sa meute hurlante de grands chiens sauvages. Souvent il invite des nobles du voisinage, ses amis, avec leurs gens; et alors c'est une troupe nombreuse de chasseurs qui s'élancent par la forêt, les uns à pied, les autres à cheval, à la poursuite de la bête. Mais la bête effarée sort du bois, prend la plaine; la voilà qui s'enfuit à travers prés et cultures. Et la chasse la suit. — Hélas! les terres viennent de recevoir la semence! — Hélas! les blés montent en épis! — Il n'est plus temps. Le baron, quand il le voudrait, ne pourrait pas arrêter ses chiens qui ont flairé la proie, ni les chevaux, ni les gens qui n'entendent plus rien. Toute la troupe furibonde s'emporte par les champs. C'est comme un orage déchaîné, une trombe... Imaginez les terres, les récoltes foulées, les haies enfoncées, une large trouée de dévastation à travers la campagne. Les malheureux paysans sont là qui voient le désastre et n'y peuvent rien. — « Du moins, direz-vous, que le maître paie le dommage; ou bien, en compensation, qu'il décharge les gens auxquels il a fait tort d'une partie de leurs tailles. Il le doit... » — C'est vrai, qu'il le doit[1]. Mais il n'en fera que ce qu'il voudra. Qui peut

1. Suivant le *droit* féodal, il ne doit rien.

l'y forcer, je vous le demande? Et tenez, je vois que l'homme au champ ravagé n'y compte guère. — Encore si c'était chose rare, un accident; mais point; c'était à chaque instant que la chasse féodale [1] foulait les champs cultivés et faisait plus ou moins de dommage. Les laboureurs, sans défense, étaient désespérés; on ne pouvait compter sur rien. Et nous voyons, au temps de Louis IX, les gens du roi avouer à leur maître que dans beaucoup de pays le seul droit de chasse rendait toute culture sérieuse impossible.

Les eaux, comme la terre, appartenant au seigneur, seul aussi il a le droit de pêche [2], dans l'étang du moulin, dans la rivière; malheur au paysan qui oserait tendre des filets aux poissons du seigneur! Et l'air aussi est à lui : il y a les oiseaux du seigneur.

Je ne sais si vous avez remarqué, sur la petite butte rocailleuse, à l'entrée de notre village, cette ruine ou plutôt ce tas de décombres dont on distingue à peine, sous les ronces, la forme arrondie [3]; vous avez cru peut-être voir là les débris d'une tour, ou bien encore la souche d'un moulin à vent. Mais non : c'était autrefois un *colombier;* et le champ voisin porte encore le nom de *clos du*

1. La chasse du seigneur.
2. Droit de *vivier*.
3. Voyez, p. 111.

colombier. — Je dois vous faire remarquer, en passant, que dans nos pays beaucoup de villages, de hameaux ou de fermes, de simples pièces de terre, portent encore aujourd'hui des noms qui rappellent des choses du temps passé : je vous invite à y faire



Le colombier.

attention, quand l'occasion se présentera. — Donc, disais-je, c'était un colombier. Il avait la forme d'une tourelle; et sous le bord du toit, ou sous une sorte de clocheton qui le surmontait, étaient les petites fenêtres par où entraient et sortaient les pigeons. A l'intérieur, un millier de trous étaient ménagés dans l'épaisseur de la maçonnerie, et chacun pouvait contenir un couple de pigeons avec sa nichée. Le seigneur, comme tous les nobles, avait le droit de *co-*

lombier. Les pigeons qu'il avait le droit d'avoir là, il ne leur faisait point porter de pâtée ; ils se nourrissaient comme ils l'entendaient, par les champs. Par les champs, c'est-à-dire aux dépens des paysans. Figurez-vous le tort que pouvaient faire deux ou trois mille pigeons s'abattant par grands vols, tantôt sur un champ de blé ou d'orge, vers l'époque de la moisson, tantôt sur une chanvrière où mûrissait le *chènevis* [1]. Mais le dommage était bien plus grand encore au temps des semailles, quand ces gentilles bêtes, descendant par les sillons fraîchement labourés, becquetaient comme à la tâche le grain répandu sur la terre : ce grain si précieux, produit de tant de labeurs, ce grain que le laboureur ne laissait tomber qu'à regret, d'une main avare, sur la glèbe [2]... Parfois il fallait recommencer les semailles. Mais que faire, encore une fois? Tuer les pigeons, les pigeons du seigneur? Vous n'y pensez pas! Il y va de la potence! On osait à peine les écarter... Il n'y avait qu'à se laisser manger.

Je pourrais ajouter bien des choses encore ; mais à quoi bon? Vous comprenez maintenant ce que c'est que le servage. Et d'ailleurs que sert de tant parler

1. Graine du chanvre.
2. Terre de labour. — On disait *serf de la glèbe, serf attaché à la glèbe*, pour désigner les serfs tenus à cultiver la terre.

des *droits* du seigneur [1] ? Oui, voilà ses droits, tyranniques, exorbitants ; mais s'il veut exiger davantage ? S'il veut maltraiter ses paysans, les piller, les mettre dans le cachot de sa tour sous un prétexte ou sous un autre, et même sans prétexte aucun ? Il a tort ; mais qui l'en empêchera ? Tout est à sa merci [2]. « On doit tant au seigneur ; mais il peut prendre tout le reste. » Voilà le fait. Et la loi même, la loi de ces temps-là le dit expressément : « Le seigneur peut prendre à ses serfs tout ce qu'ils ont et les tenir en prison toutes les fois qu'il lui plaît, soit à tort, soit à droit ; et il n'est tenu à en rendre compte à personne [3]. » C'est

1. Je tiens pour résumés sous les dénominations générales de tailles et redevances, banalités et corvées, la multitude prodigieuse des *droits féodaux*, variables d'une époque à une autre, d'un lieu à un autre, différents parfois sous le même nom, identiques sous des noms différents, qu'il serait curieux, mais trop long d'énumérer. Un ancien auteur compte quatre-vingt-dix-sept sortes de droits, supportés par les vilains ; un savant historien en dénombre *trois cents !*

Parmi les *redevances* il y en avait qui étaient peu onéreuses ; quelques-unes même gracieuses, un simple hommage, l'occasion d'une petite fête. Ainsi à certains jours, dans diverses seigneuries, les paysans devaient offrir aux seigneurs des épis, ou bien des fleurs, quelquefois encore des oiseaux. Mais cela n'empêchait pas, bien entendu, les tailles et autres droits sérieux à d'autres dates. Ailleurs, c'étaient des redevances absurdes, cérémonies grotesques ou corvées bizarres. Je citerai seulement comme exemple le *silence des grenouilles*... C'était l'obligation imposée aux paysans de venir le soir battre l'eau des fossés et des étangs avec des gaules et des fléaux, pour faire taire les grenouilles quand le seigneur couchait au château...

2. En son pouvoir.

3. Beaumanoir, *Coutumes du XIIIe siècle.*

clair, n'est-ce pas? c'est net; et il n'y a rien à répondre.

Le pire, encore, dans cette misère, c'est qu'il n'y a nul espoir d'y échapper[1]. Imaginez un pauvre diable de serf, ruiné par les tailles et les corvées, sans pain, sans feu. Si du moins il pouvait se dire : « Eh bien, je m'en irai, puisque je suis si malheureux ici. J'ai deux bras, après tout; je suis jeune encore et vigoureux, je puis travailler. Je me louerai dans quelque ferme pour gagner ma vie... » — Mais non. Le serf est *attaché à la glèbe*, c'est-à-dire à la terre. Et s'il s'enfuit, le seigneur le fait poursuivre par ses hommes d'armes, chasser comme un *gibier sauvage :* ainsi disent les lois du temps. Il a droit de le reprendre partout où on le rencontrera, de le ramener de force et de le mettre, pour commencer, en prison. — Mais que dis-je, s'enfuir ? Où irait-il, le pauvre homme? Sur cette terre de France, dont le nom signifie *liberté* [2], la liberté n'est nulle part [3], chaque seigneurie est une prison. On peut s'y trouver enfermé par surprise. — Un étranger vient, un jour,

1. A moins que le seigneur, de sa propre volonté, n'affranchisse son serf.

2. Franc, franchise, etc. Le mot de *Franc* a signifié à l'origine *vaillant, audacieux*, puis il prit le sens de *libre*.

3. La liberté existe dans les villes de *commune*, comme nous le verrons; mais cette liberté n'est pas pour le serf, qui n'a pas le droit de quitter sa terre pour venir à la ville.

dans le pays ; il y demeure chez un ami, chez un brave paysan qui veut bien l'abriter dans sa masure. Au bout d'un certain temps, sans le savoir, le voilà devenu serf du seigneur. Englué, pris, comme un oiseau au filet ! La terre, serve, rend serf celui qui marche dessus. Ce vol d'un homme, cela s'appelle droit d'*aubaine*. Bonne *aubaine*, en effet, heureuse chance pour le baron, qui a un serf de plus, un homme de plus pour travailler à son profit [1]. On entre... et on ne sort plus.

Ecoutez les vieux *dires* de nos pères : « *Le serf est comme bétail en parc, poisson en vivier, oiseau en cage...* » — Et encore : « *Le seigneur enferme ses manants, comme sous portes et gonds, du ciel à la terre. Tout est à lui, forêt chenue, oiseau dans l'air, poisson dans l'eau, bête au buisson, l'homme qui vient* [2],

1. Il y a des droits plus odieux encore, au moyen âge. Nous ne pouvons tout dire ici; mais du moins il faut encore rappeler ce monstrueux *droit de bris*, par lequel les débris d'un navire naufragé et tout ce qu'on en peut sauver appartiennent au seigneur dont le territoire confine au rivage. Dans cet affreux malheur, le baron trouve une occasion de profit ; ce que la mer avait laissé au pauvre naufragé, il se rencontre un homme, plus impitoyable qu'elle, pour le lui arracher ; et cela, cet acte de sauvagerie s'appelle carrément un *droit*. — Et ce fameux *droit de prise* en vertu duquel le seigneur ou le roi peut prendre chez ses serfs ou ses sujets « tout ce qui est nécessaire pour son service... » C'est large ! — En somme, tous ces droits injustes, ces *droits haineux*, comme disait un auteur ancien, peuvent se résumer en un seul : c'est le *droit du plus fort*.

2. C'est le droit d'aubaine.

l'onde qui coule, la cloche dont le son au loin roule [1]... »

Je croyais avoir fini... j'oubliais. J'ai dit les droits du seigneur; mais après le seigneur il y a le prêtre; après le château, l'Église. L'homme d'Église aussi a des droits. Quand le baron a levé tailles, aides et corvées, banalités et péages, l'homme d'Église vient et prend la *dîme*. La dîme, c'est-à-dire la dixième partie du produit de la terre. Aux premiers siècles, les moines avaient cultivé la terre; maintenant, riches et puissants, d'autres travaillent pour eux. Ils ont déjà, je vous l'ai dit, leurs terres à eux, immenses, exemptes d'impôts; ils ont leurs serfs nombreux, qui leur paient tailles, aides, corvées et redevances de toutes sortes; mais par-dessus tout cela les paysans des autres terres leur doivent la dîme. « C'est la part de Dieu, » dit-on. Donc l'Église la prend. — Vous souvient-il d'une vigne donnée par un de nos vieux seigneurs aux moines de l'abbaye voisine, qui y plantèrent une croix? Le champ au coin duquel nous l'avons vue porte aujourd'hui encore le nom de *Champ de la dîme*. Mais au temps ancien vous eussiez pu y voir une autre chose, dont il ne reste plus

1. Ceci n'est pas un simple proverbe, mais, une *formule de droit*, comme le résumé de la loi féodale à l'égard des *vilains*.

trace : un grand bâtiment au vaste toit, avec un pignon terminé par une croix de pierre. On eût pris cela, de loin, pour une chapelle. C'était une grange, la grange des moines, la ***grange aux dîmes.*** Les gens d'Église en avaient de semblables dans toutes les cam-



pagnes; et beaucoup de villages, de hameaux ou de fermes portent encore aujourd'hui ce nom de *la Grange*, qui en conserve le souvenir.

C'est un jour de moisson, par un beau soleil de juillet. Les gens du pays sont dans les champs; ici, les blés tombent sous la faucille; là, on les lie en gerbe. Les femmes retournent les *javelles*[1]; les enfants font des liens. L'année a été bonne; voilà de beau blé, de belles orges, bien en grain. L'homme au champ doit être content, enfin. — Point. Il pense, il calcule.

1. Blé coupé étendu à sécher sur le sillon.



LA DÎME.

« Tant pour les tailles, se dit-il en comptant sur ses doigts, et tant pour les aides, les péages, le droit de grange et le droit de *mouture* ... » Restera-t-il de toute cette belle moisson de quoi faire vivre le laboureur qui l'a semée, avec toute sa maisonnée, frères, femmes, enfants, compagnons? Voilà ce qui le rend inquiet, je suppose, et lui gâte sa joie. — Et la dîme que j'oubliais! — Justement. Voici venir, par le petit chemin des champs, deux ou trois bons moines en robe de bure, l'air avenant et gai, accompagnés de quelques serviteurs. Ils font avancer leur gros chariot attelé de bœufs. Eux aussi ils viennent aider à rentrer la récolte. Et, à mesure que les moissonneurs jettent les gerbes, ils sont là qui comptent : « une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix! » La dixième gerbe est à eux; on la charge sur le chariot[1]. Eh! cinquante ou cent gerbes dans ce champ, autant dans le champ voisin et dans chaque champ du pays, cela finit par faire une riche moisson, — et qui n'a pas coûté grande sueur. La belle *Grange aux moines*, ce jour-là, a sa grande porte ouverte à deux battants; elle sera comble jusqu'au toit, bondée à crever. Car non seulement le blé, et l'orge et l'avoine, mais le foin, et le chanvre, le lin, doivent la dîme : et

1. En beaucoup de localités, ce n'était pas le dixième que prenaient les moines, c'était le *sixième*, et ailleurs le *tiers*.

tout. Si le vigneron met dix barriques de vin dans sa cave, il y en a une pour le seigneur abbé; de même pour le *cidre*, le bon cidre [1] pétillant que le fermier normand fait couler de son pressoir. Puis encore le bétail : s'il y a dans le troupeau dix agneaux de l'année, l'homme des moines passe et en prend un. Et quand la paysanne va au marché vendre ses oisons, ou ses canards, ou les œufs de ses poules, le moine est là encore, qui de dix en prend un. Que dis-je ? il prend la dîme sur un panier de légumes [2]. — Ah ! ceci est l'achèvement. Vous voyez ce pauvre serf, mis à sec par les tailles et les corvées du baron, maigre et sans chemise, et qui n'a pas sa suffisance de pain noir : eh bien, c'est lui encore qui fournira de sa substance pour nourrir, pour enrichir le seigneur évêque à la chape d'or et les gras moines oisifs !

« Mais il y a, direz-vous, les hommes libres. » — Sans doute. Or, voyons ce que c'est que cette liberté.

D'abord l'homme libre a le droit de vendre ou de donner sa terre; et, s'il meurt, sa famille hérite de ses biens [3]. Il a droit de se marier à sa volonté et de

1. Il commence au XII[e] siècle.

2. Les dîmes sur les récoltes et les bestiaux s'appelaient les *grosses dîmes;* celles sur les œufs, la volaille, etc., étaient les *menues dîmes ;* enfin on nommait *dîmes vertes* la dîme prise sur les légumes, herbes et fruits.

3. Il n'est point assujetti à la *main-morte,* ni au *fors-mariage.*

quitter le pays si bon lui semble; le seigneur ne doit point le mettre en prison sans jugement. Mais pour tout le reste il est à peu près dans la même condition que le serf. L'homme libre paie les tailles, il est obligé aux corvées [1] et aux dîmes. J'ai dit qu'il peut vendre, ou donner, ou léguer son bien : oui, mais c'est à condition de payer au seigneur un droit, le droit de *lods* [2] *et ventes*. Et en outre il paie chaque année un droit encore, un impôt que le serf ne paie point et qu'on appelle le *cens*. C'est comme le prix, la rançon de sa liberté. Et, s'il ne peut le payer, il retombe, il redevient serf. — Ce semblant de liberté, qu'on vend si cher, il y a un bon moyen pour nous de savoir ce qu'il vaut : c'est de demander aux gens de ce temps ce qu'ils en pensent. Nous n'y manquerons pas. Mais, avant tout, souvenons-nous bien que pour les hommes qu'on appelle libres, pas plus que pour les serfs, il n'y a nulle sécurité. Si le seigneur, violent ou rapace, veut les traiter en serfs, ou pis encore, les piller, les mettre en prison, les tuer même, qui donc, je le répète, peut l'en empêcher ? Il n'en a pas le droit; mais il se moque bien du droit! N'a-t-il

1. Seulement il ne paye que des tailles fixes, et des corvées également réglées à l'avance, comme les serfs dits *abonnés ;* en un mot, il n'est pas *taillable et corvéable à merci.*

2. *Lods*, locations, louages.

pas ses hommes d'armes, son cachot dans la tour ? — « Comment, direz-vous peut-être, n'y a-t-il donc personne à qui l'on puisse se plaindre, point de juge? » — Si, certes, il y a un juge ; et ce juge... c'est lui-même !



Un. jour, me promenant aux environs, vers les lieux où était autrefois la limite de la seigneurie, en franchissant une petite butte hérissée de genêts et de buissons épineux, à peu de distance de la route, j'ai heurté du pied quelques pierres, les débris de deux piliers. Je me dis : « Ici était la *justice* du seigneur. » La *justice*, c'est-à-dire... la potence [1]. Le baron avait sur ses *manants* droit de *haute et basse justice* [2]. *Basse* justice, c'est la prison ; la *haute*, c'est le gibet.

Remarquez bien que rendre la justice ce n'est pas seulement un *droit* pour le seigneur ; c'est aussi un

1. Ce gibet se composait de deux piliers ou poteaux au moins, réunis par une traverse. Les grands seigneurs avaient le droit d'avoir quatre ou six piliers à leur gibet.

2. Les petits vassaux avaient droit de *basse justice* seulement.

devoir. Si par exemple deux de ses gens ont ensemble contestation, ou si l'un se plaint qu'on lui ait fait tort, le seigneur *doit* juger. Si un crime a été commis, ou un méfait quelconque, une simple contravention, il envoie ses hommes d'armes, ses archers, qui saisissent l'homme et l'amènent au château. Là, dans la grande salle, devant ses gens assemblés, le seigneur juge. Comment juge-t-il? — Selon sa conscience, s'il en a une. En ces temps-là il y avait peu de lois écrites; et d'ailleurs le baron ne les connaissait pas. Il y avait seulement dans chaque pays des usages, des *coutumes*, qui étaient plus ou moins connues des vieilles gens de l'endroit. Mais si le baron ne voulait pas se conformer à la coutume, on ne pouvait l'y forcer. — En un mot, si le seigneur est un homme droit et juste, il juge de son mieux, en droit et justice; s'il est injuste et violent... je plains fort les pauvres gens qu'on lui amène! Car son jugement est *sans appel* [1]. Bien ou mal jugé, l'homme est jugé. La sentence rendue, le seigneur la fait exécuter par ses archers. Est-ce prison? ils mènent le condamné au cachot de la tour. Est-ce la mort? ils vont là-bas, sur la petite butte que vous savez, le pendre au gibet seigneurial. Le cadavre reste accroché là des jours entiers, afin que les ma-

1. C'est-à-dire qu'on ne pouvait recourir à d'autres juges.

nants qui passent sur la route apprennent à redouter la justice du baron.

Le malheur en ceci, c'est que le plus souvent le seigneur est juge dans sa propre cause. Si un de ses paysans a commis quelque méfait contre lui ou contre ses gens, c'est lui-même qui juge et condamne. Qu'un malheureux serf, par exemple, ait touché au gibier féodal, tué un chevreuil, un simple lapin, ou pris un poisson dans l'étang : vite, les archers; qu'on amène ce manant. Le seigneur est furieux. « Jusqu'où n'ira pas l'audace de ces vilains? s'écrie-t-il. Il faut faire un exemple! » Ce n'est plus un juge qui punit en proportionnant la peine à la faute; c'est un homme en colère, qui se venge. Malheur au pauvre diable! il payera cher son méfait, — qui n'est peut-être pas si grand, après tout.

Le seigneur n'aime guère à faire entrer les paysans dans son château; aussi, le plus souvent, il rend la justice en plein air : c'est, du reste, le vieil usage. — Sur la petite place du village, près de l'église ou dans un champ voisin du château, il y a un gros arbre, un chêne séculaire, ou bien encore un orme. C'est là que le baron vient s'asseoir. Il suspend aux branches ses armes, ses hommes se rangent en cercle autour de lui; plus loin, la foule, les paysans. L'accusé est amené, les témoins s'avancent. Devant tous, le

seigneur interroge ; puis il rend sa sentence. Ou bien si deux hommes du pays ont contestation, ils se présentent, exposent leur affaire ; chacun dit ses raisons, et le seigneur décide. — On vous a maintes fois raconté l'histoire du roi Louis IX rendant la justice sous un chêne de la forêt de Vincennes ; vous voyez, en passant, que la chose n'avait rien d'extraordinaire : le roi ne faisait que se conformer à l'usage féodal. Mais tous les seigneurs, malheureusement, n'étaient pas aussi consciencieux, aussi bons justiciers que lui.

Le plus ordinairement, le baron ne rend pas lui-même la justice. Il a un homme, qu'on appelle le *bailli*, choisi par lui et qui juge pour lui, qui s'assied à sa place sous l'orme féodal. Celui-ci est un homme de l'endroit, un paysan, un homme libre sans doute. Connaît-il mieux que le baron les droits, les *coutumes* du pays ? Je veux bien le croire. Mais il dépend du château. Allez donc, vous, simple serf je suppose, vous plaindre à lui que le baron, que les gens du baron vous ont fait tort, ou bien qu'on exige de vous plus de corvées que vous n'en devez ! Le bailli est l'homme du seigneur ; il donnera toujours raison au seigneur. Ou bien, mieux encore : il ne jugera pas du tout. Vous allez pour vous plaindre, et vous ne trouvez personne... De là ce dicton malin qui nous vient du vieux temps : « Attendez-moi sous l'orme ! »

— Hélas! le pauvre paysan eût attendu longtemps la justice, la vraie justice, égale pour tous : il eût attendu des siècles et des siècles! Et quand elle vint à la fin, ce ne fut pas « sous l'orme » féodal.

« Mais, dira quelqu'un peut-être, à vous entendre il



L'orme féodal.

semblerait que tous les seigneurs d'autrefois fussen des hommes méchants et cruels... N'y eut-il donc pas de *bons seigneurs*? » — Si certes, il y en eut, et beaucoup même, sur le nombre. Le plus ordinairement, les *châtelains* du moyen âge étaient de rudes hommes de guerre, point tendres, brusques plutôt, impérieux et irascibles, habitués à ne jamais rencontrer aucune résistance, orgueilleux, élevés à mépriser les *vilains*,

durs pour leurs paysans parce qu'ils étaient avides, et avides parce qu'ils étaient ambitieux; très jaloux de leurs prétendus droits, et peu scrupuleux d'une exacte justice. Tel était le commun des barons de ce temps. Mais il y en avait d'autres qui étaient.... d'atroces brigands.

Ceux-là, entourés d'une troupe d'hommes d'armes sans pitié, habitués au pillage, ravageaient les terres de leurs voisins, ruinaient, incendiaient les villages. Ils allaient « à la proie », comme on disait alors. Ou bien, se mettant en embuscade le long des grandes routes, ils détroussaient les voyageurs et les marchands, souvent les massacraient. Horriblement cruels envers leurs malheureux serfs, ils les accablaient de tailles et de corvées, contre tous les droits; les battaient, les torturaient pour leur arracher quelques deniers, pendaient les hommes pour un mot, maltraitaient les femmes et enlevaient les enfants, les jetaient dans leurs affreux cachots. Barbares même pour leur propre famille, ils emprisonnaient parfois ou faisaient périr leurs parents, leurs femmes. L'histoire est pleine du récit de leurs crimes; et le conte de *Barbe-bleue* n'est pas une pure invention.

« De tous temps, direz-vous, il y eut des scélérats. » — Sans doute; et même, aujourd'hui encore,

il y en a qui en font tout autant. Oui ; mais voici la différence : c'est qu'aujourd'hui la justice saisit les criminels, les punit, les met hors d'état de recommencer ; tandis que les barons pillards, les nobles brigands du moyen âge restaient presque toujours impunis. Ils étaient trop puissants, et il n'y avait pas de loi contre eux ; ils pouvaient faire le mal sans crainte ni danger.

Mais il y eut aussi, on est heureux de le dire, de *bons seigneurs*, des hommes pacifiques et justes, honnêtes, scrupuleux même, et qui auraient craint de dépasser en quoi que ce fût leurs droits ; il y en eut qui se montrèrent pleins d'humanité et de douceur, toujours prêts à venir au secours des malheureux, et traitant leurs paysans paternellement, avec égards et bienveillance. Eh bien, voyez le malheur de ces temps-là : ces hommes de bien pouvaient peu de chose pour adoucir le sort des petites gens. Tandis que le baron brigand faisait sans obstacle tout le mal qu'il voulait, le seigneur honnête et bon ne pouvait pas faire tout le bien qu'il eût voulu sans doute. Ses paysans étaient moins malheureux, certainement ; ils dormaient tranquilles et n'avaient pas à craindre qu'on les maltraitât, qu'on exigeât d'eux une chose injuste : c'était beaucoup, cela. Et même le seigneur pouvait les affranchir, leur donner la liberté ; souvent

il le faisait. Mais quelle liberté? Vous l'avez vu. Ce qu'il eût fallu pour les sauver du besoin, n'exiger d'eux ni tailles ni corvées (ou les réduire à peu de chose), le seigneur, l'eût-il voulu, ne pouvait le faire. Je le plains lui-même, cet homme, s'il a le cœur vraiment bon, s'il souffre à voir la misère d'autrui. Que faire? Qu'il abandonne ses *droits?* Qu'il exempte ses paysans des tailles et des corvées? Avec quoi paiera-t-il ses hommes d'armes, qu'il est obligé d'entretenir, en cas de guerre? Voulez-vous qu'il les renvoie? Avec quoi entretiendra-t-il et réparera-t-il son château? Voulez-vous qu'il le laisse tomber en ruine? Eh bien, soit; mais je vois d'ici ce qui va arriver. C'est qu'il ne manquera pas de se trouver dans le voisinage quelque méchant seigneur, ambitieux et cruel, qui profitera de cela pour l'attaquer. Le baron pillard, un beau jour, sous le moindre prétexte, tombera sur le pauvre seigneur débonnaire et qui n'est plus en état de se défendre, le battra, le ruinera, le mettra hors de son château et s'emparera de ses terres. Et les serfs, qu'y auront-ils gagné? Les voilà tombés, pour leur malheur, dans les mains d'un maître injuste et barbare. — Mais, sans cela, si tel seigneur est un homme juste et bon, qui vous dit que son fils lui ressemblera, son fils, ou son neveu, ou tout autre qui héritera de sa terre et de ses droits?

Qu'arrivait-il, en effet? C'est qu'à un châtelain pacifique et juste, sous la domination duquel les pauvres serfs avaient pu vivre en paix, faire quelques petites économies et améliorer un peu leur sort, succédait un baron ambitieux et avide, dur, qui les écrasait d'impôts et les réduisait à la plus grande misère. Il n'y avait jamais rien de sûr pour le paysan. Non, voyez-vous; ce n'était pas la bonne volonté d'un seul ou de quelques-uns qui pouvait porter remède à la misère du peuple; c'est tout qu'il eût fallu changer, les lois, les mauvaises coutumes, les faux droits, les servitudes et le gouvernement tout entier. Or cela ne peut se faire en un jour [1].

Vers l'an 1250, au temps du roi Louis IX, par un beau dimanche d'été, quand les blés jaunissaient,

1. Parmi les causes de misère il faut encore compter les jours de chômage, trop multipliés au moyen-âge. Chaque saint un peu célèbre coûtait au bonhomme une journée de travail. Un nombre raisonnable de jours *fériés* eussent été utiles, parce qu'ils assuraient quelque repos au paysan; mais il y avait excès; en certains pays, près de cent jours de repos forcé par an (y compris le dimanche). Cent jours à ne rien faire, pour des gens qui ont tant à faire! Cela diminuait le travail productif pour le pauvre laboureur, qui déjà avait à prendre sur ses semaines les jours de corvée pour le seigneur; et comme il faut bien que le labeur indispensable se fasse, il retombait plus lourdement sur les jours ouvrables, et devenait épuisant. Je ne parlerai pas des jours maigres et des jeûnes, des longs carêmes; car, à part la tranche de lard salé une fois de temps en temps, on peut bien dire que c'était tous les jours *maigre*, pour le paysan; son carême durait toute l'année. Et il jeûnait — plus qu'on ne l'ordonnait à l'église.

les gens du village et de toute la baronnie furent assemblés sur la place près de l'église. Le seigneur d'alors, de retour de la croisade, et qui passait pour rude homme, vint s'asseoir sous le grand orme; autour de lui ses gens, ses archers, son bailli et son chapelain. Deux hommes d'armes sonnèrent de la trompette; tous firent silence. Et alors le crieur dit: « Ecoutez, vous tous, gens de cette terre, vilains, serfs, écoutez, écoutez! » — Puis il annonça que le seigneur voulait bien accorder la liberté, donner *franchise* entière et perpétuelle de tous les droits de *main-morte*, de *fors-mariage*, etc., à tous les serfs du village et de tels hameaux qu'il désigna, non aux autres, à bonnes et raisonnables conditions. Alors, déployant un grand parchemin, il lut la *charte d'affranchissement*, c'est-à-dire une sorte de contrat où étaient longuement détaillés les droits et les servitudes dont le maître affranchissait ses serfs, et les conditions auxquelles il leur accordait la liberté. Ces conditions, les voici : une somme, au moment du *rachat*, et de plus, chaque année, un *cens*, comme celui que payaient les hommes libres. — Ce fut un grand émoi, comme vous le pensez bien, parmi les paysans. Le mot de *liberté* devait remuer bien profondément ceux qui avaient tant souffert de la servitude. Beaucoup crièrent : « Noël! Noël au bon

seigneur! [1] » En s'en retournant, en grande rumeur, ils discutaient et devisaient entre eux. Puis ils réfléchirent. Ils se demandèrent pour quelle raison on leur offrait la *franchise*. La raison, ils n'eurent pas de peine à la découvrir; et moi, je vais vous la dire tout de suite : c'est que le seigneur avait besoin d'argent. Il avait fait beaucoup de dépenses à la croisade, il voulait faire réparer son château; bref, il lui fallait de l'argent : car il ne *donnait* pas la liberté, vous savez, il la vendait. Il la vendait à ses serfs comme il eût, en un besoin, vendu une pièce de terre.

Ce n'était pas chose nouvelle qu'un affranchissement de serfs. Dès les temps anciens on vit les seigneurs accorder la liberté tantôt à un seul serf, tantôt à une ou plusieurs familles de serfs; tandis qu'au contraire des hommes libres, par misère ou autrement, tombaient en *servage*. Mais au temps des dernières croisades ces affranchissements devinrent chose très commune; plus d'un baron affranchit non pas seulement quelques familles, mais tous ses serfs à la fois. Les uns agissaient ainsi par un sentiment de justice et d'humanité; d'autres, par reconnaissance pour leurs paysans, qui les avaient accom-

1. Cri de joie au moyen âge.

pagnés et fidèlement servis à la croisade; la plupart, comme le seigneur de notre village, parce qu'ils avaient besoin d'argent. D'ailleurs, à affranchir ses serfs le seigneur ne perdait guère, puisque, devenus hommes libres, ils continuaient à lui payer les tailles ordinaires et extraordinaires, les corvées et, de plus, le cens. Et le paysan n'y gagnait pas déjà tant non plus. Il y gagnait quoi? Le droit de laisser en mourant sa terre, sa cabane et ses pauvres meubles, quelques petites économies, peut-être, à ses enfants; de pouvoir vendre ou louer sa terre, se marier à son gré et quitter le pays s'il voulait. C'eût été beaucoup, si l'on eût été sûr que le maître respecterait ces droits achetés si cher. — « Mais, si le seigneur est violent et peu scrupuleux, qui nous assure qu'il ne traitera pas ses *affranchis* tout aussi durement que lorsqu'ils étaient serfs? Et alors à quoi nous aura servi d'acheter la liberté? » — Voilà ce que se disaient ces gens défiants. Et ils n'avaient point tout à fait tort. Si bien que, lorsqu'un peu plus tard un roi de France [1] voulut affranchir les paysans des terres qui lui appartenaient en propre, la plupart refusèrent d'acheter la liberté, et demandèrent à rester en servage. Il fallut qu'on les *forçât de de-*

1. Louis le Hutin (1315).

venir libres... Et comment? En menaçant d'écraser de tailles ceux qui demeureraient serfs. Payez pour être libres; sinon, payez pour rester serfs! — Cela prouve une chose : c'est que ces manants faisaient peu de cas de l'espèce de liberté qu'on voulait leur vendre de force. Ils devaient savoir ce qu'elle valait.

Pour en revenir à nos villageois, voici ce qu'il arriva. Le prix que le seigneur demandait pour le rachat n'était pas énorme; mais c'était beaucoup pour des gens si pauvres. Un certain nombre, un tiers environ des serfs, qui malgré tout avaient pu amasser, denier à denier [1], quelque argent, et le cacher dans leur étable ou sous la pierre du foyer, déterrèrent leur petit trésor, et, le dimanche suivant, le portèrent sous l'orme, devant le bailli. Ceux-là furent affranchis, avec leurs descendants. Les autres n'avaient pas de quoi payer, ou bien n'eurent pas confiance dans les promesses du baron : ils restèrent en servitude, pour des siècles encore. Quant aux serfs de l'abbaye, habitants du village ou des hameaux voisins, donnés aux moines par un des ancêtres du seigneur, ils ne furent point affranchis [2].

1. Le denier était la douzième partie d'un sou.

2. De tous les propriétaires de serfs, ce furent les hommes d'Église, évêques et moines, qui affranchirent le moins. Ils firent autant qu'ils purent obstacle à la liberté des *communes*, et, autant qu'ils purent, gardèrent leurs paysans en servitude.

Les choses se passèrent de même dans toutes les campagnes de France; un peu plus tôt, un peu plus tard, une bonne partie des serfs se trouvèrent rachetés. Mais les gens des villes, et depuis bien longtemps déjà [1], s'y étaient pris autrement; ils n'avaient pas attendu qu'on leur vendît la liberté : ils l'avaient prise.

Aux premiers siècles, les habitants des villes aussi étaient serfs et appartenaient à des seigneurs, barons, évêques ou abbés, payaient des tailles et faisaient des corvées. Pourtant ils avaient toujours été moins accablés que les gens de la campagne. Pourquoi? C'est qu'ils avaient un métier, qui les faisait vivre. Si on les eût par trop tourmentés, ils pouvaient s'en aller, emporter leurs outils et vivre ailleurs de leur travail; tandis que le cultivateur ne pouvait emporter son champ avec lui... Le seigneur savait cela et les ménageait un peu. Puis les hommes d'une ville sont toujours un peu moins ignorants; ils se voient entre eux, se réunissent pour les affaires de leurs métiers, causent, s'informent de ce qui se passe. A la fin, ces gens-là s'ennuient de travailler pour le baron ou pour l'abbé. Ils se le disent entre eux, s'excitent les uns les autres. Ils s'assemblent en grand

1. Dès le x.e siècle.

secret, délibèrent; puis ils se *conjurent*, c'est-à-dire jurent de rester tous unis et de se défendre ensemble contre leurs oppresseurs. Enfin un beau jour ils se révoltent, se réunissent en armes sur la place, au son des cloches, chassent les gens du seigneur et déclarent la *commune*. Cela signifie qu'ils entendent vivre sans maîtres et se gouverner eux-mêmes, ne payer ni tailles ni corvées, être libres en un mot. Naturellement, le seigneur se fâche; il déclare la guerre aux gens de la commune. Mais ces hommes sont nombreux, bien unis, forts et hardis, sachant manier les armes et capables de se défendre; de plus, la ville a des murailles, des tours, de bonnes portes; les *communiers* gardent bien leurs remparts, jour et nuit. — Presque toujours ils restaient maîtres. S'ils étaient vaincus... eh bien, c'était à recommencer. Une fois libres, les gens de la commune faisaient des lois pour eux, élisaient leur *maire*, leurs *juges*, leurs *échevins* ou *consuls* (à peu près ce que nous appellerions aujourd'hui les conseillers municipaux). Chaque commune était comme une petite république qui se gouvernait elle-même. Et alors ces gens de la cité, ne devant plus rien au seigneur ou presque rien, s'occupaient de leurs affaires, vivaient en paix et peu à peu s'enrichissaient par le travail. Heureux sort! — Pourtant les villes d'alors n'étaient pas belles... —

Dans ces sombres cités enfermées de murailles, dans ces laides et sales petites rues tortueuses et ces hautes maisons tristes, sans air et sans jour, comment se fait-il qu'on ait le courage de travailler, qu'on puisse chanter et rire? C'est que là est la liberté. On respire, on vit; elle tient lieu de soleil. Tandis que dans nos belles campagnes, sous le vaste ciel bleu, au grand air qui circule par les bois, l'homme ne respire pas; il étouffe. Il se sent comme serré, plié : la vie lui manque, et le cœur. C'est l'effet de la servitude.

Dès les temps des croisades, il y eut des communes par centaines. Il était évident que toutes les villes, grandes ou petites, allaient suivre cet exemple; beaucoup de seigneurs, les plus intelligents et les plus raisonnables, n'attendirent pas qu'on se révoltât; eux-mêmes ils donnèrent à leurs villes le droit de commune, à la seule condition de payer un impôt modéré. Bientôt toutes les villes eurent la liberté, la vraie, non pas le semblant de liberté que le baron vendait si cher aux paysans [1].

Pourquoi donc, direz-vous, les paysans n'en faisaient-ils pas autant? Pourquoi, par exemple, les gens de notre village et des environs ne formaient-ils

1. Les rois, dès le XIII[e] et le XIV[e] siècle, ôtèrent aux communes la liberté qu'elles avaient prise au XI[e] et au XII[e].

pas entre eux une petite *commune?* — Je vous l'ai déjà dit, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. C'est qu'ils étaient disséminés par la campagne et non pas groupés dans un étroit espace; or pour être forts, vous le savez, il faut être réunis. Le village n'avait ni armes, ni murs, ni tours, ni portes, rien de ce qu'il fallait pour se défendre; tandis que le seigneur avait son bon château. Et surtout les paysans, trop ignorants, n'auraient pas su s'accorder entre eux ni pour se défendre, ni pour se gouverner. Voilà pourquoi pendant si longtemps nos aïeux les habitants des campagnes restèrent misérables et serfs, tandis que les gens des villes devenaient libres et riches. Voilà comment il se fait que, jusqu'à la Révolution, il n'y eut point de *communes rurales;* ou plutôt, s'il y en eut, par exception, un très petit nombre, elles ne purent se former qu'avec le consentement de leurs seigneurs.



CINQUIÈME SOIRÉE

A LA CAVE-A-LA-DAME

Le village au temps des croisades. — L'église et le cimetière. — L'ossuaire et la lanterne des morts. — La veillée. — Diables, sorcières et revenants. — Origine des noms de famille. — La rançon du Seigneur. — Les cavernes. — Jacques Bonhomme. — Le sabbat. — Les Francs archers.

Celui qui n'a pas vu nos landes par une sombre journée de novembre, quand le vent pleure, et arrache en passant les dernières feuilles mortes aux branches des bois, ne sait pas combien les choses de la nature peuvent inspirer de tristesse. C'est un lieu funèbre, et plus qu'un cimetière... Mais en ce beau soir d'été, avec les ajoncs fleuris et le tapis rose des bruyères, ces lieux sauvages ne nous inspirent, n'est-ce pas, qu'un sentiment de solitude paisible, et de fière liberté. — Pourquoi je vous ai amenés ici, loin du village, je vous le dirai tout à l'heure. Mais reprenons notre récit.

Nous avons longuement parlé du sort de nos anciens compatriotes ; j'ai hâte, maintenant, de visiter avec vous leur village, que nous avons perdu de vue depuis les Carlovingiens. Il doit avoir changé quelque peu d'aspect. — Mais quoi ? je ne le retrouve plus à la place où nous l'avions laissé. Qu'est-il donc arrivé ? Autour de la source, plus rien : des taillis, quelques pierres moussues, un petit chemin montant creusé dans le roc. Mais là-haut, par-dessus la cime des buissons, j'aperçois des toits de chaume, des pignons, la pointe aiguë d'un clocher : je comprends ! — Le village a grimpé sur la colline !

Et je devine aussi pourquoi. C'est que sur un lieu élevé on peut plus facilement se défendre. Or en ces temps maudits de guerre continuelle, c'est la chose à laquelle on pense tout d'abord, qui l'emporte sur toutes les autres : la défense. Comprenez ceci : les premiers laboureurs avaient bâti leurs cabanes au pied du coteau, tout près de leurs champs, comme c'est naturel, près de la fontaine qui leur donnait de l'eau, et sur un sol plat ou en pente légère, ce qui est plus commode. Mais, tant de fois ruinés par la guerre, nos cultivateurs découragés ont abandonné ce lieu. Ils ont construit leurs chaumières plus haut sur la colline, et plus près du château, pensant être mieux défendus, se disant qu'on n'osera pas venir les

piller si près de leur seigneur; ils sont venus se mettre sous la protection de la sombre forteresse, comme de pauvres petits oiseaux, dit-on, viennent faire leurs nids sur l'arbre où le faucon a son aire. — Et maintenant il faut, pour aller aux champs ou en revenir, descendre ou monter la rude côte; et le soir, pour rentrer la charrue, il faut que les bœufs halettent à gravir le chemin en pente, tortueux et défoncé. C'est bien pis encore lorsqu'on doit ramener les chariots chargés de foin ou de gerbes. Puis il faut que chaque jour les femmes du village viennent jusqu'à la source et remontent par l'étroit sentier rocailleux, portant péniblement leurs grands seaux remplis : car il n'y a point d'eau sur les lieux élevés. Que de peines, que de travail de plus!

Si maintenant nous parcourons le village ainsi transplanté sur la colline, nous reconnaîtrons que, malgré toute la misère du temps, il s'est fait cependant un certain progrès. Ces chaumines ne sont plus des huttes de sauvages; si petites, si humbles qu'elles soient, si pauvres, ce sont de vraies maisons. — Ce qui fait la maison, c'est le foyer.

La petite maisonnette du serf, au village ou dans les champs, est toujours bâtie de terre et couverte de chaume. Parfois les murs sont de pierres maçonnées d'argile, jusqu'à une petite hauteur au-dessus du sol;

souvent aussi des poteaux solidement enfoncés en terre et reliés par de grosses traverses [1] de bois forment une sorte de charpente grossière dont la terre, tassée et mêlée de paille, remplit seulement les intervalles. Dans les pays où la pierre est très commune, les cabanes sont bâties en pierre, sans mortier, avec de gros murs épais ; et parfois le toit lui-même est



Maisonnette du serf dans les champs.

formé de pierres plates. La demeure est toujours au rez-de-chaussée ; et il n'y a qu'une seule pièce, où l'on mange, où l'on dort ; mais beaucoup de nos maisonnettes ont au-dessus, sous la double pente du toit, un petit grenier pour ramasser quelques provisions, quelques gerbes, de la filasse de lin et de chanvre, quelques outils de labour ; une petite fenêtre basse [2],

1. Poutres placées en travers.
2. Destinée à faire entrer les gerbes.

la *gerbière*, y donne un peu de jour. Puis enfin je vois sur le pignon la cheminée, qui laisse échapper une légère fumée bleuâtre.

Entrons, et de l'entrée saluons le foyer. L'âtre est un peu relevé au-dessus du sol et pavé de pierres plates. La cheminée est énorme; large, haute, profonde, elle peut abriter sous son vaste manteau une ou deux personnes de chaque côté du feu. Le sol est toujours de terre durcie; la porte et une petite fenêtre que peut fermer un contrevent de bois sont les seules ouvertures. Point de vitres encore : le verre coûte trop cher. Les vitres, c'est bon pour les églises et les abbayes. Le plancher du grenier, avec les grosses poutres qui le soutiennent, sert de plafond; dans un coin, un petit escalier raide ou une échelle pour monter au grenier. Puis voici des meubles, enfin. Oh! mais si pauvres! Du moins ce sont des meubles. C'est le lit, de bois, garni de paille et couvert d'un grossier tapis de laine brune; et, au pied du lit, le coffre. Une table au milieu, avec un banc pour s'asseoir à la table; deux tronçons d'arbres, aux deux coins de la cheminée, pour servir d'escabelles [1]. C'est tout; à moins que vous ne veuilliez compter deux ou trois pots de terre et quelques menus ustensiles de ménage rangés sur une planche servant d'étagère.

1. Petits sièges bas.

A côté, une tourte de pain noir; peut-être y a-t-il aussi, suivant la vieille tradition, un quartier de viande de porc suspendu dans la cheminée, fumant à loisir. Sous le même toit, ou bien à côté de la maison, formant une sorte d'appentis, est l'étable, qui renferme une vache et deux ou trois brebis; presque toujours en outre, au pignon de la maison, une logette basse pour le porc.

Derrière la cabane, j'aime à m'imaginer le *courtil*, le jardinet entouré d'une haie où la femme de la chaumière cultive sans doute quelques légumes. Peut-être y a-t-il là un pommier ou un poirier, ou bien encore une vigne courant le long du mur. Si la maison est basse, sombre et fumeuse, du moins par les beaux jours le jardinet a un gai rayon de soleil, des chants d'oiseaux au printemps, et quelques fleurettes rustiques.

Voilà comment il faut vous représenter, en somme, la maisonnette du serf au village. Celle de l'homme libre n'est pas bien différente : un peu plus grande peut-être et entourée de quelques dépendances, un cellier, une étable pour les bœufs, une écurie pour l'âne dans la petite cour. — Il y a bien, vers le centre du village, en face de l'église, cinq ou six demeures plus vastes et mieux bâties, d'un aspect plus propre et plus gai. Evidemment celles-ci appartiennent

à certaines familles de serfs, ou plutôt d'hommes libres, qui malgré tout, par leur industrie peut-être, ou par la faveur du château, ont pu faire quelques économies, et vivent moins pauvrement. Ce sont les personnages importants, les gros bonnets, comme on dit, du village : bien humbles, pourtant, bien courbés devant le seigneur. L'un d'eux, sans doute, est le *bailli*, le petit juge, qui juge pour le baron et que les gens du pays saluent bien bas, tout en le regardant de travers. Puis il y a peut-être un ou deux *vavasseurs :* on appelait ainsi de *petits vassaux*, rendant hommage au seigneur; gens au-dessous du noble, mais quelque chose de plus, dans les idées de ce temps, que le simple homme libre.

A travers le groupe des masures s'en vont serpentant les quatre ou cinq rues du village. Des rues... plutôt des chemins; ni dressées, ni pavées, tortueuses, mal alignées, larges ici, étroites là; les angles des maisons avancent ou reculent. La chaussée, inégale et rocheuse, est défoncée par les roues des charrettes et les pieds des bestiaux, et sale. C'est la pluie qui la lave et le vent qui la balaye. Il y a, de plus, quelques ruelles étroites entre les maisons, un ou deux petits placîtres irréguliers; enfin la place principale, où se tiennent les foires et les marchés, devant l'église. — Car il y a maintenant une église au

village. Assez pauvre et petite, elle n'est rien en comparaison des belles et grandes églises des abbayes et des villes; mais elle n'en fait pas moins l'admiration des naïfs villageois. C'est du moins le plus bel édifice de l'endroit. Elle remplace la vieille petite chapelle du temps de Charlemagne, toute



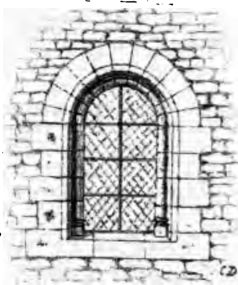
L'église au XIIe siècle.

moussue et toute délabrée, où jadis le chapelain [1] du château venait dire la messe les dimanches. Elle a un clocher, qu'on voit de loin, et une ou deux petites cloches au son argentin. Je ne vous décrirai point cette église de XIIe siècle, dont il ne reste plus aujourd'hui aucun débris, si ce n'est quelques pierres replacées dans les murs de l'église actuelle, peut-être aussi son vieux ***bénitier***, sorte de cuve de pierre grossière-

1. Prêtre de la chapelle du château, qui faisait ordinairement partie de la *maisonnée* du seigneur.

ment sculptée, scellée au coin de la porte. Nous remarquerons seulement ses fenêtres, étroites, arrondies du haut [1], nouvellement vitrées de petits carreaux de verre enchâssés dans du plomb. Autour de l'église, au milieu du *bourg*, un terrain enclos d'un petit mur, envahi par les herbes sauvages et planté de croix : c'est le cimetière. Au coin l'*ossuaire*, une maisonnette basse où l'on entassait les ossements retirés des tombes; puis la *lanterne des morts*, autre petit édifice, en forme de colonne, dans lequel on allumait chaque soir une lampe. Enfin j'aperçois là-

1. Les églises bâties du IXe au XIIe siècle sont dites *églises romanes*, parce qu'elles ont conservé dans leur construction

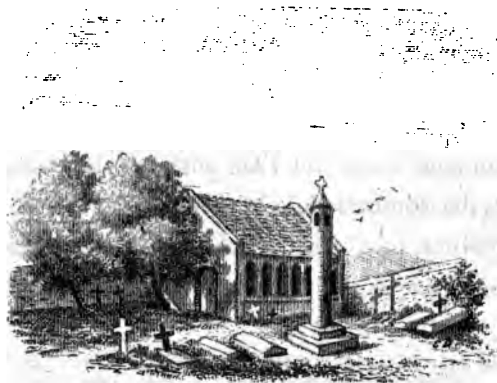


Fenêtre d'église romane.

certaines formes des anciens édifices romains. Leurs fenêtres, leurs voûtes sont arrondies en *plein ceintre*, c'est-à-dire en demi-cercle; tandis que les églises appelées *gothiques*, construites depuis la fin du XIIe siècle jusqu'au XVIe, ont les leurs pointues. — Avant le XIIe siècle, les fenêtres des églises n'avaient pas de vitres.

bas, au delà du petit mur, le fameux *orme* féodal.

Une réflexion, en passant. Cette église modeste a bien coûté une certaine somme pourtant. Qui l'a



L'ossuaire et la lanterne des morts.

payée ? — Le seigneur, bien sûr, a donné quelque chose ; mais cela n'eût point suffi. Il a fallu que les bonnes gens du village et des environs contribuassent pour leur part. On ne les a point forcés, je pense [1] ; ils ont donné. Les plus aisés, — je veux dire les moins misérables, — en retranchant sur leur vie de chaque jour, ont économisé quelques petites pièces d'argent, qu'ils sont allés porter à l'autel du saint ; les plus malheureux, eh bien, s'ils n'avaient

1. Dans certains lieux cependant, on imposait des tailles et des corvées pour la construction des églises.

ni un sou ni une gerbe, donnaient encore; ils donnaient leur temps et leurs sueurs. Ils ont travaillé pour rien à fouiller les fondations, à extraire et porter la pierre, à abattre le bois pour la charpente. Après le rude travail de la terre et la corvée forcée du seigneur, ils ont trouvé je ne sais où du courage pour cette corvée volontaire.

Ne serait-ce que pour avoir contribué à la bâtir de leurs deniers ou de leurs bras, ces bonnes gens s'imaginent volontiers que l'église est bien un peu à eux. Ils disent : « Notre clocher, nos cloches. » Ils disent que « la *maison de Dieu* est la maison de tout le monde. » — Mais c'est surtout la maison du prêtre. Là, il règne. — Au vieux temps des Romains, quand le christianisme s'établit en Gaule, et des villes, peu à peu, se répandit dans les campagnes, les prêtres, les évêques même venaient dans les villages. Dans une clairière des bois, ils rassemblaient les hommes des champs pour leur prêcher la religion nouvelle et leur ordonner d'oublier les anciens dieux. Le prêtre, alors, parlait beaucoup au peuple; lui-même était du peuple; et c'était le peuple qui *élisait*, choisissait ses évêques. Mais les choses sont bien changées. Les hommes d'Église, au moyen âge, s'élisent entre eux, sans le peuple. Riches et puissants, ils sont du côté des puissants. Le paysan les

vénère beaucoup; mais il ne leur parle guère. — C'est dimanche. La cloche tinte; elle appelle à l'église les hommes du village. Ils viennent, le plus proprement vêtus qu'ils peuvent. Il n'eût pas fait bon y manquer. Tous entrent. Mais à l'église aussi, comme partout, ils trouveront l'*inégalité*. Je vois le baron et la dame qui siègent orgueilleusement dans le chœur même ou tout auprès, dans le ***banc du château***, assis sur des coussins et richement habillés; leurs gens les entourent. Les paysans, eux, se tiennent debout dans la nef, loin de l'autel; les simples femmes s'agenouilleront sur les dalles. Là, immobiles et demi courbés, ils écoutent machinalement deux ou trois *clercs* [1], qui chantent on ne sait quoi en latin, dans la vieille langue des Romains que personne n'entend plus. Ils chantent sur un air monotone et traînant [2] qu'on dirait toujours le même, et seuls : la foule ne suit pas. Ecoutez une chose triste, que vous ne comprendrez pas bien, peut-être. Pendant tout le moyen âge [3] le peuple n'a point chanté. — Qu'une chanson de berger, en patois, ne s'élevât le soir, sur la lande, ou bien le son rustique d'une musette, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire;

1. Hommes d'église, prêtres, moines, chantres, etc.
2. Sans rhythme.
3. Jusqu'à la Réforme.

je parle de chanter ensemble, au lieu où tous sont réunis, à l'église : ce qui eût fait tant de bien, relevé un peu le cœur. Mais comment chanter ensemble, du cœur, avec élan, ce qu'on ne comprend pas [1]?

Notre village, vous ai-je dit, n'était pas alors une commune, non plus que les autres bourgades des environs. Ni maire [2], ni conseillers municipaux, ni rien qui y ressemblât; le seigneur et ses gens étant les seuls maîtres, les seules *autorités* du pays. Et c'est pourquoi, en visitant le village, nous n'avons pas aperçu de mairie... Nous n'avons pas vu d'école, non plus; car en ces temps-là il n'y avait d'écoles que dans les grandes villes et dans les monastères, pour les moines et les *clercs*. Les barons d'ailleurs, ni les moines, les maîtres de ce temps, ne se souciaient point qu'on apprît quelque chose aux petits enfants des serfs.

1. Dans les grandes cathédrales et les églises des abbayes, le *plain-chant*, entonné à l'unisson par un grand nombre de voix graves, souvent accompagné des sons de l'orgue, faisait un effet triste, mais solennel et majestueux; dans les petites églises de campagne, mal chanté par deux ou trois voix inhabiles, qui se perdaient dans le vide, le peuple ne s'y associant pas, il restait grêle, plat, mortellement ennuyeux, surtout pour des gens qui ne comprenaient pas les paroles des hymnes. Cela n'avait rien du chant véritable, vivant, qui sort du fond de l'âme.

2. Dans beaucoup de seigneuries il y avait bien autrefois ce qu'on appelait des *maires;* mais ceux-ci ne ressemblaient point aux maires d'aujourd'hui. Ils étaient simplement les paysans notables du village, serfs ou affranchis, mais toujours humblement soumis aux gens du château, souvent plus maltraités, plus foulés que les autres.

Qui eût pensé à eux ? Un paysan, c'était si peu de chose! Les nobles le regardaient d'en haut, avec mépris et dégoût, ce rustre, comme si c'eût été un être d'une autre espèce, une sorte de bête de somme faite pour labourer... et payer. Les mots dont on le nommait étaient devenus des injures : *manant*, qui veut dire *habitant; vilain* [1], qui signifie tout simplement homme de la *villa*, sera pris pour dire laid, vil, grossier. Le paysan, c'est un *va-nu-pieds*, un *homme de rien*, « une âme de cinq sous, dont cinq sous expieront le meurtre [2]. » Eux, les *gentilshommes*, il faut qu'on les appelle *monseigneur*, qu'on leur parle chapeau bas, courbé ; un peu plus, ils vous feraient mettre à genoux dans la poussière, quand ils passent à cheval sur le chemin. Tandis que le gentilhomme joignait toujours à son nom une foule de titres orgueilleux et toute la litanie des noms des terres qu'il possédait, tandis qu'il se faisait appeler « très haut et très puissant comte, baron ou chevalier, seigneur de tel, tel et tel endroit *et autres lieux*, » tandis qu'il avait son *blason*, sorte d'emblème ou de marque de sa *lignée* [3] qu'il faisait peindre sur son écu, affichait sur la porte de son

1. D'où *vilainie*.
2. Michelet. — C'était l'amende pour le meurtre d'un serf.
3. Famille, descendance.

château, dans l'église, partout : le pauvre et humble homme de labour avait à peine un nom. — Les paysans avaient les noms qu'on leur donnait au baptême (ce que nous appelons aujourd'hui les *prénoms*); c'étaient toujours à peu près les mêmes : Pierre, ou Simon, ou Jean, ou Guillaume, ou Jacques, — ce dernier, paraît-il, fort commun. Dans le village, plus de vingt personnes portaient le même nom. Et alors, comme il fallait bien pourtant les distinguer en parlant, on y ajoutait le plus souvent un surnom qui désignait, par exemple, leur taille, ou toute autre particularité de leur personne; ou bien le nom du lieu où ils étaient nés, de la ferme où ils travaillaient, du métier qu'ils faisaient. On disait : « le petit Pierre », ou « le grand Pierre »; « Jean le blond, Jean le noir; Jacques *le Fèvre* » — c'est-à-dire le forgeron; « Guillaume *le Tessier* », le tisserand [1]. — « Pierre est venu. » — Quel Pierre ? — « Le vieux Pierre du hameau de l'Orme; Pierre le garçon du moulin, — ou pour abréger Pierre de l'Orme, Pierre du Moulin [2]. Ces surnoms, donnés entre gens du même village, restaient dans la famille : comme on avait appelé le père, on continuait

1. En vieux français.
2. Plus tard écrits en un seul mot, et plus ou moins défigurés par la prononciation et l'écriture, qui changent avec le temps.

d'appeler les enfants. Ils sont devenus nos *noms de famille*, dont vous reconnaîtrez plus d'un, communs par nos campagnes. Simples noms, sans orgueil, qui ne disent que l'attache aux lieux de naissance et les souvenirs du travail; mais ils valent noblesse, s'ils rappellent à ceux qui les portent un héritage d'honnêteté et d'obscures vertus.

Mais dans ces temps-là le seigneur ne se donnait pas la peine de faire toutes ces distinctions. Il s'inquiétait peu de la parenté; il prenait pour être de même famille ceux qui demeuraient ensemble, parents ou simples compagnons, « mangeant à un pain et à un pot ». Bien mieux : pour les nobles d'alors, tous les paysans s'appelaient *Jacques*. « C'est le bonhomme Jacques, disent-ils, *Jacques Bonhomme*. » — Par *bonhomme*, ils veulent dire ici rustique et sans malice, un simple, un innocent, bon à corvées et à risées, bon à bafouer et à fouler, fait pour recevoir les coups de bâton, et qui, bien bâtonné, remerciera. Plus on le maltraite, plus il est humble et soumis. C'était, en vieux langage, un dicton de gentilshommes :

Oignez vilain, il vous poindra;
Poignez vilain, il vous oindra [1].

1. Caressez le vilain, il vous battra; battez le vilain, il vous caressera.

Cela veut dire qu'il rend le bien pour le mal et le mal pour le bien, qu'il est lâche et ingrat. C'est pour dire encore qu'il faut bien les tenir, ces Jacques, ces paysans, leur faire sentir rudement la servitude et les humilier ; qu'ils seraient dangereux seulement si l'on était bon pour eux. — Ils se trompaient, comme on le vit plus tard.

Presque tous les habitants du village sont cultivateurs; au moyen âge, les *métiers* — ce que nous appellerions aujourd'hui l'industrie — n'existent que dans les villes, excepté quelques industries rustiques, les mêmes qui s'exerçaient déjà dans les villas des Romains. Au détour de quelque rue étroite vous pourriez entendre comme autrefois dans certaine masure basse le bruit d'un métier de tisserand. Il fabrique de grossières étoffes; les femmes filent la laine et le lin, taillent et cousent les vêtements. Peut-être aussi, en un jour de soleil, nous verrions, assis sur un tronçon d'arbre, au seuil de sa cabane, un *vannier* tressant de grossières corbeilles, ou bien, devant la porte d'un cellier, un *tonnelier* battant les cercles d'un tonneau. A l'entrée du village est une petite hutte toute noire et enfumée, d'où sort le bruit clair d'un marteau sur l'enclume. Le soir, par la porte entr'ouverte, il s'en échappe des lueurs rouges et des éclairs subits de vive lumière : c'est la pet

du forgeron rustique, qui répare les socs, façonne des bêches et des faucilles, et ferre les chevaux des hommes d'armes. Le laboureur est rarement, le jour, dans sa cabane; il est aux champs, sur la lande,



Paysan au XIIe siècle.

ou bien à la corvée. La femme, pauvre petite femme de serf, bien humble et bien douce, garde la maison le plus qu'elle peut, soigne les enfants et prépare le repas. Lui, il est parti dès l'aube, emportant dans son sac une tranche de pain noir, une fiole de terre avec un peu de petit vin ou de cidre, plus souvent de vi-

naigre, dont il mêlera quelques gouttes à l'eau du ruisselet. A midi, assis au coin du champ, il fait son maigre repas; maigre lui-même et hâlé, sec, de bonne heure plié, avec ses cheveux coupés courts et



Paysanne au XIIe siècle.

sa barbe négligée, il a pauvre mine; et cependant il est nerveux et supporte la fatigue. Notre homme est bien mal vêtu; il a conservé à peu près les vêtements de son aïeul le laboureur gaulois : une tunique courte de laine, retenue à la taille par une ceinture de cuir, des braies de grosse toile ou de bure, voilà

le costume. Au temps rude, il jette par-dessus un manteau court, d'étoffe épaisse et grossière, pourvu d'un capuchon pointu qu'on peut ramener sur la tête ou rejeter en arrière. Il a une paire de gros souliers de cuir de bœuf, et pourtant le plus souvent il va nu-pieds, jambes nues. La femme porte une robe de laine à longues manches, un petit tablier, un manteau à capuchon qu'elle ramène sur sa tête quand il fait de la pluie... Point de linge; à peine des draps au lit, de grosse toile rude. Une chemise est une chose de luxe, que deux ou trois familles des plus aisées dans le village se permettent peut-être. Tout cela, c'est bien pauvre; et, avouons-le, c'est sale. La cabane, sombre et fumeuse, est malpropre, les vêtements aussi, et les corps... C'est que la propreté est un commencement de bien-être; pour laver, nettoyer, peigner, il faut le temps, il faut le courage de prendre soin de sa personne et de sa maison. Ces gens accablés se négligeaient, s'abandonnaient. Il en résultait des maladies. — Le moyen âge est l'époque des grandes maladies, des lèpres, des pestes. Hélas! triste enchaînement des maux! La guerre produit la servitude, la servitude engendre la misère, la misère la saleté, et la saleté les maladies. — Point de médecins, alors, dans les campagnes, ni dans les petites villes.

Sur cette lande où je vous ai conduits, j'ai voulu

vous montrer la caverne creusée dans le rocher, bien connue des bergers du pays, qui parfois viennent y chercher un abri contre l'orage. Un petit mur, ou plutôt un entassement inégal de grosses pierres rétrécit un peu l'entrée, et forme une sorte de chambre, noire, d'aspect sinistre. Ce trou, vous le savez, est appelé dans le pays *la Cave-à-la-Dame* [1]. Selon la tradition, aux temps anciens vivait là une vieille, mal vue des gens du village, et qu'on nommait *la sorcière*. Elle était, disait-on, tout entourée de mauvaises plantes, qu'elle arrachait, la nuit, dans les lieux déserts, dans les cimetières... On avait grand'peur d'elle! Les petits pâtres, les femmes se détournaient du sentier pour ne point passer devant la caverne. Pourtant, quand ils sont malades, tous y vont : il le faut bien. Ils y vont la nuit, en se cachant. « Si les prêtres allaient le savoir, qu'arriverait-il? » Les prêtres haïssent fort la sorcière. — La vieille est bien ignorante; pourtant, par tradition, elle connaît certaines herbes qui sont des poisons et en même temps des remèdes; elle a l'habitude de traiter les maladies de ce temps-là, toujours à peu près les

1. Ces sortes de cavernes, naturelles ou creusées, tout au moins agrandies par l'homme, sont très communes en certaines régions de la France. Ils portent dans nos campagnes les noms de *caves, trous, creux*, et des légendes de fées, de lutins et de sorcières y sont restées attachées.

... maladies que donnent la mauvaise nour-
... misère, la saleté. Elle les guérit, parfois.
... donne quelques sous; ceux qu'elle a guéris,
... reconnaissance, l'appellent la *bonne femme* ou
... *Dame* : de là le nom de *Cave-à-la-Dame*
... trou porte encore aujourd'hui. De là aussi ces
... usuels, qu'on appelle encore dans nos campa-
... *de bonne femme*. A demi oubliés main-
... compris, mal appliqués, ils font certaine-
... mal que de bien; et aujourd'hui qu'il y
... médecins, il serait ridicule d'y recourir.
... temps-là, il n'y en avait pas d'autres.
... travail le jour, nos paysans n'ont à
... une heure de trêve. — La brune
... reviennent des champs; la
... le repas du soir : la bouillie d'orge
... encore de *blé noir* [1]; un peu de
... noir [2], des racines, des châtaignes,

c...
n.
u...
to...
pr...
ge...
rés...
des...
triste...
servitu...
saleté, ...
alors, ...
Sur ce...

... appelé *blé noir* dans nos cam-
... de l'Orient, ainsi que son nom l'in-
... se répandit chez nous vers le
... premières croisades. Deux arbres de
... *châtaignier* et le *noyer*, inconnus aux
... alors très communs, surtout
... On faisait aussi une sorte de pain,
... avec les *faines*, qui sont les fruits

... guère que de pain de seigle,
... et lourd. Ils vendaient leur blé aux

peut-être des fruits du petit jardin. Le repas ne dure pas longtemps; on se range autour de l'âtre. Les enfants se serrent les uns contre les autres; le chat ronronne en regardant la flamme; une petite chandelle de résine, fichée par une branche fendue dans une fente du mur, mêle sa lueur fumeuse aux lueurs vacillantes de l'âtre. Puis la mère vient s'asseoir sur la pierre du foyer; elle file sa quenouille, et la *veillée* commence.

A quoi pensent-ils, ces gens-là? De quoi parlent-ils entre eux, le soir, quand la porte est fermée, et qu'ils sont réunis autour du feu de bourrée, en famille ou bien avec deux ou trois voisins? Il n'est pas difficile de le deviner. Ils parlent, comme c'est naturel, de leurs travaux et de leurs misères. Ils parlent de la saison, qui est bonne ou mauvaise aux récoltes, des labours qu'il faut faire, des dernières pluies qui ont gâté les blés, ou de la sécheresse qui brûle les foins. On dit que l'année sera encore bien rude pour le pauvre monde et qu'on aura grand'peine à vivre. Et puis, mais tout bas, on se plaint des gens du château, qui sont si durs. On maudit la corvée, et l'intendant [1] du baron, qui a augmenté encore les tailles, et les archers qui ont maltraité des femmes et des enfants; et le

1. Homme d'affaires, qui percevait les tailles, etc.

seigneur, qui l'autre jour à la chasse a ravagé tout un champ de blé. On parle de ce malheureux serf que les hommes d'armes ont emmené. Il est maintenant dans le cachot noir de la tour. Un petit berger a dit avoir entendu des gémissements, en passant au pied de la muraille. Lui porte-t-on à manger, au moins? — « Vous ne savez pas? Pierre, le grand Pierre du hameau des Chênes, est trépassé il y a trois jours. Il était de *main-morte*. Les gens du château sont venus prendre les meubles; ils les ont vendus devant la porte; c'était une pitié. La vieille mère, quand elle a vu emporter le lit, est tombée comme morte. La femme et les deux petits enfants sont allés je ne sais où. » — Chacun, sans le dire, pense en lui-même : « Autant peut nous en arriver demain, à nous autres. » — Et encore : « C'est donc possible, une chose comme celle-là? Ah! si un jour on pouvait le tenir, *lui*... » — *Lui*, la cause de tous les maux, il n'y a pas besoin de le nommer, tout le monde comprend. — Ils exagèrent peut-être. C'est bien possible, en effet; mais mettez-vous à leur place! « Servitude est tant haineuse, » disait un roi de ces temps-là [1]. Oui, c'est vrai, que la servitude engendre la haine [2]! — Ils n'étaient point injustes, pourtant, nos pauvres aïeux. Et quand il

1. Philippe le Bel.
2. La *fraternité* ne peut exister qu'avec la *liberté* et l'*égalité*.

leur arrivait d'avoir pour maître un homme droit, honnête, qui n'entendait pas qu'on pillât ni qu'on maltraitât ses paysans, si surtout il leur parlait, leur disait, en passant, un mot de bonté, ils l'appelaient *notre bon Seigneur;* ils l'adoraient. Tous seraient morts pour lui. Cent ans après, on en parlait encore.

Un autre entretien des longues soirées, ce sont les récits d'autrefois. Il y a là des vieilles gens qui racontent des histoires de leur jeune temps. Ils ont tant vu, tant souffert! Ils savent bien des choses. Souvent ce sont de terribles histoires, et vraies : des guerres, des massacres, des incendies, des famines affreuses, quand on mangeait des petits enfants et que les loups erraient par les villages. Puis l'histoire du méchant comte qui fit mourir sa femme de faim dans la tour noire; ou celle du paysan braconnier que les gens d'un baron chassèrent tout le jour à travers la forêt, avec chiens et cors, comme une bête fauve, et qui fut dévoré par la meute... Parfois encore ce sont des souvenirs de la croisade, les merveilles du pays d'Orient, Constantinople, Jérusalem : car eux aussi y étaient, comme les *gentilshommes* [1]. Du moins

1. Il alla aux croisades vingt fois plus d'hommes du peuple, soldats, serfs, paysans et ouvriers, que de gentilshommes. Les nobles ne sont pas les seuls *fils des croisés*, tant s'en faut!

leurs pères, leurs oncles y allèrent. Beaucoup de serfs y accompagnèrent fidèlement leur seigneur ; plus d'un sauva la vie à son maître. — Puis encore ce sont les souvenirs plus lointains et demi effacés des anciens dieux des champs et des bois ; les petits lutins, malins et familiers, qui se chauffent, la nuit, aux braises demi éteintes de l'âtre, les fées qu'on rencontre sur la lande. La *belle dame* de la fontaine a encore été vue, dit-on, sous les chênes, avec sa robe blanche. Elle est bonne, elle aime les pauvres gens ; quand une jeune fille la voit, cela lui porte bonheur, elle sera heureuse en ménage. Chaque année, les prêtres vont en grande cérémonie à la source et disent des paroles en latin pour l'empêcher de revenir ; mais elle revient tout de même. — Voilà ce qu'on raconte ; et tout le monde y croit. Mais le plus ordinairement leurs récits sont plutôt effrayants et lugubres ; le fond de l'âme de ces humbles serfs, si misérables et si foulés, c'est la tristesse et la peur. On leur a fait une peur atroce du *diable*. On leur a dit, à l'église, qu'il y a des diables partout, sur la lande, dans la forêt, jusque dans la maison, le jour même et bien plus encore la nuit. Dès que les dernières rougeurs du soir sont éteintes, que l'ombre enveloppe les champs et efface les sentiers, pas un ne se hasarderait à sortir seul ; s'ils ont besoin au

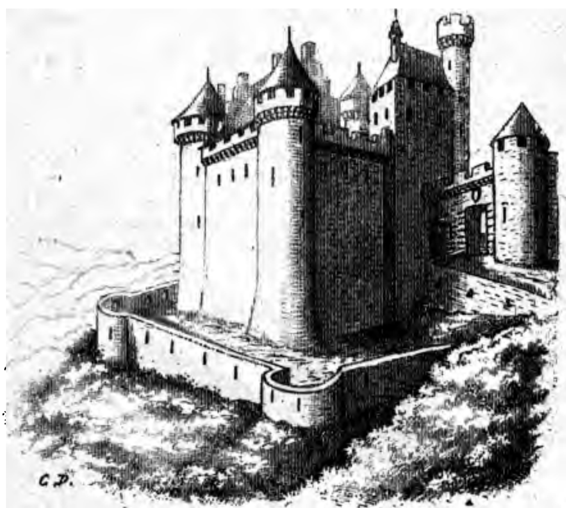
dehors ils vont plusieurs en bande, pour se rassurer. La femme, vers la brune, n'ose monter dans son grenier, de crainte de voir dans le coin noir une face grimaçante... — C'est pour tout de bon, allez, qu'ils ont peur; c'est bien fermement qu'ils croient à ces êtres maudits, rôdant par les ténèbres sous toutes sortes de formes hideuses. Et comment n'y pas croire? Partout dans les églises, aux portes, le long des murs, on les voit peints ou sculptés, horribles, velus, avec des griffes, des bouches dentues et grinçantes... Et ces naïves gens se disent : « Il faut bien qu'ils soient ainsi, puisque leur *portrait* est dans notre église. » Durant les longs offices en latin, ne sachant que faire, ils regardent ces figures monstrueuses; la nuit, ils en rêvent, et au matin ils croient les avoir vus réellement. — Et puis encore ils ont peur des *morts*... Les morts, mais ce sont nos pères, nos mères, nos amis, ceux qui nous aimaient et que nous avons aimés! En avoir peur, chose absurde et impie! Mais on leur a tant parlé, à ces simples d'esprit, de *jugement dernier* et d'*enfer*, d'*âmes gémissantes*, tant chanté de prières lugubres, que leur imagination est comme *hantée* de fantômes : je veux dire remplie d'idées sombres et de rêves effrayants. Ils croient que les morts *reviennent*, sortent de leurs tombeaux, la nuit, enveloppés de leurs linceuls, pour errer dans l'ombre et

glacer de frayeur les vivants. Pas un n'oserait, à cette heure noire de minuit, passer seulement le long du petit mur du cimetière, quand la *lanterne des morts* jette de pâles lueurs sur les tombes blanches. — C'est de tels récits, plus ou moins défigurés par le temps, que nous viennent les *contes de revenants*, effrayants et bizarres, qui pourtant nous font sourire, parce que nous n'y croyons plus. Mais on ne riait pas, alors ; on pleurait, plutôt. En pensant au père, au frère trépassé, qui était une de ces *âmes en peine*, peut-être, on avait pitié et on avait peur; et toutes ces idées sombres rendaient la vie triste et inquiète comme un mauvais rêve.

Un jour, le seigneur du pays s'avisa que son château était vieux déjà, incommode et pas assez bien fortifié ; il s'y trouvait mal logé et peu en sûreté. — C'était au temps des grandes guerres avec l'Angleterre, sous le règne de cet étourdi de Jean le Bon [1]. Des armées étrangères avaient envahi la France, et des bandes de brigands couraient la contrée, ravageant les campagnes ; quelquefois même ils prenaient et pillaient les châteaux qui étaient mal défendus. Le baron de ce temps-là était, du reste, un homme

1. 1351.

orgueilleux, ambitieux et violent. Il fit venir un maître maçon habile et de nombreux ouvriers, pour réparer et agrandir sa demeure et la rendre digne de lui. Tout d'abord on éleva de plus d'un étage les murailles, qu'il trouvait trop basses; puis, à la crête



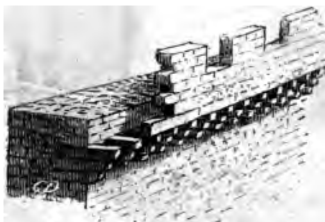
Le château au xive siècle.

des murs ainsi exhaussés, on construisit des *crénelages* [1], suivant la forme en usage à ce temps-là. Au

1. Créneaux. — La disposition de ces crénelages élevés vers le milieu du xive siècle et au xve siècle est très remarquable; et il faut la connaître, parce que vous aurez souvent occasion d'observer, aux vieux remparts, aux vieilles tours encore conservées des villes et des châteaux, des crénelages construits de la sorte. Vers le sommet de la muraille, on scel-

sommet de chaque tour, des créneaux semblablement disposés formèrent comme une fière couronne. Le donjon resta à peu près tel qu'il était; mais le baron, qui trouvait ces grandes salles froides et sombres, se fit construire dans la cour intérieure une habitation plus commode. C'est là que demeurèrent, depuis ce temps, les seigneurs qui lui succédèrent, avec leur

lait d'abord deux ou trois rangées superposées de longues et fortes pierres qui avançaient, débordaient à l'extérieur l'aplomb de la muraille. Ces pierres en saillie se nommaient des *corbeaux*. Entre chaque corbeau on laissait un petit intervalle. Puis, sur l'extrémité de ces corbeaux, on élevait un petit mur, le *parapet*, dans lequel, de distance en distance,



Créneaux du XIVe et du XVe siècle, avec corbeaux et mâchicoulis.

étaient pratiquées les ouvertures des créneaux, ainsi que je l'ai expliqué précédemment (page 82). De la sorte, le parapet, lui aussi, débordait la muraille; avançant sur le vide à la façon d'un balcon avec les *corbeaux* qui le portaient, il formait le long des remparts comme une grosse corniche saillante, dentelée de créneaux. Les espaces vides entre les corbeaux devenaient autant de *mâchicoulis*, de trous pour laisser tomber des pierres sur les ennemis qui se seraient approchés du pied de la muraille. Des crénelages semblables, disposés au sommet des tours, s'arrondissant au-dessous du toit, figuraient une sorte de couronne, ainsi qu'on peut le voir sur le dessin.

famille et leurs serviteurs; en cas de guerre seulement, ils se réfugiaient dans leur donjon. Ces grands travaux donnèrent au château belle mine; mais ils durent coûter fort cher. Le baron vida son trésor; ce n'était pas assez; il fut obligé d'emprunter de l'argent à un juif. Emprunter, c'est fort bien; mais il faut toujours arriver à payer. Les malheureux paysans, qui, au siècle précédent, sous des seigneurs moins durs, avaient eu quelque répit, un peu moins de misère, furent donc encore une fois et pendant des années surchargés, accablés de tailles et de corvées : hommes libres ou serfs, le seigneur n'y regardait guère, je vous assure. Il lui fallait payer son juif; et il ne voulait pas entendre autre chose.

Les agrandissements du château étaient à peine achevés que le baron dut partir en guerre contre les Anglais, comme les autres chevaliers du royaume, dans l'armée du roi Jean. Un mois après, on apprenait, au village, la terrible nouvelle : l'armée française avait été battue à Poitiers, le roi Jean et ses chevaliers étaient faits prisonniers; le baron en était aussi.

Au village, comme partout, grande fut la stupeur. Le roi pris! l'armée — une armée immense — battue; tous les nobles de France prisonniers des Anglais! Il semblait que ce jour-là il n'y eut plus de France.

Les pauvres gens se regardaient en disant : « Qu'allons-nous devenir ! » Ils croyaient voir par toutes les routes arriver les Anglais. — Vous savez ce qu'il advint. Les Anglais de leur victoire firent une bonne affaire : ils exigèrent pour la rançon du roi Jean et des seigneurs des sommes énormes, inouïes. La rançon du roi ruina les villes et les bourgeois ; la rançon des seigneurs ruina les campagnes et les paysans.

C'était l'hiver ; le temps était dur et la terre dépouillée, quand le baron revint au château, au petit pas de son cheval et suivi d'un seul écuyer[1], chercher l'argent de sa rançon, l'argent promis aux Anglais. Il avait juré : il n'y avait plus qu'à payer ; autrement, il lui aurait fallu retourner chez les Anglais, se remettre prisonnier. Et il l'aurait fait ; car ces hommes si durs, si impitoyables pour les vilains, avaient du moins cette manière de comprendre l'honneur. Donc il s'agissait de trouver la somme. — Or vous vous souvenez que c'est là un des quatre *cas* de la taille extraordinaire : le rachat du seigneur fait prisonnier. Mais les paysans étaient ruinés. N'importe ! Au premier mot qu'on en dit, le seigneur brusquement interrompt. « Arrangez-

1. Homme d'armes noble, qui accompagnait le chevalier à la guerre et portait son *écu*, c'est-à-dire son bouclier.

vous, dit-il à ses gens; faites ce que vous voudrez. Et vite! car j'ai juré aux Anglais d'apporter l'argent à la Noël. Il faut en trouver. De l'argent, entendez-vous? Qu'ai-je affaire de blé ou d'avoine? » — De l'argent! C'est justement ce que le paysan n'avait point. Et de vrai il n'avait rien du tout.

Voilà les hommes d'armes et sergents du baron lâchés par le village et les hameaux. *Il faut* qu'ils trouvent l'argent. Qu'ils soient impitoyables, sans merci... « Prenez, vendez tout plutôt! » avait dit le seigneur; lui-même, parfois, il venait avec eux. Ils prirent tout, *à tort ou à droit*, sans distinguer serfs ni hommes libres. Ils prirent tout : pas d'argent sans doute, mais la récolte, la nourriture de l'année pour le cultivateur, et jusqu'au blé de semence, l'espoir de l'année suivante. Ils le vendirent. Ce n'était pas assez; ils vendirent le bétail : bœufs de labour, veaux, vaches, les deux ou trois brebis, la chèvre; les instruments de travail même, la charrette, la ferraille [1]; les meubles encore : le coffre, le lit, la méchante table, le pot... Vendre? mais à qui? qui avait de l'argent, pour acheter? Tout cela dut être vendu pour rien. Puis ils s'imaginèrent que les rustres avaient de l'argent caché; et, pour le leur

1. La coutume ne défendait que la charrue.

faire donner, ils menaçaient, battaient, torturaient ces misérables; mieux encore, ils torturaient la femme, les enfants ou les jetaient dans le cachot de la tour, afin que le mari, le père donnât tout ce qu'il avait pour retirer les siens de leurs griffes; mais le malheureux n'avait plus rien. — Ce fut une désolation comme on n'en avait jamais vue : pour le moment, pillage, ruine et tortures; et, pour l'avenir, la famine. Beaucoup moururent, en effet, cet hiver-là, de froid, de faim, d'atroce misère. — Et avec tout cela le seigneur ne put compléter la somme : il lui fallut emprunter le reste.

La chose se passa de même dans les seigneuries voisines et à peu près partout. Les paysans étaient ruinés pour près d'un siècle, réduits à la plus grande misère. Autre malheur : l'affreuse guerre des Anglais, qui n'était pas finie; elle dura cent ans. D'immenses bandes de brigands, de vraies armées composées de toutes sortes de gens, nobles ou vilains, et de toute nations, Anglais surtout, mais tous pillards atroces, traversèrent la France en long et en large : on les appelait les *Grandes Compagnies*. Les historiens disent que, pendant des années et des années, ils allèrent fauchant le blé en herbe pour leurs chevaux, torturant et massacrant les paysans, *mangeant le pays*, incendiant les bourgs et les fermes, et pre-

nant tout ce qui restait. Qu'ils massacraient et incendiaient, on peut bien le croire; mais je ne vois pas trop ce qu'ils auraient bien pu prendre !

« Les paysans ne dormaient plus, raconte notre grand historien Michelet : ceux des bords de la Loire passaient la nuit dans les îles, ou dans des bateaux arrêtés au milieu du fleuve. En Picardie, les populations creusaient la terre et s'y réfugiaient. Le long de la Somme, on voyait encore au siècle dernier une trentaine de ces souterrains... C'étaient de longues allées de sept ou huit pieds de large, bordées de vingt ou trente chambres, avec puits au centre, pour avoir à la fois de l'air et de l'eau. Autour des puits, de grandes chambres pour les bestiaux. Le soin et la solidité qu'on remarque dans ces constructions indiquent assez que c'était une des demeures ordinaires de la triste population de ce temps. Les familles s'y entassaient à l'approche de l'ennemi. Les femmes, les enfants y restaient des semaines, des mois, pendant que les hommes allaient timidement au clocher, voir si les gens de guerre s'éloignaient de la campagne... »

Notre humble bourgade n'échappa pas plus que les autres à ces calamités. Trois mois après les scènes que je vous ai racontées, au moment où la terre prend sa première verdure, les troupes de pillards

arrivèrent dans le pays comme une bande de loups dévorants, insolents, cruels, terriblement nombreux. Ce fut une épouvante; tous les paysans de la vallée se sauvèrent dans les bois. Quelques-uns vinrent se tapir dans cette *cave* que vous voyez. Ceux du village et des hameaux voisins se réfugièrent au pied du château, dans les *liçes :* ils y restèrent trois jours et trois nuits durant, affamés, transis de froid et mourant de peur. Le seigneur, lui, se renferma dans son château avec ses hommes d'armes. Les pillards ne firent que passer; l'endroit n'était pas bon pour eux : il n'y avait rien à prendre. Au village, pas une âme... quelques chiens abandonnés, qui hurlaient, la nuit, par les rues désertes. Furieux de ne rien trouver, ces enragés mirent le feu aux toits de paille; plus de la moitié du village brûla. Ils partirent; d'autres revinrent. Sept ou huit fois, pendant cette guerre sans fin, des bandes armées traversèrent le pays, et à chaque fois nouveau pillage, nouvelles violences.

« *La faim fait sortir le loup du bois.* » La faim aussi, l'excès des misères, et l'injustice, et les mépris finirent par exaspérer les malheureux paysans. Toutes ces haines de la servitude, qu'ils avaient renfoncées dans leur cœur pendant si longtemps, éclatèrent en une grande colère. Le *bonhomme*, poussé à bout, devint

méchant. Les Jacques se révoltèrent. Laissant là leurs champs et leurs cabanes, ils se réunaissaient en grandes bandes et couraient par le pays comme ils avaient vu faire aux brigands, se faisaient brigands eux-mêmes. Par surprise ou par violence, ils s'emparaient des châteaux, égorgeaient les seigneurs et leurs gens, pillaient et incendiaient. Enfiévrés de haine noire et de vengeance, ils massacraient les femmes mêmes et jusqu'aux petits enfants, avec des cruautés atroces. Et, quand on leur demandait pourquoi ils faisaient ainsi, ils répondaient que c'était pour anéantir la race entière des nobles, qu'il n'en restât plus un seul [1] ...

Le seigneur de notre village, alors, dur et méprisant, était un des plus haïs. Les paysans de son domaine ne se gênaient pas pour le dire : n'ayant plus rien à perdre, il n'avaient rien à craindre. Ce n'était plus des plaintes qu'on entendait parmi eux, mais des menaces, sourdes encore, comme un grondement lointain d'orage. Trois ou quatre fois ils s'étaient assemblés secrètement, de nuit, sur la lande, en un lieu désert. Que s'était-il dit là ? Des malédictions, sans doute, et des projets de vengeance. Une vieille femme, qui avait vu ses enfants mourir de faim et de

1. Les serfs de certaines seigneuries qui n'avaient pas à se plaindre de leurs maîtres ne se révoltèrent pas; en plus d'un lieu même ils défendirent leurs seigneurs contre les bandes armées des Compagnies.

misère, demi folle et qu'on disait *sorcière*, semait des paroles de haine. C'est elle qui apprit à ceux du village que les gens des seigneuries voisines s'étaient armés et formés en bandes, qu'ils avaient brûlé des châteaux. Déjà ils arrivaient.

Quand nos paysans surent que les bandes révoltées approchaient, ils se dirent que le moment était venu. — Ils ne s'assemblèrent point à grands cris, ils ne sonnèrent point la *cloche de révolte,* comme faisaient les gens des communes. Ils se taisaient, ou bien ils parlaient bas. Seulement, le soir, l'homme emmanchait sa faux à l'envers [1], aiguisait sa hache sur la pierre et partait sans rien dire. Il s'en allait par les bois, marchait toute la nuit et finissait par rejoindre l'armée désordonnée des Jacques, qui grossissait toujours. Beaucoup disparurent ainsi du village et des hameaux voisins.

Mais un jour on les vit revenir; et avec eux toute une cohue furieuse et affamée de Jacques, pieds nus et en haillons, terribles comme des loups en temps de neige... Parmi eux, il y avait aussi quelques hommes d'armes, des archers, des brigands, — vrais loups-garous ceux-là, semblables aux *Wargs* d'autre-

1. Cela faisait une sorte de hallebarde ou de lance à large fer en croissant, piquante de la pointe et tranchante d'un côté.

fois, — bien armés et habitués à la guerre, qui les commandaient. A leur arrivée, les paysans qui étaient restés au village et par la campagne se réunirent à eux; puis tous ensemble se ruèrent contre le château.

Le baron n'aurait jamais cru à tant d'audace! Il lui fallait se renfermer dans sa forteresse. Du haut de ses tours, il pouvait reconnaître plusieurs de ses hommes d'armes parmi ses ennemis. Et quant à ceux qui étaient restés avec lui, n'y en avait-il pas plus d'un qui n'eût pas mieux demandé, peut-être, que d'ouvrir le château aux assaillants? Eux aussi étaient du peuple. Le seigneur avait raison d'être inquiet : des châteaux avaient été pris de la sorte.

Dès le premier jour, les révoltés réussirent à faire une grande brèche aux murs de la basse-cour, entrèrent et s'y établirent, nombreux, déterminés. On les voyait riant d'un mauvais rire et montrant le poing aux créneaux. Pour commencer, ils brûlèrent les bâtiments de la basse-cour, les écuries, la grange du seigneur. Puis à la lueur des flammes, apportant de la terre, des fascines, des pierres, ils commencèrent à combler le fossé du château devant la porte. Plusieurs périrent, tués par les flèches que leurs lançaient les archers du seigneur, à travers les meurtrières des tours. Mais ils étaient tant, que cela ne s'apercevait point; l'ouvrage avançait toujours. Ils entouraient le

château de toute part; celui qui aurait voulu sortir eût été massacré sur l'heure.

Cependant cette nuit-là même le baron trouva moyen d'envoyer un messager demander du secours aux seigneurs voisins. On fit sortir ce messager à la faveur des ténèbres, sans doute par une petite porte secrète, ou bien peut-être par le long souterrain dont personne, excepté le baron, ne connaissait l'issue. Mais les autres seigneurs aussi étaient attaqués ou avaient peur de l'être; ils songeaient à se défendre eux-mêmes. Le messager fut trois jours sans revenir.

Les Jacques tenaient toujours le château assiégé; mais ils ne pouvaient rien contre ces hautes murailles. Ils enrageaient de ne pas être plus avancés que le premier jour. Et déjà cette troupe nombreuse commençait à ne plus trouver dans le pays de quoi manger. Ils voulurent en finir. Ils prirent un gros et long tronc d'arbre; une cinquantaine des plus vigoureux, réunis en double file, le portèrent sur leurs bras. Puis avançant sur le fossé comblé, malgré les flèches et les pierres, ils commencèrent à heurter de chocs furieux contre les portes du château. Le *pont-levis*, étant relevé, fermait l'entrée et faisait comme une seconde porte devant la porte; il fut mis en pièces. La porte elle-même, les lourds *vantaux* de chêne avec leurs grosses barres, leurs gonds de fer, bien barri-

cadés par derrière de fortes pièces de bois, commençaient à s'ébranler. Mais la nuit venait, beaucoup de paysans avaient été tués, et la porte ne cédait point. Brisés de fatigue, ils laissent tomber là leur tronc d'arbre, se disant qu'on achèverait la besogne le lendemain au jour.

La basse-cour était pleine d'une foule noire et confuse. Des archers veillaient autour des feux demi éteints; les paysans, pour la plupart assoupis, étaient étendus pêle-mêle sur le sol. Vers minuit, sur la petite tourelle du *guet,* à l'angle du donjon, on vit une flamme apparaître, grandir au vent et briller haute et claire. Les Jacques crurent que c'était le feu qui prenait aux toitures du château. Et déjà ils poussaient des cris de joie. Mais des vieux *routiers* [1] qu'ils avaient avec eux comprirent autrement la chose. C'était un signal. Un secours, peut-être, était attendu au château. Deux ou trois des chefs montèrent sur une roche élevée et regardèrent au loin dans la campagne. Nulle lumière ne brillait sur les hauteurs; dans la vallée, nul bruit; la nuit était claire et paisible, comme si les hommes n'eussent eu qu'à dormir en paix.

Ils pensèrent cependant qu'il fallait se hâter. Ils

1. Soldats ou brigands des Compagnies.

secouèrent leurs gens engourdis; et, dès les premières lueurs de l'aube, on recommença l'attaque en grand tumulte. La grosse pièce de bois heurtait à coups répétés; les gens du château, par les créneaux et les mâchicoulis, jetaient de grosses pierres, des pièces de bois. Des paysans étaient assommés; mais d'autres prenaient aussitôt leur place. La porte allait céder... Tout à coup de grands cris, une violente poussée, au milieu de cette foule en délire... Par les brèches de la muraille une troupe d'hommes d'armes se précipitait dans la basse-cour et se jetait, par derrière, sur les assaillants; en même temps, de la porte extérieure s'élançait une autre troupe d'hommes à cheval, la lance en main. C'étaient des seigneurs du voisinage qui venaient, avec leurs gens, au secours du baron. Les paysans étaient bien dix fois plus nombreux que les deux troupes réunies; mais ils étaient mal armés, et surtout ils ne savaient pas mieux se battre qu'ils ne savaient se garder. Ils prirent frayeur, ils reculèrent en grand désordre. Alors on vit la porte du château s'ouvrir; le baron avec une trentaine d'hommes d'armes en sortirent et se jetèrent à leur tour dans la mêlée. Il y eut un moment de combat; puis ce fut une déroute, une affreuse boucherie [1]. Dans leur frayeur, les malheureux Jac-

1. Voir au frontispice.

ques ne savaient plus par où s'enfuir; ils s'embarrassaient et se blessaient les uns les autres. Les cavaliers les foulaient aux pieds de leurs chevaux, les embrochaient de leurs lances, ou les taillaient à grands coups de hache. Plus de deux cents restèrent morts sur le terrain; les autres prirent la fuite de tous les côtés. Il y en eut qui s'échappèrent vers le village, croyant pouvoir se cacher dans les maisons. Une cinquantaine, poursuivis par les gens du seigneur, se réfugièrent dans l'église, déjà pleine de femmes et d'enfants qui pleuraient, se jetaient à genoux, criaient miséricorde!... Les hommes d'armes, furieux, mirent le feu à l'église. Beaucoup de ces malheureux périrent dans les flammes; ceux qui purent s'échapper se dispersèrent dans les bois.

Partout il en arriva de même. Les bandes désordonnées des Jacques avaient eu d'abord quelques succès; ils prirent même des villes. Un moment on crut que les bourgeois des villes allaient se mettre avec eux. Mais leurs cruautés firent horreur à tous; les gens des communes les abandonnèrent. Les nobles se réunirent, tombèrent dessus, les taillèrent en pièces. A leur tour les seigneurs avaient soif de vengeance et de représailles. Ils pensaient à leurs châteaux pillés, aux nobles dames maltraitées, aux enfants massacrés. Puis d'avoir été battus, eux, les hauts et puissants

barons, les fiers chevaliers, battus, et par qui ? par des rustres, par des vilains aux mains calleuses, aux pieds nus, qu'ils étaient habitués à regarder comme des chiens, pensez, quelle honte ! Ils avaient eu peur : cela les rendait implacables. Les nobles se mirent à tout tuer et ravager par les campagnes, hachant, assommant, pendant les malheureux paysans, exterminant à tue-tête, sans s'informer qui avait pris part ou non à la révolte, brûlant les villages et les petites villes qui se trouvaient sur leur chemin. Cela dura près d'un mois. — « Il n'y avait pas besoin que les Anglais vinssent pour la destruction du royaume, écrivait un historien de ce temps ; ils n'auraient jamais pu faire autant de mal au pays qu'en firent les nobles de France. » — Ajoutons : ils firent dix fois pis que les Jacques n'avaient fait. On eût dit qu'à leur tour ils eussent voulu exterminer toute la race des vilains, qu'il n'en restât pas un seul... Mais, s'il n'y a plus de paysans, qui labourera la terre ? Et qui payera les tailles ? Cette idée les arrêta. Et de fait, en ravageant les campagnes, en tuant les laboureurs, c'était leur propre avoir qu'ils détruisaient.

Ah ! le cœur manque à raconter tant de misères et tant de ruines. Il le fallait, pourtant. Et ce n'est pas fini. La révolte est finie pour cette fois ; et les représailles, plus sanglantes que la révolte. Mais la haine

est restée au fond des cœurs. Et dans le malheureux pays sont restés deux fléaux, les brigands, les Anglais. Eloignés pour quelques années par le vaillant Duguesclin, bientôt ils reviennent. Les Anglais étaient encore les pires; partout où ils passaient, la guerre devenait une guerre de sauvages; meurtres de paysans désarmés, pillage des campagnes, incendie des villages... le pays devenait un désert. Mais ce n'étaient pas les Anglais seulement qui *mangeaient* le pays, et les Bourguignons, leurs alliés. Les gens de guerre français, hélas! eux aussi allaient à la proie[1], mettaient la main sur tout ce qu'ils trouvaient. Dans ce temps-là, *soldat* et *brigand*, c'était la même chose. Ils disaient, pour leur excuse, qu'ils n'étaient ni payés ni nourris, qu'il leur fallait pourtant bien vivre... Lahire, un des chefs de l'armée française, le brave Lahire, qui défendit Orléans avec Jeanne Darc, — celui dont le nom est sur les cartes à jouer, — disait plaisamment : « Si le bon Dieu se faisait homme d'armes, il ne pourrait pas s'empêcher d'être pillard! » Lui-même, Lahire, l'était fort... Avec tout cela il fallait pourtant payer les dépenses de la guerre, les soldats, les chevaux, les armes. Cela coûte, la guerre. Les seigneurs et le roi accablaient

1. Comme les seigneurs brigands du XIIe siècle.

de tailles les paysans déjà ruinés; ils leur prenaient jusqu'à leur dernière gerbe, et disaient qu'ils ne pouvaient pas faire autrement [1]. Les pauvres gens, réduits à manger l'herbe comme les bêtes, mouraient par milliers de misère et de maladie. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils ne mourussent pas tous.

La campagne était presque déserte [2]; les champs restaient sans culture. Naturellement, il en résulta des famines et des pestes : c'est l'achève-tout, qui ne manque jamais après ces grands désastres. Les loups, comme autrefois, revenaient par grandes bandes dans les villages; ils déterraient les morts dans les cimetières et dévoraient des enfants.

Le village, à demi dépeuplé, offrait en ce temps-là un aspect de désolation. Toujours dans les transes, nos malheureux compatriotes avaient à peine le courage de rebâtir leurs chaumines, trois ou quatre fois incendiées par les brigands. On voyait, çà et là, des masures vides, au toit effondré; des murs calcinés et des poutres noircies. Quand il y eut quelques années plus tranquilles [3], on en profita pour réparer tant bien que mal l'église brûlée lors de la *Jacquerie*. —

1. C'était vrai en ce moment.
2. Un historien du temps de Charles VI dit qu'il ne restait pas une maison debout hors des villes. C'était exagéré peut-être. Mais certainement la ruine était universelle.
3. Sous le règne de Charles V.

Mais nos paysans n'étaient plus, comme autrefois, naïvement portés de cœur pour leur église. Le son des cloches ne les réjouissait plus. Ils avaient vu bien des choses. Dans ce temps de misère, quand tous, le roi même, étaient ruinés, quand les gens du peuple mouraient de faim, seuls les prêtres étaient riches, immensément riches, et ne payaient point. On voyait cela; et, quand les barons et les brigands avaient foulé aux pieds les paysans sans défense, qu'avait fait pour eux l'Eglise? Rien. Voilà ce qu'on se disait. — Ils allaient sombres, taciturnes, gardant au cœur leur haine et ruminant en eux-mêmes je ne sais quelles pensées troubles. « Les saints, en qui nous avions foi, ne nous ont point sauvés. Dieu nous abandonne... » On en voyait qui jetaient pelle et pioche et se disaient entre eux : « Fuyons aux bois avec les bêtes : laissons là femmes et enfants... Faisons le pis que nous pourrons. » Plusieurs, en cet excès de maux, affolés de désespoir, se *donnaient au diable*, disant « que peut-être le diable serait moins impitoyable pour eux que le dieu des prêtres... » — Le diable, vous savez, avait toujours une place dans les imaginations des gens de ce temps-là. — Ecoutez.

On raconte qu'à certains soirs d'été, quand la nuit était tombée, les habitants des cabanes du village et des environs entendaient frapper au volet trois petits

coups. Alors la porte s'ouvrait doucement, et deux ou trois personnes sortaient sans bruit, glissant le long des maisons comme des ombres. A la sortie du village ils se rencontraient avec d'autres gens des maisons voisines; puis ils s'en allaient en petits groupes, par les sentiers. Ils marchaient longtemps, à travers bois et landes. Où allaient-ils? On disait : au *sabbat*. — C'était sur cette lande où nous sommes; un lieu désert, alors, même le jour, entouré de halliers sauvages. Quand ils arrivaient, la lune était levée; de grands feux étaient allumés. La réunion était nombreuse; on y venait de cinq ou six lieues à la ronde, hommes, femmes et enfants. Là, disait-on, des sorcières leur faisaient adorer le diable, sous la forme d'un grand vilain bouc noir — un homme, ou tout simplement un tronc d'arbre, revêtu d'une peau de bouc — ou bien encore d'un chat noir. On se prosternait avec toutes sortes de cérémonies grotesques, en dérision des *hommages* rendus aux seigneurs et des rites religieux de l'Eglise. Puis, à la lueur des flammes, on s'asseyait par groupes sur la lande, familles par familles, et l'on faisait un banquet rustique; chacun avait apporté des parts, et les sorcières distribuaient. Enfin, après le repas, tous se levaient et dansaient en une immense ronde, tournoyante et furieuse. —

A ces choses, qui étaient vraies, des bonnes gens crédules et effrayés en ajoutaient bien d'autres, des choses absurdes et impossibles. Ainsi, ils prétendaient, par exemple, que les sorcières ***venaient au sabbat par les airs***, à cheval sur un grand balai; que les animaux y parlaient; qu'on y mangeait des crapauds et des vipères, — d'autres disaient des petits enfants en hachis!... et mille contes tout aussi fous. On avait grand'peur! Dans les nuits de tempête, quand les gros nuages couraient par le ciel et que le vent hurlait à travers les bois, les enfants épouvantés croyaient entendre ***dans l'air*** les cris des sorciers se rendant au sabbat. Ou bien on écoutait des sons de cor lointains, faibles et tristes par les bois sombres... — Il reste encore, dans nos campagnes, quelques traces de ces frayeurs, dans nos contes des veillées, où il est parfois question de ***sabbats***, de chats noirs qui dansent, de feux allumés, la nuit, aux endroits déserts. Ce qu'il y a de vrai dans ces souvenirs, je vais vous le dire. C'est que les repas en commun et les danses des ***sabbats*** étaient les restes d'anciennes fêtes païennes en l'honneur de la lune et des divinités des champs. Quand le christianisme s'établit en Gaule, les prêtres, naturellement, défendirent ces réunions. Mais nos paysans tenaient fort, vous ai-je dit, à leurs vieilles croyances et à leurs

vieilles habitudes; beaucoup y venaient, malgré les prêtres. Seulement ceux qui y allaient se cachaient; n'osant plus les célébrer de jour, ils les célébraient la nuit, en grand mystère. Cela dura pendant tout le moyen âge. Or l'Eglise avait déclaré que les anciens dieux païens étaient des mauvais esprits, des *démons*... Et voilà comment il se fit que la *fête en l'honneur des anciens dieux* se trouva être devenue une *fête en l'honneur des démons :* la fête du diable! — Et quand les paysans se dégoûtaient de leur église, d'autant plus ils tenaient à leurs fêtes sauvages de la nuit, où du moins ils se sentaient libres. C'était défendu : raison de plus pour y aller. C'était déjà un commencement de révolte. Là, on pouvait décharger son cœur, maudire en commun le baron impitoyable, le méchant moine sans cœur, faire des projets de vengeance. Et, en effet, c'est à l'une de ces réunions nocturnes que nous avons vu les habitants du village se concerter et prendre la résolution de faire la guerre à leur seigneur.

•

Comme en l'an mil, il semblait qu'il n'y eût plus qu'à mourir. Une femme, une jeune fille sauva la France. Vous savez tous cette belle histoire. C'était une paysanne, une simple fille des champs, une fille de Jacques, cette brave Jeanne qui vint au

secours d'Orléans[1]. Pensive au *Bois Chenu*, sous l'*arbre des fées*, elle songeait aux misères de la France; elle écoutait en elle-même des *voix* de salut, elle rêvait des visions de délivrance[2]. Mais elle ne se contenta pas de rêver : elle agit. Quand une femme se jetait dans la bataille, quel homme eût osé reculer? Elle rendit à tous le courage et l'espoir. On vit que ces terribles Anglais pouvaient être vaincus. Ce qui nous avait manqué jusque-là, c'était d'être unis. Chacun aimait sa province, son petit coin de terre : on était Gascon, ou Normand, ou Bourguignon... Elle, cette bonne fille du peuple, aima la grande patrie, la France, et la fit aimer. Après elle, nous fûmes *Français*. — On se réunit, on fit un effort immense. Non seulement les hommes d'armes, les nobles, mais les paysans aussi s'en mêlèrent; les Anglais furent, comme elle l'avait dit, « boutés hors », chassés de France. La *Grande Guerre* était finie.

1. Son père, justement, se nommait Jacques.

2. Les visions de Jeanne Darc n'avait rien de bien extraordinaire; en ces temps-là tout le monde en avait. Les âmes troubles, agitées de vaines frayeurs ou de mauvaises haines, se sentaient poursuivies de rêves sinistres, voyaient — croyaient voir — des diables, des sabbats, toutes sortes de fantômes; elle, simple et droite nature, avait des visions pures et lumineuses comme son âme, des visions d'anges et de saintes, entendait — croyait entendre — des *voix* consolantes qui lui parlaient de la patrie.

Avec le temps, les maux que la guerre avait faits se guérirent. Partout les laboureurs se mirent à relever leurs maisons, à ensemencer leurs terres, tailler leurs vignes, bêcher leurs jardinets. Notre village aussi peu à peu se rebâtit, se repeupla. Plusieurs vilains qui avaient disparu pendant les derniers désastres rentrèrent dans nos campagnes, et on ne leur demanda pas trop d'où ils venaient.

Pour finir, laissez-moi vous raconter une historiette du pays. Le roi [1], en ce temps-là, avait ordonné que chaque *paroisse* [2] choisît parmi ses gens un homme qui s'habillerait et s'équiperait à ses frais, et s'exercerait tous les dimanches à tirer de l'arc, afin d'être prêt à venir à l'armée royale dès qu'il serait appelé. En compensation, cet homme devait être *franc*, c'est-à-dire exempt de taille et de tout impôt : c'est pourquoi il était appelé *franc-archer*. C'était chose nouvelle; ou du moins elle parut nouvelle, et très drôle... « Ah ! des *Jacques* en habits de soldats! Le roi qui veut une armée de vilains! » Les nobles rirent beaucoup ; on en fit des chansons. Quand l'ordre arriva au village, le seigneur d'alors et ses gens se promirent de bien se divertir aux dépens du

1. Charles VII (1448).
2. Village, ou quartier d'une ville.

pauvre diable de vilain, quand il ferait « ses premières armes » contre un tronc d'arbre ou un poteau. Comme il serait gauche et maladroit ! Quelles huées et quelles risées ! Comme on se *gausserait* [1] du bonhomme !

Un dimanche donc, à l'heure de vêpres, — c'est-à-dire dans l'après-midi, — les paysans descendirent en foule dans une grande prairie au bord de la rivière ; là était planté, pour but, un poteau. Le seigneur, aussi, vint avec tous ses gens, hommes d'armes et valets, la dame châtelaine avec ses enfants, son page espiègle et son chapelain, pour juger les coups, disaient-ils, tous de bonne humeur et s'apprêtant à rire. Or nos vilains, bien avisés, avaient *élu* entre eux un certain bouvier d'un hameau voisin, depuis peu de temps revenu au pays ; plus de dix ans il avait été absent, on le croyait mort. Point : pendant ce temps, il avait suivi les *compagnies* françaises et fait la guerre contre les Anglais, comme beaucoup d'autres paysans [2]. C'était un homme de moyenne taille, plutôt petit, noiraud de visage, mince et sec, nerveux. On rit beaucoup quand on le vit arriver avec son arc, nu-tête, nu-pieds, en haillons de la-

1. Moquerait; vieux mot du temps.
2. Le roi recommandait de choisir de préférence des gens qui avaient fait la guerre ; il y en avait beaucoup.

bour (on n'avait pas encore eu le temps de lui faire son costume d'archer). On rit, quand on le vit saluer humblement, gauchement, en courbant bien bas l'échine, le seigneur et la dame, et son chapelain. Enfin l'homme se place à distance raisonnable du but. Il prend son arc, vise et envoie sa flèche se planter, raide et droite, au milieu du poteau; puis, sans changer de place ni quitter de l'œil son but, d'une seconde flèche lancée il fend en deux la première! Alors, voulant montrer sa vigueur, il détache de son arc la corde, qui était très forte, et, d'une violente saccade, il la rompt entre ses mains. Une immense acclamation s'éleva dans la foule des paysans : des cris de joie à faire crouler le ciel, comme on dit. C'était pour eux la fête; ils le sentaient bien. Le seigneur ne riait plus. « Qu'est ceci ? » dit-il. Le chapelain, qui était un homme sensé, répondit : « Monseigneur, c'est un grand signe ! »

Un grand signe, en effet, et qui devait leur donner à penser. Réfléchissez : si les vilains, désormais, sont armés, les nobles et leurs gens ne seront donc plus les seuls hommes de guerre ? Les paysans pourraient donc, en cas de besoin, se défendre ? Autre invention du diable : le canon! une machine terrible, un monstre de fer et de feu, qui à grand fracas fait crouler les murailles. Qui faisait, autrefois, la puis-

sance d'un seigneur? Je vous l'ai dit : son bon château, sa forteresse presque imprenable. Maintenant qu'il suffit de cinq ou six coups de canon pour abattre une tour, le château ne sert plus de rien comme défense : c'est une maison, et voilà tout. Et de même un boulet de canon, ou une balle d'***arquebuse***[1] perce aussi bien la brillante armure de fer d'un chevalier que la simple tunique d'un soldat; dans la bataille, désormais, noble ou vilain, un homme vaut un homme. — C'est pourquoi dès qu'il y eut des armées formées de gens du peuple, dès que les armes à feu furent inventées, les beaux temps des seigneurs étaient passés : le ***moyen âge*** était fini.

1. Fusil ancien.



SIXIÈME SOIRÉE

CHEZ LE PÈRE DELORME

Une fable. — Le roi bonhomme et le roi chevalier. — L'église neuve. — Les danses sous l'ormeau et les feux de la Saint-Jean. — Misère. — Les loups. — Révolution au village. — Bonnets bleus et Sabotiers.

« Au temps jadis, les loups des forêts étaient dans l'habitude de manger les moutons.

« — Pauvres moutons, dit l'homme, venez avec « moi; je vous protégerai contre ces méchants loups! »

« Il les conduit dans un pré fermé de barrières; avec ses armes, avec ses gros dogues qui montrent les dents, il met en fuite les bêtes féroces et les écarte du troupeau.

« Depuis ce jour-là, les loups ne mangèrent plus les moutons; ce fut le berger qui les mangea. »

Cette fable, c'est en trois mots l'histoire des seigneurs, des paysans et du roi. Les loups, vous entendez bien, ce sont les seigneurs, barons et abbés, qui *mangent* les vilains. Mais voici le roi, qui n'entend pas cela. Il va protéger, défendre ces pauvres gens... Et c'est pour les *manger* lui-même!

Ce changement ne se fit pas en un seul jour, ni par un seul roi. Cela avait commencé de bonne heure; les rois, les uns après les autres, y travaillèrent pendant des siècles [1].

D'abord il faut bien savoir que les rois, aux anciens temps, aux temps de Hugues Capet par exemple et de son fils Robert [2] ou de Louis le Gros, n'étaient pas de bien grands personnages. Ils prétendaient commander, mais on ne leur obéissait guère. Ils se disaient les *suzerains*, c'est-à-dire à peu près les *seigneurs des seigneurs;* mais en réalité les seigneurs étaient plus puissants, plus forts que le roi, et faisaient ce qu'ils voulaient. Ils se soutenaient entre eux. Mais le peuple était pour le roi. — Que dit le

1. Depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIIe, de Louis le Gros jusqu'à Louis-le-Grand.
2. XIe siècle.

roi? Il dit qu'il n'entend pas qu'on ravage les campagnes, qu'on pille les marchands ni les voyageurs, que les seigneurs se fassent la guerre les uns aux autres en dévastant le pays. Voilà ce qu'il dit; et autant qu'il le peut, il fait comme il dit. Si un seigneur se met à vivre en ***brigand***, comme autrefois, le roi lui-même, avec ses soldats, va le combattre, le prendre dans son château; il le juge et le punit. S'il ne fait pas la paix partout, c'est qu'il ne le peut pas encore. La royauté est comme un jeune enfant : mais patience! Elle grandira. — Un peu plus tard, autre chose, une chose toute nouvelle [1] : « Si quelqu'un, noble, homme libre ou serf, a été maltraité par son seigneur, si on lui a fait quelque tort ou si on l'a condamné injustement, qu'il vienne se plaindre au roi : le roi lui fera justice. » — Le roi, bien entendu, ne peut pas être partout; mais il envoie au loin des juges qui le représentent, et qui feront bonne justice en son nom. — Voilà ce que dit le roi [2].

Grand émoi, vous comprenez, parmi les populations. Il y a donc quelqu'un pour défendre le malheureux serf, le paysan, le petit ouvrier, maltraités, pillés, injustement condamnés et mis en prison par le baron? — « Oui, bonnes gens, il y a quel-

1. Philippe-Auguste.
2. Philippe-Auguste, Louis IX.

qu'un; et ce quelqu'un c'est le roi de France! » Défense aux loups de manger les moutons! — Le roi, disais-je, ne pouvait pas être partout, ni les juges du roi non plus; et les seigneurs étaient si puissants encore, en ce temps, que bien souvent ils empêchaient les juges de juger. Neuf fois sur dix le triste paysan était mangé tout de même. Le baron se moquait du juge; il prenait, à tort ou à droit, ce qu'il voulait au malheureux serf, le maltraitait, le ruinait, le mettait dans la tour ou l'accrochait au gibet, suivant sa fantaisie, comme s'il n'y avait eu ni roi ni juges du roi. Mais enfin le roi faisait justice quand il savait et quand il pouvait. En sorte que, s'il leur arrivait quelque avanie, pillage ou injustice de la part de leur seigneur, les simples gens se disaient: « Ah! si le roi savait! »

Autant qu'il le peut, le roi empêche les seigneurs barons ou les seigneurs moines de prendre aux paysans au delà de leurs droits, — c'était déjà bien assez, leurs droits! — Il les empêche d'augmenter à volonté les tailles et les corvées; même il fait son possible pour les faire diminuer, et elles diminuent en effet[1]. Mais... voici qu'en même temps il impose à son tour, aux gens des campagnes comme aux gens des

1. Philippe le Bel et ses successeurs.

villes, des tailles et toutes sortes d'impôts et de corvées pour lui-même. — Ah! c'est le berger qui commence à tondre, tout au moins, ses moutons, en attendant qu'il les mange!

« Comment, direz-vous, cela se fit-il? Et sous quel prétexte? » — Il y avait un prétexte tout trouvé.

Vous vous souvenez que les seigneurs avaient le droit de *lever* une *taille extraordinaire* dans quatre cas; et l'un de ces cas, c'était lorsqu'ils allaient à la croisade. Le roi, attendu qu'il est le seigneur des seigneurs, prétend que lui aussi il a le droit de lever sur tous ses *sujets*, gens des villes ou des campagnes, la *taille extraordinaire*. Seulement on change un tout petit mot : à la place de *croisade*, on dit *guerre*. Le roi se fera payer l'impôt chaque fois qu'il y aura guerre. Or, en ces temps-là, il y avait toujours une guerre, grande ou petite, d'un côté ou de l'autre. Donc l'impôt deviendra *perpétuel*. Désormais c'est pour toujours. Il y avait la taille et la corvée du baron; maintenant il y aura en plus la taille du roi, la corvée du roi, puis toutes sortes d'impôts sous cent noms et sous cent formes. Et soyez sûrs qu'ils iront toujours en augmentant.

Hélas! pauvre Jacques Bonhomme, voilà ce que t'a valu ton défenseur, ton bon ami, en qui tu espé-

rais. Tu paieras au seigneur tout de même [1], et par surcroît au seigneur roi.

Ce qui avait fait le malheur du peuple autrefois, c'était la puissance des seigneurs. Maintenant cette puissance va toujours aller en diminuant. Qui en profitera? Le peuple? — Non, le roi.

Le premier roi *absolu* [2] fut Louis XI; ce méchant homme fut un grand roi : j'entends un roi habile et fort. Il fit du mal et du bien : le bien fut de diminuer la puissance des grands seigneurs et de rendre la France plus unie. Ne perdez pas votre peine à lui en être reconnaissants; ce n'était pas pour la France qu'il fit cela; c'était pour lui-même, afin de satisfaire son ambition d'être seul maître... Pour arriver là, il guerroya toute sa vie. Mais quand il fut mort et que la paix se fit, le peuple respira, le pauvre peuple des campagnes [3].

Il y a plaisir à rendre justice à une honnête personne. C'est pourquoi nous saluerons en passant le roi Louis XII. Ce fut un roi bonhomme, point habile ni malin, mais bienveillant, et, ce qui est rare, économe. Il eut bien des torts par ailleurs; qu'ils lui soient pardonnés : il aima vraiment le peuple.

1. Un peu moins, il est vrai.
2. Ou plutôt prétendant à l'absolutisme.
3. Sous Charles VIII et Louis XII. Ils firent eux aussi de grandes guerres, mais non plus en France, en Italie.

Il ne pensa pas seulement aux gens des villes; il se souvint des paysans. D'abord il empêcha les hommes de guerre de piller. Puis, par sa justice, autant qu'il le put il empêcha les seigneurs d'accabler leurs vilains de tailles et de corvées au delà du droit. Surtout il craignait fort d'augmenter les impôts; il aimait mieux se priver lui-même, vivre avec économie, sans luxe royal, sans fêtes coûteuses et comme un simple bon bourgeois... Les gens de sa cour riaient, et il les laissait rire. Sous son règne, les paysans payèrent des impôts modérés; encore il eut soin d'exempter les plus pauvres. On paya sans se plaindre; on travailla, on bâtit, on défricha de nouvelles terres [1]; la terre, bien cultivée, produisait : ce fut l'abondance [2].

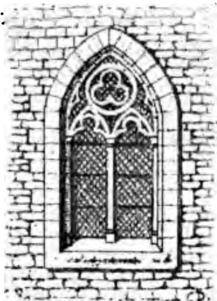
Hâtons-nous de profiter de ce règne paisible pour faire une visite au village, pour voir, enfin, des gens heureux! — Ils ne sont pas trop exigents! Justement il se trouve que le seigneur d'alors est un homme modéré et pacifique. Tout est bien, donc. La justice règne et la terre fleurit. — Les rues sont plus propres. Je vois des maisons de pierre, et quelques toits

1. L'étendue des terres cultivées augmenta d'un tiers.

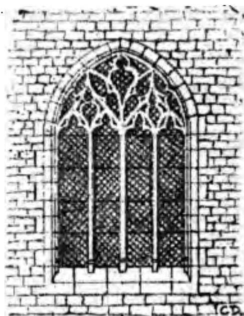
2. Dans beaucoup de pays des seigneurs violents et avides continuèrent certainement, malgré les ordres du roi, de maltraiter leurs paysans et de leur imposer des tailles et des corvées abusives; mais, en somme, l'amélioration fut considérable. Malheureusement cela dura peu.

de tuiles; même sous le toit de chaume, la cabane a un aspect moins pauvre, presque gai. Au pignon des chaumines, dans le jardinet, j'aperçois quelques fleurs. Cela me réjouit le cœur; je me dis : « Si les jeunes filles cultivent des fleurs, c'est qu'on n'est pas malheureux, à la maison. » La petite place a été élargie. L'église aussi a été en grande partie rebâtie à neuf, selon l'architecture dite *gothique* [1] (V. page 205) : je le reconnais à ces grandes fenêtres [2], larges, terminées

1. Quoique les Goths n'y soient pour rien.
2. L'architecture dite *gothique* commence vers la fin du XIIe siècle et continue en se transformant jusqu'au XVIe siècle. C'est un système complet de construction, original et



Fenêtre d'église gothique du XIIIe siècte.



Fenêtre d'église gothique du XVe siècle.

ingénieux, qui n'a rien des Goths, disais-je, très français au contraire, né au cœur même de la France. C'est l'œuvre des savants *maîtres maçons laïques* (francs-maçons) qui ont bâti les beaux édifices du XIIe, du XIIIe du XIVe siècle. L'architecture gothique succède à l'architecture romane, imitée des Romains, traditionnelle, monastique, appartenant aux moines, dont elle exprime les tendances et les idées. Les construc-

en pointe et divisées en compartiments par des *ménaux* [1] de pierre, qui soutiennent les vitraux. Sur la place, un puits a été creusé pour épargner aux gens du village la peine d'aller chercher de l'eau à la source.



Le puits sur la place du village.

Le seigneur a donné pour cela quelque chose; et, en conséquence, il a fait sculpter ses armes sur la pierre. Au bas du coteau, près de la source, on a fait un petit lavoir : un simple creux entouré de pierres plates

teurs des anciennes églises romanes étaient des *maçons moines*, ou serviteurs des moines. — Une église gothique se reconnaît à première vue à la forme aiguë des *arcs* qui terminent les portes, les fenêtres, soutiennent les voûtes, etc., arcs dits (improprement) *ogives*. Au XIIIe siècle, les *ménaux* des fenêtres forment des rosaces, à trois, quatre ou six *lobes*, imitant la disposition des pétales d'une fleur; au XVe, ils forment des compartiments courbes rappelant plutôt le contour de certaines feuilles.

1. Sorte de châssis de pierre tenant lieu de châssis de bois pour placer le vitrage.

pour éviter aux
laver leur linge.
aujourd'hui. —
progrès. C'est tou-
braies, le manteau
la robe courte et le
maintenant des che-
inusable, et des draps
la robe, portent des
aller à l'église, de pe-
leurs cheveux. Puis
de bons sabots de
au juste à quelle épo-
L'histoire ne nous
homme — un paysan
— qui le premier eut
d'une seule pièce en
un bloc de bois; de
par qui des millions
nus... Car, vous
avait bien de grossiers
aller au labour, au
haient presque tou-
user, parce qu'ils

coûtaient cher; les femmes, le plus souvent, et les petits enfants s'en passaient. Maintenant les voici pourvus d'une chaussure rustique, mais chaude et saine. Et, depuis qu'ils ont de meilleurs vêtements, nos gens sont plus propres aussi, et ils s'en portent mieux. Les enfants ne meurent plus, comme autrefois, de froid et de misère, et la population augmente.

Je voudrais pouvoir m'arrêter encore à ces bonnes années, me promener avec vous, en imagination, par le village, par les cultures, voir nos braves gens défricher des coins de lande pour ajouter à leurs champs, tailler tranquillement leurs vignes ou émonder leurs arbres. Ce serait le moment de vous faire assister à quelques fêtes champêtres; de voir, par exemple, les jeunes gens et les jeunes filles danser sous le gros orme aux sons joyeux d'une musette, à la fête antique du *Mai*, quand l'aubépine est en fleur; ou bien encore de nous mêler aux réjouissances de la *Saint-Jean d'été*, à l'époque de la moisson [1]; de voir les feux de joie allumés, cette nuit-là, sur la colline, et les rondes bruyantes alentour, tandis que dans l'ombre de la vallée les sons rauques des cornes des

1. Ces deux fêtes, qui se sont perpétuées dans nos campagnes, sont des traditions de l'antiquité antérieure au christianisme. L'une est la fête du printemps et du réveil de la nature, l'autre la fête de l'été, des dons de la terre féconde.

bergers retentissent au loin. — J'en ai regret;... mais le temps me presse; le temps passe vite, trop vite; le bon règne est fini déjà, et voici venir les mauvais jours.

Le malheur, avec la royauté, c'est qu'on n'est jamais sûr de rien. Vous aviez un bon roi, je suppose: mais que sera celui qui succédera? Vous n'en savez rien. — Le *roi bonhomme* est mort; vient François Ier. Celui-ci est le *roi chevalier*, le *roi grand seigneur*, qui aime la guerre et les batailles, et les fêtes splendides, — tout ce qui coûte; il lui faut, autour de lui, une *cour* nombreuse, une réunion brillante de *hauts barons*, de *nobles dames;* il lui faut des palais magnifiques. Il dépense sans compter. Pour payer cela, il faut prendre de l'argent au peuple : un roi n'a que ce qu'il prend. Donc on double, on triple les impôts; et voilà le paysan encore un coup ruiné. Car si le roi augmente les impôts, les gentilshommes — ou plutôt les *genspilhommes*, comme disait plaisamment un ingénieux auteur [1] — de leur côté en font autant; eux aussi veulent dépenser, et s'amuser, et *paraître;* ils exigent des tailles, des aides, des corvées de plus en plus, sans fin ni mesure. Ils se remettent, comme autrefois, à fouler et manger le vilain : le

1. Rabelais.

bonhomme Louis XII n'est plus là pour le défendre. Le roi grand seigneur, vous pouvez en être sûrs, sera du parti des seigneurs. Enfin voici les armées qui se remettent à piller par les campagnes, comme autrefois; le *soldat brigand* du temps des *Compagnies* est revenu. La misère reparaît, la misère hâve, affreuse: les champs abandonnés, couverts de chardons et de ronces, reparaissent, et les famines, et les maladies, les malédictions et les révoltes [1]. — Ne craignez pas que je vous refasse ici le tableau navrant de cette misère; je vous dirai simplement en deux mots : c'est comme autrefois, c'est comme aux temps de la guerre de Cent ans. Nous n'avons plus les Anglais; mais nous allons avoir pis encore : la guerre civile, la guerre entre Français; nous arrivons à l'époque des guerres de religion.

Ce n'est pas ici le lieu de vous raconter l'histoire de la *Réforme;* vous avez assez entendu parler des *huguenots*, du massacre de la *Saint-Barthélemy*, de la *Ligue*. Au fond, c'est toujours la même histoire cent fois répétée [2]. Voilà des gens qui, sur telle ou

1. Il y eut, à partir de ce moment et pendant les règnes suivants, tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre, de petites *Jacqueries*, et partout aussi de cruelles revanches des nobles et des gens du roi.

2. Ariens, Albigeois, Vaudois, Lollards, Beggards, Hussites, etc., etc.

chose de la religion, pensent autrement que l'Eglise et le pape; ce sont des *hérétiques*. L'Eglise demande, prie, exige qu'on veuille bien les exterminer. On les pend, on les brûle, on les enterre tout vivants, on les massacre par cent et par mille; ils se laissent massacrer. Puis ils finissent par se lasser d'être massacrés; ils se révoltent, et c'est la guerre. On se tue, on se hache au nom de Dieu. Les armées des catholiques pillent le pays; plus tard, les armées des huguenots se mettent à en faire autant. Des grands seigneurs ambitieux trouvent leur intérêt à se mêler à ces querelles; sous prétexte de défendre la religion ils forment cette fameuse *ligue* que vous savez : ligue pour faire la guerre aux huguenots, la guerre au roi, la guerre, enfin, *à tous ceux qui ne veulent pas faire la guerre*. Les chefs de bandes des *ligueurs* étaient presque tous des pillards, absolument comme les bandits des Compagnies du temps des Anglais; pires même : car, tout aussi cruels, ils étaient, de plus, hypocrites. Ils massacraient pieusement, et volaient en disant leur chapelet. Plusieurs sont restés célèbres pour leurs atrocités; on en raconte des histoires effroyables. Et parmi les huguenots on en eût trouvé plus d'un qui ne valait guère mieux. — Figurez-vous l'état pitoyable des malheureux vilains sans défense, dans un pays où des bandes de guerre enra-

gées passent et repassent, où l'on est pillé tantôt par les uns, tantôt par les autres... Les paysans, en général [1], ne s'étaient point mêlés de la querelle religieuse : ces simples gens n'entendaient rien à tout cela. Ils n'étaient point huguenots, et ils n'étaient point ligueurs ; ils ne demandaient qu'à vivre et labourer en paix [2]. Mais on ne leur laissait point la paix. D'un côté, ce sont les gens de guerre qui se logent chez eux, mangent, boivent ce qu'ils trouvent, prennent ce qui leur fait plaisir, s'enivrent, battent les femmes et les enfants, et, pour peu qu'on fasse résistance, tuent et mettent le feu ; de l'autre côté, ce sont les grands seigneurs, qui, pour payer leurs hommes d'armes, augmentent les tailles, prennent jusqu'au dernier sou. De toutes les façons, c'est toujours le *bonhomme Jacques* qui paie les frais de la bataille. — Les souffrances allaient croissant. Dans les régions les plus ravagées par la guerre, les récoltes étaient détruites, la misère devenait famine. Les paysans ne se nourrissaient plus que d'herbes sauvages. Plus de bétail : on voyait parfois dans les champs trois ou quatre malheureux serfs, maigres, exténués, s'atteler eux-mêmes à la charrue et s'épui-

1. Du moins en France.

2. Les *Vaudois*, au contraire, étaient pour la plupart des paysans. Plus tard, il y eut les protestants des Cévennes, etc.

ser à creuser des sillons... La faim, les maladies faisaient périr les hommes par milliers. — Puis les loups reparurent, courant audacieusement les campagnes et les villages, à la suite des armées. On dit que ces bêtes féroces habituées à la chair humaine ne voulaient plus d'autre nourriture. Ils se jetaient sur les femmes et les enfants et les dévoraient : on n'osait plus sortir par les champs.

Ces ravages durèrent plus de trente années, jusqu'à ce qu'enfin le roi Henri IV, ayant vaincu les ligueurs, finit par où on aurait dû commencer, en décrétant que chacun serait libre de prier à sa manière [1].

Ce roi Henri IV était un homme léger, changeant, ambitieux : pourtant il fit quelque chose pour le peuple; et, si on l'eût laissé faire, il eût fait davantage. D'abord, la paix; puis plusieurs bonnes lois. Il empêcha le plus qu'il put les seigneurs de ruiner les paysans par des tailles et des corvées excessives; il abolit ces « mauvaises coutumes » que les barons avaient établies, au temps de la guerre, pour tirer de l'argent des vilains sous toutes sortes de prétextes. Il diminua les impôts [2]. Le roi aimait les

1. Édit de Nantes.
2. Surtout il les rendit moins lourds en mettant fin aux dilapidations de ceux qui les percevaient. Le mérite de ces sages mesures et de ces économies doit surtout être rapporté au ministre Sully.

hommes des champs; il s'intéressait à l'agriculture. Vous connaissez tous la fameuse légende de la *poule au pot* [1]. « Je voudrais, disait-il, que chaque paysan pût mettre la poule au pot le dimanche. » Mais dire n'est pas faire, et souhaiter n'est pas donner... En réalité, bien loin de pouvoir fêter le dimanche en mangeant une fois la semaine — pour des gens travaillant si dur — un peu de viande et une bonne écuelle de soupe, nos paysans, pour la plupart, avaient à peine du pain noir. A la fin de son règne seulement, il y eut pour les campagnes un moment de paix et de bien-être, comme au temps du roi *Père du peuple*.

Vers cette époque, il se passa chez nous un certain événement qui mit en révolution tout le village. Ce furent les femmes qui menèrent la chose. Petite chose; mais elle avait bien sa signification. Qu'était-ce donc? En deux mots, voici : il s'agit d'un changement dans le costume. « Belle affaire! » direz-vous. — Ah! mais, il n'y fallut pas moins qu'une ordonnance du roi!

1. On a fait, dis-je, une légende de la « bonté paternelle » du roi gascon; et, comme toutes les légendes, celle-ci est exagérée. Il y a du vrai pourtant. Vers la fin de son règne, c'est-à-dire après la pacification, il y eut dans l'état des campagnes une grande amélioration, là du moins où les seigneurs, humains eux-mêmes et pacifiques, ménageaient de leur côté les paysans.

Croiriez-vous qu'à cette époque chacun n'était pas libre de s'habiller comme il l'entendait? — Je vous ai décrit l'humble et maigre vêtement du paysan : une tunique écourtée, qu'on appelait une *jacquette*, c'est-à-dire le petit habit des *Jacques;* par-dessus, le petit manteau à capuchon. « C'était, direz-vous, l'uniforme de la pauvreté; on s'habillait ainsi parce qu'on n'avait pas les moyens de s'habiller mieux. » Soit; mais j'ajouterai qu'on s'habillait ainsi *par ordre.* Défense aux vilains de porter des vêtements de couleur autre que le bis ou le brun; défense d'avoir des manteaux longs, qui les eussent pourtant bien abrités, par les temps de pluie ou de neige : mais n'importe! Défense surtout de porter des chapeaux : des chapeaux, si utiles aux champs contre l'ardent soleil d'août, qui vous brûle le front et vous éblouit les yeux.... Et pourquoi cela? C'est que cet humble costume était comme un signe d'infériorité, une *livrée* du servage. En obligeant le pauvre diable à le porter, on lui rappelait son abaissement et sa dépendance. Sa jacquette et son capuchon lui disaient, à chaque heure du jour : « Tu n'es qu'un manant. Tu n'es pas de même espèce que les autres. » Les nobles y tenaient fort, à ces choses extérieures qui *marquaient les distances.* « Il est bon, disaient-ils, qu'on reconnaisse la bête à son poil. » Il ne fallait pas

qu'on pût confondre, même de loin, un rustre, un vilain, avec un noble homme ou un bourgeois de la ville. Mais voilà qu'un jour une ordonnance du roi[1] abolit ce bon vieil usage. Désormais on s'habillera comme on voudra, — ou comme on pourra. Le paysan, s'il veut, portera vêtements de couleur, manteau et chapeau à sa fantaisie. C'était leur dire : « Vous êtes des hommes comme les autres. »

Je dois vous avouer qu'au pays, quand la nouvelle fut connue, les bonnes gens ne comprirent pas tout d'abord et n'y firent guère attention. Ils étaient habitués à leur vieux costume. — « Le roi nous donne permission de porter des chapeaux, disait un des malins du village. C'est bien; or nous donne-t-il aussi de l'argent pour en acheter ? »

Mais les femmes prirent autrement la chose. Et, au fond, elles eurent raison. Elles trouvèrent, avec leur instinct sûr, qu'à prendre un costume d'hommes libres les paysans se sentiraient relevés aux yeux des autres et à leurs propres yeux. « Nous voulons, dirent-elles, que nos hommes soient habillés comme des bourgeois. » Elles complotèrent entre elles, prêchèrent leurs maris; bref elles l'emportèrent. En sorte qu'à l'une des grandes fêtes de l'été on vit une

1. Henri IV.

douzaine de paysans, les plus aisés du village, venir à l'église en vêtements de grosse couleur, bleus ou rouges, avec de larges chapeaux. Quelle rumeur sur la place! Tout le monde se met aux portes pour les voir passer. On eût dit une mascarade! Et de fait ces bonnes gens devaient avoir drôle de mine sous ces habits, auxquels ils n'étaient point habitués. Les uns riaient; les autres regardaient avec envie. Pendant plus d'un mois on ne parla pas d'autre chose. Le seigneur rit beaucoup : c'était, dit-on, un bon diable, et il ne prit pas la chose en mal. Mais la plupart des nobles des environs étaient furieux. Ils prétendaient que tout était perdu, « si l'on se mettait à décrasser les vilains. » On dit même que plusieurs gentilshommes maltraitèrent ceux de leurs paysans qui avaient osé profiter des ordres du roi.

Au village comme partout ailleurs, après avoir regardé les choses avec des yeux écarquillés, comme un déguisement de carnaval, on finit par s'y habituer. Peu à peu, tout le monde suivit l'exemple. On arrangea des costumes plus ou moins différents suivant les pays, quelquefois différents d'un village à l'autre, et selon qu'on le trouva commode [1]. Les paysans portèrent des chapeaux... ce qui les préserva des coups de

1. En d'autres pays, le costume changea très peu.

soleil. Plus tard, en certaines parties de la Normandie et de la Bretagne, la mode vint de petits bonnets bleus, en sorte que, si l'on voulait parler des paysans, on disait : « Ce sont les *Bonnets Bleus.* » — Nos braves gens eurent l'esprit de conserver leurs bons gros sabots; et je vois qu'au temps du roi Louis XIV des paysans en révolte sont appelés les *Sabotiers.*



SEPTIÈME SOIRÉE

DANS LA SALLE DE LA MAIRIE

La famine au village. — A qui la faute? — Une triste corvée. — La saisie. — Vrai sel et faux sel. — Le pont et la route. — Recettes pour se ruiner. — Les accapareurs de blé. — Les bons vieux droits. — Les Grands Jours du roi. — Les Grands Jours du peuple. — Le courrier du 4 août.

« Je viens d'arriver au village. La désolation est « la même ici que dans toutes nos provinces, pire « encore s'il est possible. Les maisons tombent en « ruines, les toits pourris s'effondrent, et on ne les « relève pas. Depuis dix ans la moitié des champs « sont restés en friche, faute de laboureurs et faute de « bêtes de labour : les chardons et les broussailles « couvrent les terres sur lesquelles on voit encore la

« trace des anciens sillons. La récolte n'a presque « rien donné. La misère est atroce. Les gens sont « désespérés; ils ne veulent plus travailler. Du reste, « ils n'en ont plus la force : ils ont l'air de sque« lettes... On ne voit presque plus personne par les « rues. La moitié de la population a péri. Il y a « plus de six mois que dans le village on n'a vu un « seul morceau de pain. Les paysans n'ont plus « pour se nourrir que des herbes et des racines « sauvages, des écorces d'arbre; on commence à ne « plus en trouver. Ils dévorent des chevaux morts, « des chiens... A chaque instant on voit dans une « cabane trois ou quatre personnes à demi couvertes « de haillons, jetées sur la paille : on les appelle, ils « ne bougent pas. Ils sont morts de faim. On trouve « dans les champs, le long des chemins, des femmes « et des enfants étendus morts, la bouche pleine « d'herbe. On m'a montré dans le cimetière une « fosse ouverte : un corps avait été enterré; la nuit, « la fosse a été creusée, la bière brisée, et le corps a « disparu. Il a été mangé... On ne sait pas qui a fait « cette chose horrible. »

Horrible en effet, à faire frissonner. Mais en quel temps maudit, à quelle noire époque de ruine et de désastre de pareilles choses ont-elles pu se passer à notre pauvre village? — Mes amis, c'est sous le bril-

lant et glorieux règne du Grand Roi, du Roi-Soleil, Louis XIV. De grandes guerres et des victoires, une cour de grands seigneurs, magnifique, éblouissante, des fêtes d'une splendeur inouïe, des palais merveilleux, comme on en voit dans les contes de fées, un roi si puissant qu'il se croit presque un dieu... Et voilà pourquoi le peuple crève de faim [1].

Ce n'est pas dans notre petit pays seulement, c'est dans toutes les campagnes de France, un peu plus, un peu moins suivant les lieux, cette misère effrayante et sauvage. Celui qui a écrit cette lettre que je viens de vous lire, n'a rien exagéré [2].

« Mais, direz-vous peut-être, c'était là une mauvaise année : cela passa. Une telle famine ne pouvait pas durer toujours. » Ce n'était pas *toujours* famine, en effet; sans quoi il ne fût plus resté personne. Mais depuis le *grand roi* Louis XIV jusqu'à la Révolution, ce fut *toujours* pour les campagnes l'excessive misère, l'affreux dénuement; puis les disettes, les famines et les mortalités de temps en temps, tous les cinq ou six ans, tantôt dans une région, tantôt dans une autre, souvent d'un bout à l'autre de la France. Les malheureux paysans, désespérés, hagards, fuyaient les villages.

1. Non pas seulement à la fin du règne, mais dès les commencements, et même sous Colbert.
2. Tous les faits sont extraits de documents officiels.

« Il n'y a pas de nation plus sauvage que ces gens, » disait un homme du temps, un *intendant* du roi, chargé de lever les impôts. « On en voit quelquefois des troupes à la campagne, assis en rond au milieu d'une terre labourée, et toujours loin des chemins; mais, si l'on approche, la bande se disperse aussitôt. » Et puis encore ce portrait des paysans du *grand siècle* [1], fait par un illustre écrivain de cette époque, La Bruyère; écoutez : « On voit, dit-il avec une ironie terrible, on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés par la soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et, en effet, ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé [2]. » — Vous voyez qu'il s'agit ici de l'état or-

1. Je ne nie pas le côté brillant de ce siècle; j'en montre le revers.

2. Puis il ajoute : « Il faut des saisies de terre, et des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue; mais, justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose tou-

dinaire du paysan, non pas d'une année de famine exceptionnelle. Le consciencieux écrivain n'eût pas dit : « Ils vivent de pain noir, » en parlant de ces années où l'on mangeait de l'herbe, de la fougère hachée, et la chair demi-pourrie des animaux crevés, où l'on rongeait les os même des morts. — Mais pourquoi cette misère désespérée? Pourquoi la terre ne nourrit-elle plus l'homme? « Est-ce donc que le sol a perdu la faculté de produire, la pluie d'arroser, le soleil de mûrir les moissons? » Ce n'est pas la faute du soleil, ni celle de la terre : c'est la faute des hommes. Qui a fait cet excès de maux? Le roi. — Non; ce n'est pas bien dit; il faut dire : la royauté [1].

Et maintenant, si vous tenez à savoir comment on peut s'y prendre pour en amener à mourir de faim une population de gens naturellement actifs et industrieux sur la terre la plus fertile, la plus naturellement riche peut-être qui soit au monde, la belle terre de France, écoutez : je vais vous expliquer cela.

Nous sommes au grand siècle, vous ai-je dit. Tout se fait grandement. On ne s'occupe que des grands; en ce temps-là, les petits ne comptent pas. D'abord

jours nouvelle de contempler avec quelle férocité des hommes traitent d'autres hommes. »

1. Certainement l'homme est bien coupable, qui, ayant en main un tel pouvoir, en fait un tel usage. Mais c'est la faute du *système*, du régime d'alors, plutôt encore que celle de l'homme; plutôt l'œuvre du despotisme que celle du despote.

les dépenses du roi pour lui-même, pour ses guerres, pour sa cour, ses fêtes, ses palais, sont effrayantes, inouïes. Pourtant, si tout le monde en payait sa part, cela pourrait aller encore. Mais les seigneurs, les nobles, les gentilshommes ne paient point d'impôts; les gros bourgeois, les plus riches, ne paient rien non plus : je dirai pourquoi tout à l'heure [1]. Surtout le clergé, avec ses biens immenses, qui croissent toujours et envahissent tout, le clergé, qui possède le tiers des terres de France et la dîme du produit de tout le reste, ne paie rien. Puisque les riches ne donnent rien, il faut bien que ce soient les pauvres qui paient tout. Mettez de côté les nobles, les riches bourgeois, l'Eglise, il reste pour fournir l'impôt les petits bourgeois, les petits commerçants et les ouvriers des villes, enfin les paysans. Vous comprenez qu'à payer tout, et pour tous, ces gens-là seront bientôt ruinés, ruinés jusqu'à la mendicité, jusqu'à la faim. C'est absolument l'envers du bon sens et de la justice. « Celui qui est riche, on lui donnera encore, et il sera comblé; celui qui n'a rien, même le peu qu'il a on le lui retirera. »

Mais qui est riche en France, dans ces temps-là ? Dirai-je : le roi ? Le roi, qui dépense tant, n'a ja-

1. Ils sont affiliés à la ferme des impôts.

mais le sou... Il dépense plus qu'il n'a, il est obligé d'emprunter. Dépenser plus qu'on n'a, c'est une manière d'être pauvre. Et dans le même sens je peux dire que les grands seigneurs aussi sont pauvres : car eux aussi dépensent plus qu'ils n'ont, à la cour, dans les fêtes; ils font des dettes. Ils sont obligés, pour vivre, de demander la charité... j'entends de quémander, de solliciter du roi de l'argent, des *pensions*, pour pouvoir continuer leurs dépenses ruineuses. Le roi leur en donne; et, pour donner à ces mendiants dorés, il faut bien qu'il prenne au peuple. — Ah! le peuple, lui, est pauvre, absolument pauvre, pauvre dans tous les sens du mot. Je ne vois de riche, outre le clergé, que ceux qui perçoivent les impôts pour le compte du roi et en profitent avec lui, — plus que lui.

Les impôts du roi — je ne parle pas ici de ceux des seigneurs — étaient fort nombreux : il y en avait de toutes sortes, et sur tout... Les principaux étaient la *taille*, les *aides*, la *douane*, la *gabelle*.

La taille se payait en argent, tous les ans. Les aides étaient un droit sur certaines marchandises, et surtout sur le vin. Et cet impôt était tel que le vin, qui eût été à bon marché, devenait très cher. Les riches seuls en buvaient : le paysan, l'ouvrier, ne buvaient que de l'eau. Peu de personnes pouvant boir-

du vin, les vignerons ne trouvaient plus à vendre le produit de leurs pressoirs. Les vignes ne leur rapportaient rien; ils les arrachaient... Voyez le beau résultat! — Autre chose était la douane; un impôt que devait payer toute marchandise, surtout les vins et les grains, le blé, l'orge, etc., pour passer d'une province dans une autre. Et cet impôt était énorme. En certaines provinces, c'était pis encore : il était absolument interdit de faire entrer ou sortir les grains : chaque pays devait se nourrir avec ce qu'il produisait. Vous voyez d'ici ce qu'il en résultait. Qu'une année la récolte vienne à manquer dans une province, les gens de ce pays meurent de faim, faute de blé; tandis que dans la province à côté, où la récolte a été bonne, les cultivateurs, ne pouvant le faire passer à leurs voisins, le vendent à vil prix et ne gagnent rien. La gabelle enfin était un *droit sur le sel*, de tous les impôts le plus détesté, et qui méritait bien de l'être.

Ecoutez maintenant la chose incroyable. — Dans ces temps-là, il y avait une charge pire pour le pauvre peuple que l'impôt même : c'était la manière dont on s'y prenait pour le faire payer. Il serait trop long de vous expliquer comment les choses étaient organisées : il me suffira de vous dire que les gens qui étaient chargés de *lever* l'impôt, et qu'on appelait les

Fermiers et les *traitants*, ne rendaient au roi qu'une partie de l'argent qu'ils prenaient au peuple, la plus petite partie, et *gardaient pour eux la plus grosse!* — Par exemple, sur *trois* millions que ces gens avaient reçu, ils en rendaient *un* au roi, et gardaient pour eux, pour leurs employés[1], les deux autres. « Mais, direz-vous, c'est un vol manifeste, un pillage! » — Eh oui! — « Et le roi n'en savait rien? » — Si; il le savait très bien. — « Et il laissait faire? » — Oui, il laissait faire. Je vous avais bien dit : c'est incroyable. Mais c'était ainsi. Les gens qui volaient de la sorte, c'étaient des gens de cour, presque tous des hommes très riches, très puissants. Le roi avait besoin d'eux : c'était par eux seuls qu'il avait de l'argent. Il leur empruntait. Et parce qu'il avait besoin d'eux il ne pouvait pas les punir; il fallait les laisser piller. — « Mais il n'y avait donc pas de juges pour arrêter, condamner ces effrontés voleurs? » — Des juges? Eh! les juges eux-mêmes en étaient[2] : ils avaient leur part de profit! — Comprenez, maintenant, ce beau temps-là, quand la justice est d'accord avec les voleurs! Ce qui en résultait, vous allez le comprendre. Ce n'était pas le roi qui y perdait, en fin de compte c'était le

1. Ils étaient, en tout, plus de deux cent cinquante mille en France.
2. Non pas tous, certes, mais assez pour empêcher l'action de la justice.

peuple[1]. Si le roi, pour ses dépenses et celles de l'Etat, avait besoin, par exemple, de cent millions, les traitants s'arrangeaient pour en prendre au peuple trois ou quatre cents : cent pour le roi, deux ou trois cents pour eux. Par ce beau système, le peuple, le maigre peuple payait trois fois ou quatre fois plus que l'Etat ne recevait. — Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas, pourquoi on mourait de faim?

Mais c'est au village qu'il faut être pour bien juger les choses. Allons-y voir : justement, la récolte est faite; voici le moment de payer les tailles. — Le roi a dit : Il me faut tant de millions; l'*intendant*[2] de la province a écrit : « Ce village paiera tant pour sa part. » Il s'agit de tirer l'argent aux paysans. Mais ce ne sont point des *agents*, des *employés* du gouvernement, payés pour cela, qui vont de cabane en cabane, arracher, extorquer, par peur et contrainte s'il le faut, au malheureux villageois ses pauvres sous. Ce sont les gens du village, à tour de rôle, qui sont, bon gré mal gré, chargés de cette odieuse corvée, où il n'y a à recueillir pour eux que des malédictions, et de bonnes petites haines, bien durables. Ingénieux moyen, renouvelé

1. Et cela explique assez pourquoi il laissait faire.
2. *Fonctionnaire chargé de recevoir les impôts de la province.*

des Romains, ou plutôt continué depuis les Romains : le paysan tourmenteur du paysan, pour le compte du roi ; Jacques Bonhomme rançonnant [1] Jacques Bonhomme ! On choisissait de préférence les plus aisés : il n'y avait pas à dire non. L'année dernière, au village, c'étaient Jean des Chênes, le Gros Pierre et Guillaume le Roux qui étaient *collecteurs*, c'est-à-dire chargés de faire payer la taille aux autres; cette année, le tour est à Simon le Vannier, à Jacques du Val et Jean des Touches [2]. « Hélas! disait l'un, je ne suis qu'un simple paysan, je ne sais ni lire ni écrire, pas plus que mes deux camarades; je sais à peine compter... » — « N'importe, avait répondu l'homme de l'intendant. Vous vous en tirerez comme vous pourrez. Ce n'est pas mon affaire. Il faut tant. Faites payer comme vous voudrez, à qui vous voudrez. Mais arrangez-vous de façon à trouver l'argent; car, s'il manque quelque chose, c'est vous autres, vous savez, qui devez compléter la somme. Vous paierez pour tous ceux qui ne paieront pas. »

Que faire? Tant d'argent! Où le trouver ? car tout le monde est ruiné. Il n'y a plus rien. Vous voyez d'ici l'embarras, le souci du malheureux collecteur;

1. Faisant payer par crainte et contrainte.
2. *Touche*, petit bois.

tout retombe sur lui; il répond pour tous les autres. Il n'en dort plus, le pauvre homme. Et il y a bien de quoi! En tout temps, c'était, disais-je, une triste corvée. Mais ces années-là surtout la tâche était rude. Où prendre, quand il n'y a plus rien? Le village faisait peine à voir de misère; les gens n'étaient couverts que de haillons; si quelques-uns avaient caché, en grand mystère, sous la pierre du foyer ou dans le coin de leur étable, nouées dans un vieux bas, quelques pièces de monnaie économisées à grand'peine, en se privant de tout, ceux-là s'arrangeaient pour avoir l'air plus misérables et plus déguenillés encore que les autres. « Car, pensaient-ils, si l'on savait que nous avons quelques sous, on viendrait nous les prendre. » — Donc nos trois collecteurs, un jour, se réunirent dans une grange. A eux de *répartir la taille*, c'est-à-dire de décider combien devra payer pour sa part chaque famille du village. Ils disputèrent longtemps et eurent bien de la peine à se mettre d'accord : il y fallut plusieurs séances. Chacun, vous comprenez, eût voulu ménager un peu ses parents, ses amis. Enfin, quand ce fût à peu près arrangé, un jour ils sortirent, tous trois ensemble, pour se soutenir et se rassurer, car ils avaient bien peur. Ils s'en allaient par les rues, de porte en porte, demandant, exigeant, menaçant, et ne recueillant que des cris et

des outrages. Personne ne voulait payer. « Moi, disait chacun, moi, donner cela! Un pauvre homme comme moi, malheureux, qui n'ai seulement pas un fagot à mettre dans mon foyer! » Et les récriminations : « C'est une injustice! C'est parce qu'ils me haïssent! Ils veulent me faire mourir de faim! Ah! traîtres! Ah! gibier de potence... » Je vous épargne la litanie d'injures. Ils en entendirent, ce jour-là! Plus d'une fois il leur fallut se sauver pour n'être pas accablés de coups. Pourtant, étaient-ils cause? — Et avec tout cela, rien.

Il fallut recommencer six ou sept fois la terrible tournée, toujours ahuris de cris, bousculés; il fallut crier plus haut que les gens, menacer des soldats qui vont venir au village, de la prison; et quelque chose de plus triste encore, voir la misère et le désespoir des pauvres gens, voir les femmes et les enfants supplier, montrer le foyer éteint, la huche [1] vide. A peine arrivèrent-ils à arracher, sou à sou, un quart de la somme.

Monsieur l'intendant, qui ne voyait point venir l'argent, s'impatientait. Enfin il envoya au village des *huissiers*, des *recors* et des *sergents* [2] pour contraindre nos villageois à payer. Les huissiers vin-

1. Coffre à pain.
2. Gens chargés de saisir les biens, vendre les meubles, arrêter et emprisonner les personnes, etc., etc.

rent ; les gens du village les entourèrent, prièrent, supplièrent, promirent. Qu'on leur donnât seulement un peu de temps ; ils attendaient telles et telles récoltes, telles et telles foires pour vendre leurs denrées ; ils auraient de l'argent, ils paieraient tout... Les huissiers se laissent attendrir. On leur paie leur peine ; on fait boire les sergents ; bref ils s'en retournent sans rien faire à personne, emportant quelques sous et beaucoup de promesses.

Mais un mois après ils revenaient. L'intendant s'était fâché ; et cette fois c'était pour tout de bon. Hélas ! nos pauvres compatriotes n'étaient pas plus riches cette fois que l'autre. Les huissiers saisissent et font emmener par les sergents tous les bestiaux du village, *sans s'inquiéter qui a payé ou n'a pas payé*, car les habitants sont *solidaires*. — Solidaires... cela veut dire que, si votre voisin ne paie point, vous payez pour lui. Le roi ne veut rien perdre. — Ce n'était pas assez. Les huissiers viennent s'installer dans la rue, devant les maisons des paysans les plus aisés, je veux dire les moins misérables, ceux qui ont encore quelques meubles. Ils font enlever de la maison et étaler dans la rue, pour les vendre à la criée, ces vieux meubles de la famille, la table, le banc, la huche, le lit, hélas ! le berceau, le pauvre *petit berceau* où hier encore l'enfant dormait. Les



LA SAISIE AU VILLAGE.

sergents iront jusqu'à décrocher les portes et les volets des fenêtres pour les vendre. Les femmes pleurent, les enfants crient, se jettent à genoux devant les huissiers du roi; la vielle mère se tourne le visage contre la muraille pour ne pas voir les chers objets du pauvre ménage traînés dans la rue, dispersés; l'homme se ronge les poings de muette rage. — Mais personne ne vient pour acheter. Qui achèterait? qui en aurait le cœur? Et puis, si un habitant s'approchait, offrait un prix de quelque objet, l'huissier, certainement, lui dirait : « Tu as donc de l'argent, toi? Qu'on le saisisse! » Et on lui prendrait jusqu'au dernier sou. Donc tout cela sera donné en bloc, presque pour rien, à un ou deux méchants *revendeurs*, *brocanteurs* de la petite ville voisine, qui, avertis, étaient venus là, flairant la proie, comptant sur une bonne affaire. — Les malheureux collecteurs furent saisis également. On trouva chez eux peu de chose : on prit ce qu'on trouva. Ils étaient pauvres : ils furent misérables; ils étaient, comme on dit, sur la paille : on prend la paille, et les voilà sur la terre nue. Est-ce tout? Non; il manque encore quelque chose à la somme. Les sergents arrêtent les collecteurs et les emmènent en prison à la ville; car ils sont *responsables* de ce que les autres ne paient point. *Dans deux* ou trois mois, l'intendant, qui verra qu'il

n'y gagne rien, les renverra; ils reviendront malades et ruinés pour toujours. L'année prochaine ce sera le tour à trois autres[1]. « C'est ainsi, disait plus tard le grand ministre, l'honnête *Turgot*, qu'on réduit successivement à la misère toutes les familles d'un village[2]. »

Vous vous dites : « Voilà bien, en fait d'impôts, le système le plus absurde, le plus odieux. Impossible de rien imaginer de plus mauvais. » Eh bien, non; il y a pis encore. Il y a la *gabelle*. Et qu'est-ce que la gabelle? — Voici.

Le roi, l'Etat, si vous voulez[3], a seul droit de vendre du sel. Il le fabrique à bon compte, il le vend très cher; c'est le bénéfice qui est l'impôt. « C'est fâcheux, dira quelqu'un. Que voulez-vous? on s'en passera. » Non pas! car le roi exige qu'on en achète. Il vous le vend *de force*. L'employé de la gabelle, le *gabelou*, comme disent les paysans, vient chez vous et vous dit : « Vous êtes tant de personnes. Vous *devez* acheter tant de sel. Le voilà : payez ». — « Mais je n'en ai pas besoin. » — « N'importe. » — « Je n'ai pas de quoi payer. » — « Tant pis! Alors saisie,

1. Bois-Guilbert, Vauban, Turgot.
2. Voir la *Petite histoire du Peuple Français*, par P. Lacombe, et l'*Histoire des Paysans*, par E. Bonnemère.
3. *L'Etat, c'est moi.*

vente, prison *et cætera* ». On vendra vos meubles, jusqu'à votre chemise : car il faut que vous achetiez le sel du roi. C'est votre *devoir de gabelle*. — Vous l'avez acheté, ce *sel de devoir*, payé ; vous croyez qu'il est à vous, que vous pouvez en faire ce que vous voudrez, en vendre par exemple, si vous en avez trop, à votre voisin qui n'en a pas assez ? Non pas ; malheur à vous, si vous le faites. C'est fraude, c'est délit : procès, amende et prison. — Il y a quelque chose de plus joli encore. Ce *sel de devoir*, faites bien attention, c'est du sel pour *pot et cuiller :* ce qui veut dire que vous êtes forcés de le mettre tout à saler la soupe — quand même vous n'auriez pas de quoi faire de la soupe — et les aliments sur la table. Vous n'avez pas le droit de vous en servir à autre chose, à saler, je suppose, de la viande que vous voudriez conserver, ou du fromage que vous faites du lait de vos chèvres. Si on venait à le savoir, vous seriez mis en prison comme fraudeur. Il fallait en acheter d'autre exprès [1]. — Voulez-vous voir des gens haïs ? Regardez les gabelous, quand ils viennent au village. Les hommes les regardent de travers, d'un sombre regard qui ne dit rien de bon ; les femmes, si elles pouvaient, les déchireraient avec les

1. Dans beaucoup de provinces les paysans n'élevaient pas de porcs, parce que le sel pour les saler était trop cher.

ongles. Ils entrent brusquement dans la maison; de force ils fouillent la masure, pour voir s'il n'y a point de sel caché. Ils se font montrer le coffre. « Toi, tu n'as plus de sel assez : qu'en as-tu fait? tu l'as vendu, sans doute! » Procès, amende, prison. « Toi, tu en as trop : évidemment tu as acheté du sel de fraude. » Procès encore. On perdait toujours. Le gabelou, méprisé, haï, souvent battu, se vengeait : il ruinait qui il voulait. — Comme le sel du roi se vendait fort cher, beaucoup de gens faisaient métier d'en fabriquer et d'en vendre en fraude : ce sel de fraude, les gens de gabelle l'appelaient du *faux sel*, — le sel du roi étant le seul *vrai*, — et les fraudeurs *faux sauniers*. Entre ceux-ci et les gabelous, c'était guerre à mort, guerre de nuit et d'embûches. Quand on les prenait, ils étaient pendus.

J'abrège. Je passe sur les *aides*, les *douanes*, les autres impôts. On ne peut pas tout dire. A peine aurai-je le temps de rappeler que, outre les impôts du roi, il y a la *corvée du roi*. Comme autrefois le seigneur lorsqu'il voulait se bâtir un château, veut-on faire une route, construire un pont, une digue, creuser un port, vite les paysans de corvée! On les fait travailler sans les payer ni les nourrir, des jours, des semaines entières; on les oblige à amener leurs bêtes de somme. Et quand on les renvoie, ils sont

épuisés, malades; leurs bœufs souvent ont péri, et ils n'en ont plus pour labourer.

Vous connaissez bien au bas des champs du père Delorme, ce petit pont sur la rivière et le chemin qui y conduit. Eh bien, ce sont nos archi-grands-pères, les habitants du village, qui les ont fait par corvées, ainsi que j'en ai trouvé la preuve en fouillant les vieux papiers de notre mairie. Les voici, du reste, ces *papiers,* sur la table, avec leur vieille écriture jaunie par le temps, et leurs gros cachets de cire rouge. — Le pont, la route étaient des choses fort utiles; et il était juste que ceux qui devaient surtout en profiter, les gens du pays, contribuassent d'une manière ou d'une autre à ce travail. Mais les gens du roi s'y prirent si durement — c'était justement dans une année de disette, — que ces pauvres hommes de corvée, épuisés faute de nourriture, travaillant du matin au soir par de mauvais temps au milieu de terrains demi inondés, maltraités, battus, désespérés, tombaient tous malades : plusieurs moururent à la peine. Un jour enfin il y eut révolte; on jeta des pierres aux *entrepreneurs* qui commandaient les travaux, et les paysans refusèrent de venir à la route. Sur ce, l'intendant de la province fit envoyer au village, chez les habitants, des soldats qui pendant plus d'un mois mangèrent et gâtèrent, et

pillèrent à loisir. Puis on pendit deux ou trois malheureux paysans, pour faire peur aux autres. Cela finissait tout : — et c'était toujours ainsi que les choses finissaient.

Des droits aussi excessifs, si mal répartis, auraient suffi pour réduire le peuple à la misère; mais le roi y aide encore autrement. Par exemple, le roi fait *banqueroute*. Il a emprunté de l'argent aux bourgeois; un beau jour, il déclare qu'il ne rendra pas... Chose très simple, comme vous voyez, un droit vraiment *royal*. Un petit marchand eût été déshonoré, s'il n'eut payé ses dettes; mais le roi, maître absolu, peut faire ce qu'il veut [1]. Et les grands seigneurs de la cour aussi, à son exemple, usaient du droit de ne pas payer leurs dettes... Mais voici qui est plus fort : le roi se met à dévaster son propre royaume; il déclare la guerre à ses propres sujets! Ses sujets, dis-je : il est vrai que ce sont des protestants; et le roi, qui a bien de petits péchés à expier, fait pénitence en les exterminant. Dans les froides vallées des Alpes, dans les âpres pays rocheux des Cévennes et bien ailleurs encore il envoie ses soldats faire la ruine et le désert. C'est à cela qu'on emploie les armées de la France.

« Il y avait en France, dit notre grand historien

1. Banqueroutes sous Louis XIV ; sous la Régence, en une seule fois, *trois milliards*, qui en vaudraient neuf aujourd'hui.

Michelet, un malheureux prisonnier... le blé. » — Chaque province, je vous l'ai dit, tenait son grain renfermé ; on l'empêchait de passer d'un pays à un autre, en sorte que, s'il se trouvait abondant quelque part, on ne pouvait en vendre aux pays voisins, où il y avait disette. Mais voilà qu'on invente quelque chose de mieux. Il se forme une immense société d'*accapareurs*. Imaginez des gens qui, d'un bout à l'autre de la France, achètent le blé au moment de la moisson. Ce blé, ils le ramassent, ils le gardent renfermé, caché dans leurs magasins. On n'en trouve plus sur les marchés. Naturellement, le grain augmente de prix, devient de plus en plus cher. Et alors nos accapareurs vendent le leur; mais petit à petit, ayant bien soin d'entretenir la rareté du grain, afin qu'il soit cher. Ils font ainsi des bénéfices énormes, effrayants [1]. — Oh, maintenant, quand même la récolte serait abondante, on est sûr d'avoir cherté extrême; c'est la *disette artificielle*. Vous croyez qu'on va empêcher, punir cet infâme trafic, qui est un assassinat, l'asassinat de tout un peuple par la faim? Point du tout. Le roi l'autorise.

1. Et ces gens, ce sont des grands seigneurs, courtisans, grands fonctionnaires du royaume, intendants des finances, ministres, etc. Tout cela régulièrement organisé, avec la signature du roi et sous la protection de l'Etat, avec privilège renouvelé tous les douze ans jusque sous Louis XVI (1789).

Bien mieux : le roi en est [1]. Le roi marchand de grain, accapareur de blé, entrepreneur de disette... Il affame son peuple pour gagner sur le pain! Cette famine cruelle que la France subit pendant tant de



Paysan, au temps de Louis XIV.

mauvaises années, c'est la *famine du roi!* Après cela, je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter.

Tandis que les *droits* du roi allaient en augmentant depuis le commencement, les droits du seigneur allaient en diminuant, vous ai-je dit. Cependant, au temps dont nous parlons, à la veille de la Révo-

1. Louis XV. *Pacte de famine.*

lution, il en restait encore trop, pour le malheur des pauvres gens. Peu à peu, la plupart des serfs avaient été affranchis; l'un après l'autre ils avaient acheté la liberté : quelle liberté, vous le savez. Cependant il y avait encore des serfs en France, et beaucoup dans certaines provinces [1]; surtout des serfs d'Église : les moines ne voulaient pas les lâcher. De tous les seigneurs, c'étaient les seigneurs moines qui affranchissaient le plus tard et le plus à regret [2]. Le fameux droit de *main-morte* existait encore en beaucoup de pays, la *taille* des seigneurs presque partout, quoique diminuée; en sorte qu'après avoir payé au roi, le paysan devait encore payer au seigneur [3]. Dans notre village, comme dans la plupart des lieux, le four banal et la grange banale n'existaient plus; chacun ramassait son grain et cuisait son pain comme il voulait. Mais le moulin du seigneur existait encore, et le droit de *mouture;* les droits de *chasse*, de *colombier* continuaient à faire la désolation de nos pauvres villageois comme de tous les cultivateurs des campagnes de France; car

1. En Franche Comté, notamment, en Lorraine.
2. Les derniers serfs affranchis à la Révolution (en 1789) furent ceux de l'abbaye de Saint-Claude (Franche-Comté).
3. S'il y a encore quelque chose. Mais le plus souvent, il faut l'avouer, il ne reste plus rien. « Où il n'y a rien, le seigneur perd ses droits. »

les nobles, oisifs, étaient toujours grands chasseurs [1]. Enfin la corvée du seigneur existait encore; quoique très diminuée, elle était fort haïe des braves gens, pour qui elle était une sorte d'humiliation, un reste odieux de l'antique servitude. — N'oublions point la *dîme*, ce bon droit de l'Église, que les gens d'Église n'avaient garde d'oublier [2].

Il faut aussi savoir qu'à cette époque même — si près de nous — il y avait encore beaucoup de seigneurs, surtout dans les provinces éloignées, qui vivaient *en brigands,* absolument comme les barons pillards des temps anciens. Ceux-là, si leurs prétendus droits diminuaient en prenaient peu souci : ils volaient ouvertement, effrontément, prenant tout, mangeant les malheureux paysans, les maltraitant, tuant et torturant quand il leur en prenait fantaisie, détroussant les voyageurs et les marchands sur les routes, au coin des bois... — Le roi défend cela. Sans doute; mais le roi est bien loin! Eux, réfugiés dans leurs vieux châteaux sombres, comme des brigands

1. Les droits d'*aide,* de *tonlieu,* de *péages,* etc., se payaient toujours, non plus aux seigneurs, il est vrai, mais au roi.

2. « Sur douze gerbes récoltées, disent les députés de la Guyenne (en 1780), le seigneur en prend trois, la dîme une ; la taille du roi en absorbe la valeur de deux au moins ; il faut en compter deux pour la semence et trois pour les frais de culture; il en reste donc une seule pour la subsistance du cultivateur. »

dans leurs cavernes, se moquent de la justice; et, si l'on envoie pour les arrêter les sergents du roi, du haut de leurs créneaux ils tirent sur les sergents. Un jour pourtant le roi se fâcha. C'était le *Grand Roi*, Louis XIV. Il envoya dans une des provinces où ces nobles brigands étaient nombreux, en Auvergne, des soldats et des juges : des soldats pour les prendre, et des juges pour faire justice. Cela s'appela les *Grands Jours*, comme pour dire les jours de grande et haute justice. — Mais on ne pouvait pas les juger tous; il y en avait trop. La plupart s'enfuirent. On en jugea par centaines et centaines [1]. Tous étaient coupables; beaucoup avaient commis des crimes atroces. On les jugea, on les condamna... Eh bien, le croirez-vous ? Ils ne furent point punis. Ils étaient nobles : on les laissa échapper. A peine les juges étaient-ils partis, qu'ils revenaient dans leurs châteaux et recommençaient leurs *mangeries et pilleries* [2], tout comme devant, et plus encore. — Ainsi finirent les *Grands Jours du Roi.*

Les pauvres paysans, dans toute la France, étaient plus malheureux que jamais, plus malheureux que sous les durs barons du temps de Hugues Capet [3].

1. Près de *treize mille* (présents ou absents). Un seul fut exécuté.
2. Expressions du temps.
3. Châteaubriand.

A quoi sert-il que, de temps en temps, on affranchisse encore quelques serfs? Leur sort n'est point changé. S'ils ne sont plus serfs de la glèbe, ils restent serfs de la faim...

Trois fois on put croire que la France allait mourir : la première fois en l'an mil, comme vous le savez, puis pendant les guerres des Anglais; la troisième fois enfin à la veille de la Révolution, sous Louis XV et Louis XVI. Plus on allait, plus la misère devenait affreuse. — « C'est la ruine universelle [1]. » — « Au lieu de tirer de l'argent de ces pauvres gens, il faudrait leur faire l'aumône. » — Qui dit cela? Fénelon, et tout le monde; les grands aussi : ceux-là mêmes qui font le mal l'avouent. L'histoire de ces terribles années est tout entière en seul mot : *Famine* [2]. — Un jour, le duc d'Orléans entre dans la salle du conseil où était le roi Louis XV et jette sur la table un morceau de pain noir comme la suie. « Tenez, sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent, » dit-il. C'était du pain de fougère hachée. « Les hommes broutaient avec les moutons. Plus de bétail; on semait le moins possible, parce que le grain était rare et cher; et la terre, mal labourée et mal ensemencée,

1. Vauban.

2. En 1740, 1741, 1742, 1745, 1768, 1769, 1775, 1776, 1784, 1789.

devenait avare, rendait peu. » On arrachait les vignes et les pommiers. Dans les campagnes, un tiers des champs restaient incultes et s'en retournaient en landes et en marécages; et, dans les villages, un tiers des maisons étaient abandonnées, vides... Et l'on mourait! Les enfants, mal nourris, ne pouvaient vivre; ils languissaient, ces petits, tout pâles, sans se plaindre; ils pleuraient doucement et puis tombaient épuisés. Les provinces se dépeuplaient. « Avant dix ans, si cela continue, disait un homme du temps, il n'y aura plus personne. » Et un célèbre voyageur anglais [1] qui parcourait la France ajoutait : « Le pays a l'air d'un désert. »

Il fait pitié aux étrangers, ce pauvre pays. — « Mais vous qui êtes Français, n'aurez-vous pas pitié? Qui veut faire quelque chose pour le peuple de France? » — On demande cela à tout le monde, au roi, aux nobles, aux prêtres. Au roi, d'abord : c'est le faible Louis XVI. « Vous qui aimez le peuple, dites-vous, que ferez-vous pour lui ? Voulez-vous faire des *réformes*, des économies? Voulez-vous donner moins de millions aux grands seigneurs [2]? » — « Oui, ... Je voudrais... Non, ma femme ne veut pas. Et puis les seigneurs de ma cour se fâcheraient. » —

1. Arthur Young.
2. 136 millions en une seule année. 150 une autre, etc.

On demande aux grands seigneurs : « Voulez-vous payer une part raisonnable des impôts, pour soulager un peu ces malheureux qui n'ont rien et qui paient tout ? » Mais ils ne veulent pas en entendre parler. On dit au clergé : « Vous, qui êtes si riche et qui ne payez jamais rien, ne donnerez-vous pas quelque chose? La charité, s'il vous plaît, pour le pauvre peuple de France, qui meurt de faim. » Ils disent : « Non [1]. » — Alors, il faut bien faire la Révolution.

La Révolution doit s'appeler les *Grands Jours du Peuple*. — En ce temps-là, le peuple [2] s'assit comme un juge et jugea. Qui fut condamné? Non pas les personnes, dont une partie seulement étaient coupables; mais le régime, qui était mauvais : l'*ancien régime*, les anciennes lois, les vieilles injustices, les faux droits, les servitudes haineuses; — la féodalité [3] qui avait juré autrefois de défendre le peuple, et l'avait laissé écraser par l'étranger [4]; le clergé qui s'était chargé de l'instruire, et l'avait laissé dans l'ignorance; la royauté qui avait promis de le sauver, et l'avait mené à la ruine complète. — La féodalité, le

1. 1741, 1750, 1788.
2. C'est-à-dire les députés élus par le peuple et qui représentaient la nation tout entière.
3. Je veux dire ici l'ensemble des seigneurs.
4. Au temps des guerres anglaises : Crécy, Poitiers, Azincourt.

clergé [1], la royauté étant finis, que reste-t-il? — Il reste la *Nation*.

Au village on avait bien souffert, depuis des années, mais jamais autant que cette année-là (1789). Pendant ce triste hiver la disette avait été affreuse; beaucoup étaient morts de misère et des maladies que cause la misère. Notre bourgade, comme les hameaux voisins, avait un aspect de désolation. On souffrait, et on était en colère. La patience était à bout. — Les *gabelous*, m'a-t-on dit, n'osaient plus se montrer au village; ils auraient été reçus à coups de fusil. Partout dans les campagnes on n'entendait plus parler que de la *Révolution*. Mais nos pauvres grands-pères — car c'étaient alors nos grands-pères à nous tous; et j'ai encore très bien connu plusieurs d'entre eux, — ne comprenaient pas trop de quoi il s'agissait; plus d'un me l'a avoué. Ils étaient ignorants, hélas! On ne leur avait rien appris. Bien peu savaient lire, cinq ou six peut-être; et, si l'on voulait écrire une lettre, il fallait aller trouver le curé, qui seul au village savait écrire, lui dire tout... Donc, quand on entendait parler des *États généraux*, des députés que les villes et les villages avaient envoyés « *se plaindre*

1. Il y avait encore des nobles et des prêtres; mais, à partir de la Révolution, le clergé et la noblesse n'existèrent plus comme *ordres de l'État*, à part du peuple. Le peuple à présent, c'est *tout le monde*.

au roi de la misère publique [1] », on devinait bien qu'il allait se passer à Paris de grandes choses, qu'il y aurait de grands changements; mais quelles choses, quels changements? On ne savait. Il n'y avait qu'une seule réforme que nos paysans comprenaient à merveille. Ils se disaient entre eux : « Il faut chasser les nobles. » Pour eux, c'était là toute la Révolution.

Quand la nouvelle de la *prise de la Bastille* arriva chez nous, il y eut grand émoi au village. Beaucoup allaient demandant : « Qu'est-ce donc que cette Bastille qu'ils ont prise? » — Le grand-père de nos bons voisins et amis, Guillaume Delorme, qui était tout jeune alors, répondit : « C'est le château du roi. » Ce n'était pas trop mal trouvé... La Bastille, comme vous le savez, n'était point du tout la demeure du roi; mais dans un certain sens c'était bien son *château*, c'est-à-dire sa forteresse [2]. Et, comme tous les châteaux forts d'autrefois, c'était en même temps une prison. Le roi vous enfermait là, quand bon lui semblait, souvent pour toute votre vie, *sans jugement* [3], innocent ou coupable, à tort ou à droit, absolument comme le baron, au temps jadis, enfermait ses serfs,

1. C'est ainsi qu'on disait dans les campagnes.
2. Ou plutôt la forteresse de la royauté.
3. Lettre de cachet.

à sa volonté, dans le cachot de sa tour, là-haut [1]... — Les paysans s'en souvenaient, de cette tour maudite. Ils haïssaient les châteaux, signe de leur ancienne servitude. Partout, dans les bourgs et les hameaux, ils se dirent : « Allons prendre, nous aussi, le château ! »

Or je dois vous dire qu'à l'époque de la Révolution le vieux château de nos anciens seigneurs était déjà tout en ruines, et depuis longtemps [2]. Les tours, les murailles de défense ne pouvant plus servir de rien, — je vous ai expliqué pourquoi, — on les avait laissées se dégrader au vent et à la pluie. Les tours n'avaient plus de toiture, ni les murs de créneaux. Le vieux donjon sombre, tout lézardé, servait de magasin pour ramasser du foin, de la paille ; et encore la pluie y tombait partout. La *maison d'habitation*, au fond de la cour, avait seule été un peu entretenue ; pourtant elle était fort délabrée, triste et humide, presque abandonnée. Les seigneurs depuis longtemps

1. Voyez page 90.
2. Au temps de Richelieu, beaucoup de châteaux avaient été démolis ; les seigneurs eux-mêmes, presque partout, avaient abattu leurs tours, désormais inutiles, ouvert de larges fenêtres à la place des meurtrières : les *châteaux* étaient devenus de simples *manoirs ;* car — autrefois on distinguait avec soin le château, qui était une forteresse, du manoir, demeure noble, ornée de tourelles, mais sans grosses tours ni donjon. Les nouvelles demeures que les nobles firent bâtir depuis le XVI[e] siècle n'étaient que de belles maisons, plus ou moins luxueuses, avec parcs et jardins, mais dépourvues de défenses.

n'y demeuraient plus; ils étaient *à la Cour*, c'est-à-dire près du roi, ou bien à la ville. Seulement chaque année ils y venaient passer quelques jours dans la saison de la chasse. Ces jours-là, on allumait encore du feu dans la grande cheminée; la grande table était garnie de convives, et la cour retentissait des aboiements des chiens et des cors des chasseurs. Quand ils n'étaient pas là, les contrevents des fenêtres restaient clos; deux ou trois vieux domestiques gardaient seuls la maison silencieuse, avec l'*intendant*, homme dur et fort haï, qui restait pour faire payer les *redevances* aux paysans [1].

L'intendant du château avait grand'peur; il savait que dans beaucoup d'endroits les paysans s'étaient révoltés. — Or voilà qu'un jour des habitants du hameau des Chênes, situé là-haut sur les collines, s'en viennent au village, disant que l'on entend au loin le *tocsin* sonner de deux clochers des environs. Puis des gens de ces bourgades arrivent à leur tour. « Armez-vous, disaient-ils; toutes les *paroisses* [2] du pays sont armées. » On court; chacun s'arme, de son mieux, de fourches, de faux; plusieurs avaient des fusils. En grand tumulte, on se rassemble sur la place. Des

1. Il en était ainsi dans la plupart des localités rurales. Peu de seigneurs résidaient encore dans leurs vieux châteaux.
2. Bourgs, villages.

femmes ouvrent l'église, montent au clocher et se mettent à sonner le tocsin, la *cloche de révolte*, comme au temps des communes. — Dans la foule, on criait : « Au château! au château! »

« Que faire là? direz-vous. Le château n'était plus une forteresse; il n'était plus à craindre. » — C'est vrai; et j'ajouterai encore que les seigneurs de notre village ne passaient pas pour méchants; et, de fait, on ne leur en voulait point : à peine on les connaissait. D'ailleurs ils étaient absents. — Et pourtant la troupe grossit; voilà nos gens qui, armés de fourches et de pioches, gravissent en désordre la colline et se précipitent contre le château. En un instant, la porte est enfoncée. L'intendant s'était enfui. Mais nos paysans trouvèrent bien, sans lui, ce qu'ils venaient chercher. Quoi? Les *titres* du château, ces vieux parchemins et papiers où étaient écrits tous les droits de la seigneurie, les comptes des tailles et des redevances : les nobles gardaient avec le plus grand soin ces vieux papiers, preuves de leurs prétendus droits, comme on garde le *contrat* d'une maison que l'on a achetée, afin de pouvoir prouver au besoin qu'elle vous appartient réellement. Ils les trouvèrent, ces malheureux parchemins, monuments [1] des anciennes injus-

1. Ici preuves, souvenirs, témoignages.

tices et des haines envieillies; ils les déchirèrent, piétinèrent dessus avec fureur, puis ils les jettèrent par la fenêtre dans la cour. Et là, les réunissant en monceau, ils les brûlèrent et dansèrent autour du feu en poussant des cris de joie. En détruisant ces preuves de leurs servitudes, ils pensaient, j'imagine, détruire les servitudes elles-mêmes; ils se disaient que, n'ayant plus les comptes, on ne pourrait plus leur faire payer les tailles...

Ce fut tout. — Dans presque toutes nos campagnes, il y eut de pareilles révoltes. Quand ils purent mettre la main dessus, les révoltés brûlèrent les titres maudits. Et en plus d'un endroit ils brûlèrent non seulement les titres, mais aussi le château. Beaucoup de nobles, durs et méprisants, étaient haïs et méritaient bien de l'être; les vilains, qu'ils avaient tant fait souffrir, se vengèrent. On les chassa, on les maltraita : il y en eut quelques-uns de massacrés. Ailleurs, au contraire, loin de les attaquer, les paysans défendirent, contre des bandes de brigands qui couraient la campagne, leurs seigneurs, dont ils n'avaient pas à se plaindre.

Le village était toujours en rumeur. Les esprits excités ne s'apaisaient point; on attendait quelque chose. — Or voilà qu'un jour, un beau matin du mois d'août, — le 8 ou le 9, je pense, — on vit

arriver un cavalier portant un rameau de feuillage. De loin, au bas de la côte, on l'apercevait agiter son rameau en signe de joie et presser son cheval tout haletant et ruisselant; il avait dû trotter toute la nuit. Epuisé lui-même, en arrivant sur la place, l'homme semblait prêt à défaillir. — De toutes parts on accourt. « Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Un courrier! des nouvelles! » Hommes, femmes et enfants se précipitaient, se poussaient, se pressaient jusqu'à s'écraser, se jetaient presque sous les pieds du cheval pour approcher plus près. — Le messager, entouré, pressé, eut encore la force de crier : « Abolition du ser-« vage! Abolition de la main-morte, des tailles, de « la corvée, des droits de chasse, de colombier, de « tous les droits féodaux et de tous les titres! Aboli-« tion de la dîme... Liberté! Egalité! Vive la Na-« tion! » — La fatigue, l'émotion l'empêchèrent d'en dire davantage.

La foule, transportée, folle de joie, osait à peine croire, s'agitait, confuse, comme les vagues d'une mer, avec mille cris d'étonnement, de bonheur. On se pressait, on s'embrassait; on faillit étouffer le courrier qui avait apporté la grande nouvelle : cette *bonne nouvelle* de la liberté, que le pauvre paysan avait attendue en vain pendant plus de mille ans sur son sillon. — La voilà donc enfin! Enfin! Le jour est

venu ! — Les cloches sonnèrent à volée; les enfants coururent chercher des branches vertes. — Ah ! je ne peindrai pas la joie, l'ivresse... c'est impossible; ni les sentiments généreux qui jaillirent alors du fond des cœurs. Deux hommes étaient au village, depuis longtemps ennemis ; ils se rencontrent par hasard, en ce moment, sur la place : ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, sans un mot, sans une explication, ils sont réconciliés pour toujours. Voilà ce que je sais de plus touchant; après cela, je ne vous parlerai pas des fêtes, des danses, qui eurent lieu ce jour-là et les suivants, des feux de joie allumés le soir, et dont les gens du château purent voir, de loin, le reflet sur la façade du clocher et les pignons des maisons les plus élevées.

Quand le messager eut pris un peu de repos et de nourriture, il raconta à nos compatriotes émus tout ce que vous savez : le grand événement de la *nuit du 4 Août*.. On sut que les nobles eux-mêmes avaient été les premiers à demander l'abolition de leurs prétendus droits; qu'ils avaient généreusement, avec enthousiasme, renoncé pour toujours à ces privilèges dont ils étaient jadis si fiers. Nos paysans étaient étonnés ; ils avaient les larmes aux yeux. Et, de vrai, jamais rien d'aussi beau, d'aussi grand ne s'était vu dans l'histoire, chez aucun peuple. Les injustices, les

mépris supportés, les maux passés, la vieille rancune contre le seigneur et les gens du château, dont tous étaient frémissants la veille, personne ce jour-là n'y pensa. La joie avait tout emporté, tout effacé. — Qu'ils fussent devenus, eux, en une nuit, en dormant, comme ils disaient, les égaux de leurs anciens maîtres, que tous payassent également les impôts et pussent arriver également à tous les emplois, c'était chose si nouvelle, si inattendue, qu'à peine ils pouvaient se l'imaginer. Il fallut le leur expliquer plus d'une fois. Entendant cela le père Delorme s'écria : « La Révolution est faite! »

Et c'était vrai [1].

1. Je n'entends pas dire que ce jour-là l'œuvre de la Révolution était achevée, accomplie; mais que le principal obstacle étant brisé, la grande injustice, vieille de plus de dix siècles étant condamnée, rien désormais ne pouvait plus arrêter la Révolution. — On a souvent comparé la féodalité à un grand arbre étendant au loin son feuillage et étouffant tout autour de lui sous son ombre. Déjà plus d'une fois ébranché par la foudre, il tenait encore : le voilà coupé à la racine. Le blé du père Jacques peut lever, maintenant.



CONCLUSION

Il y a cent ans à peine que ces choses se sont passées. Un siècle, c'est bien peu dans l'histoire! C'est le temps d'oublier, paraît-il... Car combien de gens, dans nos campagnes, se souviennent de ce qu'étaient nos pères avant la Révolution, savent jusqu'à quel point ils étaient misérables et humiliés! Combien se souviennent de cette grande Révolution, qui nous a fait hommes, et libres, et de plus propriétaires... Car maintenant, dans toute la France, la plus grande partie des terres appartiennent, comme il est naturel, aux cultivateurs [1]. Beaucoup sont riches ou fort à l'aise; la plupart ont leur suffisance. Chacun a son morceau de terre, plus ou moins grand, son champ,

1. Les pièces appartenant aux gens des villes sont *tenues à loyer* par les cultivateurs, pour un prix convenu, débattu comme dans tout marché et librement consenti.

et le *journalier* même qui travaille pour le salaire du jour a sa chaumière et son petit courtil. S'il ne l'a pas, il l'aura bientôt, soyez sûrs [1].

Vous savez tous le vieux proverbe : « Simple homme est roi dans sa maison. » C'était un mensonge, autrefois; mais aujourd'hui c'est une vérité. — Roi? Bien mieux que roi; car quel roi est sûr de ses sujets comme chacun est sûr des siens? — Toi, par exemple, mon ami Delorme, voilà ton royaume : tes deux champs, ton pré, ta maison. Tes fils sont tes généraux, et ta femme est ton premier ministre. Point de sujets, n'est-ce pas; à quoi bon? à moins que tu ne veuilles appeler ainsi tes bœufs et les chevaux... Tu laboures, tu plantes, tu moissonnes comme tu l'entends, et personne n'a rien à y voir. Ta maison n'est pas bien grande; mais elle a pour toi un mérite : c'est qu'elle est à toi. Tes voisins, ceux-là mêmes qui n'ont pas de maison à eux, et qui en louent seulement une pour quelques années, pendant tout le temps qu'ils l'occupent y sont libres et maîtres, et nul n'a droit chez eux. Le travail est rude, parfois; mais la terre n'est pas ingrate; à qui la

1. Il y a encore des gens très pauvres dans nos campagnes, surtout dans les pays où le sol n'est pas naturellement productif. Mais le nombre des malheureux va diminuant, et diminuera encore plus vite quand l'instruction et le progrès seront partout.

laboure des deux bras, elle rend. Elle rendra encore davantage, quand la culture sera mieux entendue. Avec les grandes routes, les chemins de fer, les produits de la terre se vendent bien; et ceux qui ne sont pas encore dans l'aisance y arriveront, je le répète, par le travail et l'économie.

Vous souvient-il maintenant du pauvre Jacques Bonhomme, le serf du baron? S'il pouvait revenir sur la terre, revoir son cher village, ses champs, comme il trouverait les choses changées! Quel étonnement! — Tenez, je m'imagine le voir apparaître, là, tout près de nous, comme il était autrefois : le grand bonhomme maigre et sec, ferme sur ses jambes, mais déjà voûté de fatigue, et le visage bruni de hâle sous son capuchon de bure. Sa première pensée, sans doute, son premier souvenir, ce serait pour son humble masure. Il chercherait des yeux, du cœur, la place de son vieux toit moussu, de son foyer. Et nous lui montrerions quelque maison de pierre au toit rouge de tuiles, simple, mais solide et bien close, propre et comme souriante. Une vigne court le long des murs; voici aux fenêtres des fleurs, et derrière les vitres de petits rideaux blancs. Trois ou quatre vaches mugissent dans l'étable, et des socs clairs dorment sous les hangars. Tout dit la rustique ai-

sance, la sécurité surtout, l'existence laborieuse, mais tranquille, de gens qui n'ont rien à craindre. — Cela passe devant vos yeux comme un rêve... Et alors la mémoire lui revient, le souvenir de sa pauvre vie à lui, sa vie de lièvre, misérable et tremblante, quand il fallait toujours s'attendre à quelque nouvelle avanie de la part des gens de là-haut. A cette pensée, il me semble le voir lever timidement les yeux vers la roche. « Mais... où donc est le château ? » — « Vois ces ruines, Jacques ! Jacques, la cloche du donjon ne tinte plus la corvée. Jacques, il n'y a plus ni seigneurs ni serfs. Tous sont libres, et tous sont égaux. La terre aussi est rachetée, affranchie, comme le laboureur. Vois-tu ces fermes dans la vallée, ces champs à perte de vue ? Partout où le sol l'a permis, la lande, la grande lande seigneuriale a été sillonnée par la charrue et porte des moissons. » — « Mais pourquoi donc la campagne est-elle ainsi découpée par petits morceaux, comme un manteau cousu de pièces de différentes couleurs ? » — « C'est que la terre, maintenant, est au cultivateur. Chacun a sa part, grande ou petite, et sème, moissonne, vend, ou loue ou achète, sans rien devoir à personne [1]. Et puis, vois sur la petite place, ce bâtiment... » —

1. Excepté l'impôt à l'Etat (Voir page 271).

« Qu'est-ce que cette maison? Quels sont ces hommes assemblés? Que font-ils? » — « Cette maison, c'est la *maison commune*, la *mairie;* ces hommes, ce sont des cultivateurs du pays, tes arrière-petits-fils [1], Jacques. Ce qu'ils font? Ils délibèrent, ils discutent, ils décident entre eux les affaires du village. Ils sont le *petit gouvernement* pour tout ce qui regarde la *commune :* car ton village est maintenant une commune, tout aussi bien que les grandes villes. — Ceux-là sont restés au pays. Mais plus d'un a quitté le village. Un de tes fils, le croirais-tu? est *député* au *Grand Parlement* de France [2]; un autre est *ministre*; un autre est *général* et commande nos armées... C'est aussi un fils de Jacques qui est *Président de la République*, — car nous n'avons plus de rois; nous avons trouvé que cela coûtait trop cher. — Il gouverne la France [3] mieux qu'un roi, tout comme un brave bûcheron [4] des grands pays qui sont là-bas, de l'autre côté des mers, sorti de sa forêt a gouverné sa patrie, à lui, une grande république dix fois plus vaste que la France. — Mais tu ne comprends plus, je le vois,

1. Tes descendants. Les conseillers municipaux et le maire.
2. A la Chambre.
3. Le Président actuel de la République est issu d'une famille de cultivateurs. Il s'en fait honneur, et il a bien raison.
4. Lincoln, bûcheron, président de la République des Etats-Unis, de 1860 à 1865.

pauvre Jacques; cela te passe... Regarde plutôt, ici, près de la maison commune, cette autre maison où tu vois un cadran et une petite cloche, comme à l'église : c'est l'*École*. Il y a une école, maintenant, dans ton village; de ton temps, il n'y en avait que dans les grandes villes et les riches abbayes, pour les *clercs;* aujourd'hui, tous les enfants des laboureurs vont *en classe*. Tes petits enfants, ils sont là, apprenant à lire, à écrire, à calculer; on leur enseigne bien d'autres choses encore, des choses utiles, qui leur serviront plus tard, dans la vie. — Écoute... en ce moment on leur raconte l'histoire des anciens temps : ton histoire à toi, Jacques; on leur parle de toi, on leur dit tes misères, on leur apprend, vieux père, à vénérer, à bénir ta mémoire... »

Et si alors, des larmes plein les yeux, il demandait : « Qui a fait tout cela pour mes enfants ? » Vous lui répondrez avec moi : « C'est la *Révolution*. »

Ah! ce n'est pas lui, ce *revenant* des vieux temps, — si jamais il revenait, — ce n'est pas lui qui s'imaginerait de trouver qu'après tout les choses ne sont pas si changées... J'ai parfois entendu des gens qui se croyaient malins dire : « Est-ce que vous ne payez pas aujourd'hui tout comme autrefois? Autrefois, cela s'appelait la *taille;* aujourd'hui, cela s'appelle les *contributions;* il n'y a de changé que le nom. Et

la *prestation* [1], par exemple, n'est-ce pas tout à fait comme la corvée? » — Je vois quelque différence, pourtant [2]. Autrefois, je vous l'ai dit, les pauvres seuls payaient l'impôt : ils étaient accablés. Aujourd'hui, tout le monde paie en proportion de son avoir; qui a beaucoup, paie beaucoup, et qui a peu paie peu. Autre différence, et bien plus grande encore. A qui payait-on, autrefois? Au seigneur, au roi. Aujourd'hui, nous payons à l'État. Mais « l'État, c'est nous. » L'État, c'est tout le monde. Et ce que nous donnons d'une main nous revient dans l'autre. Au *bon vieux temps*, l'argent du bonhomme allait à enrichir le baron et le moine, à leur bâtir les beaux châteaux et les riches abbayes; il allait aux fêtes du roi, à ses palais, à sa cour, à ses favoris, à ses grandes guerres qu'il faisait pour sa gloire et pour son ambition. Maintenant notre argent à tous va à faire des choses utiles pour tous, qui profitent à tous, et plus encore peut-être aux cultivateurs qu'aux autres. Il va, par exemple, à faire des routes, des chemins, qui servent à conduire au marché nos récoltes; des ports, par lesquels nous envoyons nos denrées, nos vins à l'étranger. Il sert à entretenir

1. Journées de travail ou impôt en argent pour l'entretien des chemins.

2. La différence est dans la *répartition* de l'impôt et dans son *emploi*. Mais ces deux choses sont tout.

nos soldats, qui ne se battront point pour la gloire ou les intérêts d'un *monarque*, mais seulement pour défendre le pays si nous sommes attaqués. Il sert à bâtir jusque dans les plus petits villages des écoles, à payer des maîtres... — Ah! mes amis, l'école, l'instruction! Mais c'est tout! Le comprenez-vous bien, au moins? C'est tout, parce que c'est le commencement et pour ainsi dire la semence de toute bonne chose. — Quand la semence a été jetée sur une terre bien préparée, il n'y faut plus que la patience, et l'intervalle d'une saison. — Bien des progrès restent encore à faire, je le sais. Mais, patience, donc; avec le temps, par l'instruction, tout se fera [1].

Ni *roturiers* désormais, ni *gentilshommes*. Tous des hommes, des citoyens; tous libres, tous égaux. C'est bien quelque chose cela, l'*égalité*. Si vous ne compreniez pas cela, mes amis, c'est que vous ne seriez pas Français. — Il y a bien encore, près du village, un *château;* mais ce qu'on appelle ainsi dans le pays ne ressemble guère à une forteresse; c'est tout simplement une jolie maison de campagne avec un grand jardin. Le *monsieur* qui demeure là

1. Par trois fois on a tenté de détruire l'œuvre de justice et de liberté de la Révolution pour refaire le despotisme. On ne l'a pas détruite, mais on a tout retardé d'un demi-siècle; c'est comme si la Révolution datait de dix ou quinze ans à peine. A la liberté, comme à la terre, il faut le temps de porter ses fruits.

— noble ou non — n'a aucun droit sur vous; il a les mêmes *droits* que le premier passant venu, et pas un de plus : c'est un *citoyen* comme un autre. Je ne le connais pas; c'est, je pense, un fort honnête et digne homme, et même très aimable... S'il ne l'est pas, ma foi, tant pis pour lui! tâchez de n'avoir pas affaire à lui, et passez votre chemin. -- « Il est noble, » me dit-on. — Peu importe. Ce n'est pas une raison pour lui en vouloir. Cet homme n'est pas cause de ce qui s'est passé quand il n'existait pas. Il serait aussi injuste à nous de lui faire un reproche du mal qu'ont pu faire, il y a des siècles, tels ou tels seigneurs dont il descend peut-être, qu'il serait ridicule à lui de nous mépriser, parce que nos aïeux étaient serfs et misérables. Est-ce qu'il est encore question entre nous, voyons, de *Francs* et de *Gaulois?* Mérovée et Clovis sont enterrés depuis quelque temps, ce me semble, *voire* [1] le roi Dagobert et le vieux Charlemagne. — Tenez, il y a un meilleur souvenir, et plus près de nous : celui de cette belle *nuit du 4 août*, où les fils des anciens seigneurs, renonçant généreusement à leurs prétendus droits, ont aboli, effacé tout ce mauvais passé de haine et de vengeance. « — Mais il en est, dites-vous, il en est

1. Et même aussi.

parmi les nobles, qui le regrettent fort, ce temps d'*avant la Révolution*, ce *bon vieux temps*, où leurs ancêtres étaient seuls maîtres et seigneurs. » — Est-il bien vrai? Alors c'est une faiblesse qu'il faut leur pardonner. Dites-leur seulement, si l'occasion se présente, que nous n'avons pas, nous autres, les mêmes raisons pour le regretter, le *bon vieux temps* où nos aïeux les paysans, comme les travailleurs des villes, n'avaient rien et payaient tout.

Et puis ajoutez tranquillement que le passé est passé, et que les morts sont morts. Les tours écroulées sous le lierre ne se rebâtiront pas; le vieux baron ne ressuscitera pas dans son armure de fer, ni la fière châtelaine dans sa longue robe traînante. A ceux qui ont peine à s'en consoler, disons bien que ce qu'il y eut de bon aux anciens temps, la vieille loyauté, le dévouement, le courage, n'ont pas péri : nous les retrouverons dans nos cœurs [1]. Le reste est chose

1. Nous n'avons jamais dit qu'il n'y eut pas au moyen âge des hommes de haute valeur, des hommes de science et de vertu. S'il n'y en avait pas eu, le moyen âge durerait encore. Mais cela ne prouve rien en faveur de l'esprit qui dominait alors : car tout ce qui a été fait de beau et de bon en ces temps a été fait sans lui et contre lui. — Il y eut de bons rois, des seigneurs justes et paternels, je l'ai dit; des évêques éclairés et généreux, des abbés charitables, des moines sages et laborieux. Plus vous en trouverez, mieux il sera démontré que les vertus et les efforts d'un certain nombre de personnes, héroïques si vous voulez, ne peuvent rien pour le bonheur du peuple, quand les institutions sont mauvaises,

finie... Il ne s'agit pas de recommencer le passé, — qui ne se recommence pas; mais de le connaître. Et que ce soit pour nous une bonne leçon. Vous avez vu quels maux ont produits la violence et l'oppression, le fanatisme et les discordes; que cela serve, mes amis, à vous faire aimer la liberté et la paix. Vous avez déploré les misères de l'ignorance; que cela vous fasse estimer à sa valeur l'instruction, d'où vient tout progrès. Et que l'exemple de nos pères de la Révolution, qui, nés dans la servitude et la misère, ont conquis pour nous la liberté et le bien-être, nous encourage à marcher dans leur chemin, à nous instruire et à travailler vaillamment, pour préparer, autant qu'il est en nous et chacun pour sa part, à la France notre patrie et au monde tout entier un avenir de paix et de prospérité.

quand l'injustice est dans les lois, fait le fond même des lois, des idées, des croyances et des mœurs. L'injustice tue tout, stérilise tout, les pensées des homme et le sol même. — Semez la justice, et il lèvera des épis.

FIN

TABLE

Coulommiers. — Imp. P. Brodard.

